

Bibliothèque numérique

medic@

Chanteclair

21e année. - Romainville : Carnine Lefrancq, 1926.



Licence ouverte. - Exemplaire numérisé: BIU Santé (Paris)

Adresse permanente : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?chanteclx1926x16>



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

ABONNEMENT :

UN AN } FRANCE... 18 Fr.
ÉTRANGER... 20 Fr.
LE NUMÉRO, UN FRANC.

VINGT ET UNIÈME ANNÉE

N° 217

JANVIER 1926 (1)

DIRECTION

CARNINE LEFRANCO

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : COMBAT 01-34

R. C. Seine 25.193

Paysages Dauphinois

BALZAC A VOREPPE



GABRIEL FAURE

Dans l'œuvre inégale et touffue de Balzac, j'ai toujours eu une tendresse particulière pour le *Médecin de campagne*. C'est l'un de ses meilleurs romans, bien que le roman y tienne peu de place. Certes, il y a des longueurs, des dissertations politiques et sociales dont je me passerais volontiers. Au moment où Balzac écrit cet ouvrage, il a des intentions politiques, prépare sa candidature aux élections dans divers collèges qui, d'ailleurs, n'en voulurent point ; et il espère, comme il le dit à M^{me} Zulma Carraud, que ce livre pourra servir sa propagande. Mais il n'est pas d'œuvre de Balzac plus noble et plus saine, pas d'œuvre où il ait mieux traduit le charme de la vie libre, dans la nature, loin des bassesses humaines. Avec quel art aussi Balzac a su exprimer l'âme des humbles, leurs naïvetés, leurs roueries parfois, mais surtout leur foi, leur générosité, leur bonté, leur dévouement sublime ! Le *Napoléon du peuple* est un chef-d'œuvre. Personne, avant Balzac, n'avait parlé si bien le langage des soldats, des *poilus* pourrais-je dire, puisqu'on trouve le mot dans le *Médecin de*

campagne. A propos de la construction du pont sur la Bérézina, Balzac écrit : « Le général Eblé, sous les ordres duquel étaient les pontonniers, n'en a pu trouver que quarante-neuf assez poilus pour entreprendre cet ouvrage. » Ici, comme souvent, Balzac fut un précurseur ; je crois bien que c'est la première apparition en littérature de l'expression qui a fait fortune depuis quelques années.

D'autres raisons expliquaient ma juvénile prédilection pour le roman de Balzac. Il se déroule près de Grenoble, et j'avais, dès le lycée, ce patriotisme local, un peu puéril, qui me faisait rechercher, dans les auteurs célèbres, tout ce qui évoquait les rives du Rhône et les montagnes du Dauphiné. Et puis, en lisant l'histoire du docteur Benassis, une silhouette se dressait et se dresse encore devant mes yeux. Je revois le bon et souriant visage du médecin de campagne dont les récits charmeront mon enfance. Je l'entends me parler de son village natal, perché au bord de la Drôme, sur une colline brûlée de soleil, et de la vieille maison où, en 1815, d'aimables soldats autrichiens — ignorant encore la *Kultur* allemande — le faisaient sauter sur leur genoux. Il me racontait comment il était allé directement de son village à Paris, — cinq jours et six nuits de diligence, — dans ce Paris de Balzac, où il arriva pour assister à la révolution de Juillet. Il était de cette génération de médecins qui, au moment où la médecine devint scientifique et prit conscience de son rôle social, regardèrent leur fonction, non comme un métier, mais comme un sacerdoce. Sans

La CARNINE LEFRANCO, Jus de Viande de Bœuf CRUE, CONCENTRÉ,

représente le moyen LE PLUS PRATIQUE de réaliser la ZOMOTHÉRAPIE

ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN, ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

vouloir comparer mon grand-père au héros de Balzac, que de traits communs ! S'il ne refusait pas les honoraires, je ne crois pas qu'il en ait jamais réclamé ; et les milliers et les milliers de visites qu'il fit jusqu'à son extrême vieillesse ne l'enrichirent guère. Je vois, en écrivant ces lignes, le cirque des montagnes qui entourent le Diois ; même aujourd'hui, où de nombreux chemins le sillonnent, les courses n'y sont guère faciles. Qu'est-ce que cela devait être au milieu du siècle dernier ! Souvent les gens du pays m'ont parlé du docteur, allant faire au Vercors, en plein hiver, dans la neige, à dos de mulet, une visite qui lui prenait deux jours, visite tarifée quinze ou vingt francs, que, du reste, il ne touchait presque jamais. Et, bien entendu, il ne partait pas sans emporter les médicaments qu'il croyait utiles... Benassis me semblait un portrait agrandi, complété, embelli, du médecin de campagne. Mais avait-il eu un original ? Ma joie fut vive le jour où le hasard d'une conversation me mit sur la trace du héros de Balzac.

* * *

D'après les indications du roman, le docteur Benassis exerçait dans un chef-lieu de canton de l'Isère, près de Grenoble et de la Grande-Chartreuse. Contrairement à son habitude — à laquelle le *Médecin de campagne* et les *Paysans* sont seuls à faire exception — Balzac ne donne pas le nom du « gros bourg » où se passe son récit. Il a dû craindre de désigner trop clairement son modèle, le docteur Rome, de Voreppe. Et peut-être celui-ci, dont la modestie était profonde, l'avait-il demandé à Balzac qui, de plus, parla d'un chef-lieu de canton pour mieux dérouter les chercheurs.

C'est en 1832 que Balzac vient à Voreppe. Il quitte Angoulême au mois d'août. Près de Thiers, il tombe de diligence et se blesse légèrement à la jambe. Le 1^{er} septembre, il est à Aix-les-Bains, d'où il écrit à sa mère pour réclamer de l'argent. « La Bataille finie (il s'agit de la Bataille d'Austerlitz qui ne parut jamais), j'irai à Genève et à la Grande-Chartreuse. » Dans ses projets et ses comptes de droit d'auteur, il n'est pas question encore du *Médecin de campagne*. Quinze jours plus tard, il annonce à sa sœur qu'il espère partir en Italie avec Mme de Castries et son oncle, le duc de Fitz-James ; pour se procurer l'argent du voyage, il dit : « J'écrirai pour Mame le *Médecin de campagne*, et ce livre payera tout. » Il est donc allé en Dauphiné entre le 1^{er} et le 15 septembre, quoique sa jambe ne fût pas tout à fait guérie. Il le déclare d'ailleurs dans une lettre à Mme Carraud, le 23 septembre ; et, le même jour, il écrit à sa mère, à qui l'ouvrage est dédié : « En travaillant

trois jours et trois nuits, j'ai fait un volume in-dix-huit intitulé le *Médecin de campagne*. » Quelque temps après, nouvelle lettre à Mme Carraud : « La Bataille va paraître, et quelque chose de mieux, un livre selon votre cœur, le *Médecin de campagne*... Il me fera des amis. C'est un écrit bienfaisant, à gagner le prix Montyon. » Il fonde de très grandes espérances sur ce volume et compte en faire de nombreux tirages, comme il le dit à son éditeur

dans une curieuse lettre dont je crois intéressant de citer quelques lignes : « J'ai été, depuis longtemps, frappé et désireux de la gloire populaire qui consiste à faire vendre à des milliers considérables d'exemplaires un petit volume in-dix-huit, comme *Atala*, *Paul et Virginie*, etc... Il faut que le livre puisse aller en toutes les mains, celles de la jeune fille, celles de l'enfant, celles du vieillard et même celles de la dévote. Alors, une fois le livre connu — ce qui est long ou bref, selon le talent de l'auteur et celui du libraire — ce livre devient une affaire fort importante, exemple : les *Méditations* d'A. de Lamartine, à soixante mille exemplaires ; les *Ruines* de Volney, etc. Mon livre est donc conçu dans cet esprit, un livre que la portière et la grande dame puissent lire. J'ai pris l'Evangile et le Catéchisme, deux livres d'excellent débit, et j'ai fait le mien. » Il prévoit un tirage formidable. Emile de Girardin, à ce qu'il nous

raconte, paraît pour quatre cent mille exemplaires.

Ces beaux rêves s'évanouirent rapidement. Un procès avec Mame commence à détruire les illusions de l'auteur. Le public lui-même, je ne sais pour quelles raisons, se montre plus que tiède. Où sont les quatre cent mille exemplaires prédits par Emile de Girardin ? L'Académie ne juge pas l'ouvrage digne du prix Montyon. Balzac écrit à la duchesse d'Angoulême : « Comment avez-vous besoin de mon autorisation pour parler en bien du *Médecin de campagne*, quand tout le monde en parle en mal, de son autorité privée ? » En janvier 1834, il déclare à Mme Carraud : « Le fiasco du *Médecin de campagne* m'a chagriné, mais j'ai pris mon parti, rien ne me découragera. » La postérité a bien vengé Balzac ; de son vivant même, il eut la joie de voir son œuvre mieux comprise et plusieurs fois rééditée.

* * *

La description que Balzac donne de Voreppe et de ce coin du Dauphiné est restée, somme toute, assez exacte. Voici, à peu près, comme il l'a dépeint, le village « assis à mi-côte », au bord de la Roise, « torrent à lit pierreux, tantôt à sec, tantôt rempli



PORTRAIT DE BALZAC

Braun, Éd.

par LOUIS BOULANGER. — Musée de Tours.

LA CARNINE
LEFRANCO

enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps





Le Docteur NETTER

par la fonte des neiges », un peu au-dessus de la vallée de l'Isère, dans son beau décor de montagnes qui le surplombent à pic de trois côtés. Voici les toits du bourg « ramassés autour d'un clocher qui s'élève en cône et dont le portail formait une jolie perspective ». Voici la ruelle « caillouteuse, à sinuosité », et l'auberge du Petit-Paris qui fournissait des mulets aux voyageurs se rendant à la Grande-Chartreuse, avant que les cars automobiles soient venus troubler le silence des vieilles forêts de saint Bruno. Ceci est encore fort bien noté : « Tantôt un moulin à scie montre ses humbles constructions

pittoresquement placées, sa provision de longs sapins sans écorce, et son cours d'eau pris au torrent et conduit par les grands tuyaux de bois carrément creusés d'où s'échappent par les fentes une nappe de filets humides. Ça et là des chaumières entourées de jardins pleins d'arbres fruitiers couverts de fleurs réveillent les idées qu'inspire une misère laborieuse. Plus loin, des maisons à toitures rouges, composées de tuiles plates et rondes assez semblables à des écailles de poissons, annoncent l'aisance due à de longs travaux. Enfin, au-dessus de chaque porte se voit le panier suspendu dans lequel séchent les fromages. » Certes, Balzac a quelquefois arrangé une description pour les besoins de son roman ; mais ce qui n'y correspond plus aujourd'hui vient surtout de ce que Voreppe a beaucoup changé d'aspect depuis la construction des quais de la Roise et d'une nouvelle église. De même, si l'on ne retrouve plus la « double rangée de peupliers », qui donnait l'aspect d'une « route royale » à la longue avenue en ligne droite du Chevallon au Fontanil, c'est que les arbres ont été arrachés il y a une vingtaine d'années, à la demande des propriétaires dont les prairies et les cultures voisines souffraient.

Pour les environs également, les paysages de Balzac sont assez fidèles dans l'ensemble. Quand on s'élève au-dessus de Voreppe, on arrive au col de la Placette et au plateau de Saint-Julien-de-Ratz, d'où l'on a bien la magnifique vue que célèbre Balzac. « Prenez le chemin qui monte, dit le docteur, il faut que nous gagnions le plateau. De là, nous dominerons les deux vallées et vous y jouirez d'un beau spectacle. Elevés à trois mille pieds environ au-dessus de la Méditerranée, nous verrons la Savoie et le Dauphiné, les montagnes du Lyonnais et le Rhône. »

Le *Médecin de campagne* est l'un des romans où l'on sent le mieux combien Balzac goûtait la campagne. C'est là qu'il déclare que « l'amour pour la nature est le seul qui ne trompe pas les espérances

humaines ». Et, après avoir décrit une allée d'arbres, il s'enthousiasme : « Combien d'émotions dont ne se doutent pas les gens de la ville ! Sentez-vous les parfums exhalés par la propolis des peupliers et par les sueurs du mélèze ? Quelles délices ! » Est-ce le cri d'un homme qui, d'après Faguet, composait des paysages sans conviction ?

J'ai retrouvé, à Voreppe, la maison du docteur Benassis. On sait l'importance qu'attachait Balzac à décrire les logis de ses personnages ; il apportait même à ce travail ce que M. Le Breton appelle « le pédantisme de l'observation ». Ne regrettait-il pas, à

propos du *Lys dans la vallée*, de n'avoir pu nommer une par une toutes les herbes qui forment une pelouse ? De même ne s'estimait-il satisfait que lorsqu'il avait peint chaque pièce d'une maison, notant les plus insignifiants détails. Certes, des liens secrets se tissent souvent entre nous et la demeure que nous avons choisie ou que les circonstances nous imposent. Il arrive aussi que l'habitation finisse par réagir sur nos habitudes, nos manières de vivre et jusque sur nos caractères ; mais

Balzac exagère la portée de ces influences.

Bien que tout ait été plus ou moins bouleversé dans la maison du docteur par la congrégation qui s'y installa après sa mort et y aménagea des classes, l'essentiel de la description de Balzac subsiste encore. Je retrouve la cour d'entrée, le jardin en contre-bas et les différentes portes d'accès dont parle le romancier. J'entre dans le « salon à quatre fenêtres, donnant les unes sur la cour, les autres sur le jardin » puis dans la salle à manger où Balzac s'assit peut-être en face de Benassis qui lui racontait son existence et les mœurs des paysans dauphinois. Sans doute, le docteur avait-il monté, ce jour-là, une bouteille de ce fameux Hermitage qu'appréciait fort Genestas. Dans les deux pièces, les boiseries peintes en gris, mentionnées par Balzac, ont été enlevées il y a quelques années ; j'ai pu les voir dans le coin où elles furent remises. Certes, ces bois rustiques n'avaient pas grande valeur ; mais l'ensemble en était fort décoratif. C'est l'autorité académique, m'a-t-on dit, qui exigea cet inutile vandalisme, en vertu d'un règlement prescrivant pour les écoles des murs blanchis à la chaux...

Dans un angle du jardin, isolé de la maison, on voit encore le cabinet du docteur, dont il ne reste que la cheminée de bois garnissant un pan coupé. La pièce est aujourd'hui abandonnée. Des branches de buis séchent, étalées sur le sol. C'est là qu'exerca pendant plus de trente ans le médecin qu'immortalisa Balzac.

A Suivre.



VUE DE VOREPPE

Clocher de la vieille Église de Voreppe, vu du Sud.



LACARNINE LEFRANCO

ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin, comme le fait la viande crue et son action est plus énergique, puisque

DANS LA VIANDE CRUE,

l'élément spécifique, actif, thérapeutique, C'EST LE JUS

D^r HÉRICOURT
"LA ZOMOTHÉRAPIE" Dueff, éditeur

L'Enfance de Chateaubriand

LE CHATEAU DE COMBOURG

« En sortant de l'obscurité du bois, nous franchîmes une avant-cour plantée de noyers, attenante au jardin et à la maison du régisseur ; de là, nous débouchâmes, par une porte bâtie, dans une cour de gazon, appelée la « Cour Verte ». A droite, étaient de longues écuries et un bouquet de marronniers ; à gauche, un autre bouquet de marronniers. Au fond de la cour, dont le terrain s'élevait insensiblement, le château se montrait entre deux groupes d'arbres. Sa triste et sévère façade présentait une courtine portant une galerie à machicoulis, denticulée et couverte. Cette courtine liait ensemble deux tours inégales en âge, en matériaux, en hauteur et en gros- seur, lesquelles tours se terminaient par des créneaux surmontés d'un toit pointu, comme un bonnet posé sur une couronne gothique.

» Quelques fenêtres grillées apparaissaient çà et là sur la nudité des murs. Un large perron, raide et droit, de vingt-deux marches, sans raupes, sans garde-fou, remplaçait sur les fossés comblés l'ancien pont-levis ; il atteignait la porte du château, percée au milieu de la courtine. Au-dessus de cette porte, on voyait les armes des seigneurs de Combourg, et les taillades à travers lesquelles sortaient jadis les bras et les chaînes du pont-levis.

» La voiture s'arrêta au pied du perron ; mon père vint au-devant de nous. La réunion de la famille adoucit si fort son humeur pour le moment, qu'il nous fit la mine la plus gracieuse. Nous montâmes le perron ; nous pénétrâmes dans un vestibule sonore, à voûte ogive, et de ce vestibule dans une petite cour intérieure.

» De cette cour, nous entrâmes dans le bâti-

ment regardant au midi sur l'étang, et jointif des deux petites tours. Le château entier avait la figure d'un char à quatre roues. Nous nous trouvâmes de plain-pied dans une salle jadis appelée la « salle des Gardes ». Une fenêtre s'ouvrait à chacune de ses extrémités ; deux autres coupaient la ligne latérale. Pour agrandir ces quatre fenêtres, il avait fallu excaver des murs de huit à dix pieds d'épaisseur. Deux corridors à plan incliné, comme le cor-

ridor de la grande Pyramide, partaient des deux angles extérieurs de la salle et conduisaient aux petites tours. Un escalier, serpentant dans l'une de ces tours, établissait des relations entre la salle des Gardes et l'étage supérieur : tel était ce corps de logis.

» Celui de la façade de la grande et de la grosse tour, dominant le nord, du côté de la « Cour Verte », se composait

d'une espèce de dortoir carré et sombre, qui servait de cuisine ; il s'accroissait du vestibule, du perron et d'une chapelle. Au-dessus de ces pièces était le salon des « Archives », ou des « Armoiries », ou des « Oiseaux », ou des « Chevaliers », ainsi nommé d'un plafond semé d'écussons coloriés et d'oiseaux peints. Les embrasures des fenêtres étroites et tréflées étaient si profondes, qu'elles formaient des cabinets autour desquels régnait un banc de granit. Mêlé à cela, dans les diverses parties de l'édifice, des passages et des escaliers secrets, des cachots et des donjons, un labyrinthe de galeries couvertes et découvertes, des souterrains murés, dont les ramifications étaient inconnues ; partout, silence, obscurité et visage de pierre : voilà le château de Combourg. »

(Mémoires d'outre-tombe)

CHATEAUBRIAND.



LE CHATEAU DE COMBOURG où fut élevé M. de CHATEAUBRIAND
Estampe du XIX^e Siècle, par RÉGNIER.



La **Carnine Lefrancq**

DONT LA BASE EXCLUSIVE EST LE
SUC MUSCULAIRE CONCENTRÉ de BOEUF

possède tous les avantages eueptiques de la
viande crue sans aucun de ses inconvénients

ELLE

*Celle que j'aimerais, l'ange de mon doux rêve,
Aura de grands yeux bleus sous ses boucles d'enfant ;
Le cœur bien chaste et doux comme un ange le rêve,
Un vague teint rosé de beau songe mourant.*

*Elle sera si frêle, et si svelte, et si douce
Qu'on dirait le lys pâle en une serre éclos,
Ou le tremblant rayon de lune sur la mousse,
Ou la claire fontaine au ciel pleurant ses eaux.*

*Au fond de son doux cœur et du bout de ses lèvres,
Devinant déjà ce que je médite encor,
Elle fredonnera toutes mes chansons mièvres
Et vêtira mon âme avec ses gammes d'or.*

*Elle n'aura jamais une parole amère ;
Des sourires toujours fleuriront ses grands yeux
Chastes, comme l'étaient les regards de ma mère,
Et purs comme l'étaient ses vagues regards bleus.*

PAUL GÉRARDY.

IMMORTALITÉ

*Le chêne dans sa chute écrase le roseau,
Le torrent dans sa course entraîne l'herbe folle ;
Le passé prend la vie, et le vent la parole,
La mort prend tout : l'espoir, et le nid, et l'oiseau.*

*L'astre s'éteint, la voix expire sur les lèvres,
Quelqu'un ou quelque chose à tout instant s'en va.
Ce qui brûlait le cœur, ce que l'âme rêva,
Tout s'efface : les pleurs, les sourires, les fièvres.*

*Et cependant l'amour triomphe de l'oubli ;
La matière, que rien ne détruit, se transforme ;
Le gland semé d'hier devient le chêne énorme,
Un monde nouveau sort d'un monde enseveli.*

*Comme l'arbre, renaît le passé feuille à feuille,
Comme l'oiseau, le cœur retrouve sa chanson ;
L'âme a son rêve encore, et le champ sa moisson,
Car ce que l'homme perd, c'est Dieu qui le recueille.*

LOUISA SIEFERT.



PONT A VENDÔME

Aquarelle par le D^r Albert MAURICE, de Paris. — Salon des Médecins de 1925.

LE DOCTEUR NETTER

Arnold-Juste Netter est né à Strasbourg, le 20 Septembre 1855, fils d'un médecin qui vécut de 1837 à 1896.

Après avoir fait ses études classiques à Strasbourg et à Nancy, il vint à Paris pour faire ses études médicales. Externe en 1876, interne de 1879 à 1883, médaille d'or en 1884, il était nommé médecin des hôpitaux en 1888 et agrégé en 1889.

Les travaux du docteur Netter sont trop nombreux pour que nous en puissions donner ici la liste.

Mais à lire le résumé qui va suivre, on s'étonnera que le savant et l'homme de laboratoire que fut Arnold Netter, ait pu atteindre la limite d'âge sans avoir obtenu la nomination de professeur, qui est le couronnement habituel de la carrière des agrégés.

Les travaux du docteur Netter ont porté surtout dans trois directions :

Dans l'ordre de la bactériologie, nous relevons l'étude de l'endocardite ulcéreuse, sujet d'un mémoire au concours de la médaille en 1881, des recherches sur le pneumocoque et ses diverses localisations, et notamment sur la pleurésie purulente à pneumocoques qui comporte une évolution d'une bénignité spéciale, sur la présence, dans la bouche des sujets sains, du pneumocoque, du streptocoque pyogène et du pneumo-bacille ; et enfin sur les infections paratyphiques (1905).

En épidémiologie, le docteur Netter a étudié le rôle des parasites dans la propagation du typhus exanthématique (1893), les injections préventives du sérum antidiphtérique (1904) ; on lui doit aussi la vulgarisation de nos connaissances sur la peste (1895-1897), sur la transmission de la fièvre typhoïde par les huitres (1905), sur la vaccination antityphoïdique, qui fut pratiquée en Bretagne, sur son initiative, dès 1906.

Au point de vue clinique, il a particulièrement étudié la méningite cérébrospinale, à laquelle il a consacré un livre, en 1911, avec la collaboration

de M. Debre, étude qui, depuis 1898, a été de sa part l'objet d'importantes contributions.

Non moins importante a été sa part dans nos connaissances sur la poliomyélite et l'encéphalite léthargique. La première de ces maladies lui doit la découverte d'un traitement efficace par les injections de sérum d'anciens malades (1910-1913) ; la deuxième, son droit de cité (1918), la mise en relief de sa tendance à la chronicité et aux rechutes, l'utilité du traitement par les abcès de fixation.

Depuis 1920, M. Netter s'est encore attaché à l'étude des relations entre la varicelle et un certain nombre de zonas, et en dépit de nombreuses oppositions, il apporte sans se lasser des arguments de plus en plus frappants en faveur de cette thèse, énoncée pour la première fois par Botvadj.

Nous ne pouvons passer sous silence les applications à la thérapeutique de l'argent colloïdal (1902) et des sels de calcium, l'influence de la stérilisation du lait dans la pathogénie du scorbut infantile, la mise en évidence de l'anergie dans la rougeole.

Une érudition reconnue, une connaissance approfondie des langues étrangères, ont permis à M. Netter de faire bénéficier la médecine française de nombre de découvertes réalisées à l'étranger.

Membre de l'Académie de médecine depuis 1904, de la Société de Biologie, dont il fut vice-président en 1921, ancien président de la Société médicale des hôpitaux (1918), ancien vice-président de la Société de médecine publique (1904), et président de la Société de Pédiatrie, membre du Conseil d'hygiène et de Salubrité de la Seine, et du Conseil supérieur d'hygiène publique de France, le docteur Netter, médecin honoraire de l'hôpital Trousseau, est Commandeur de la Légion d'honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le Docteur Netter est un sage qui, délaissant les honneurs, s'est entièrement consacré à de nombreux travaux scientifiques.



Cl. H. Manuel

LA CROISSANCE DES ENFANTS

qui s'accompagne souvent

d'amaigrissement et de faiblesse

est une

cause d'inquiétude pour les familles

A la dose de 1 à 2 grandes cuillerées

LA CARNINE LEFRANCO

constitue un suraliment incomparable

dont les EFFETS sont toujours TRÈS RAPIDES



LE MÉTRO. — Dante et Virgile à la Station "Denfert", par Albert GUILLAUME. Braun et C^{ie}, Édité.



LES AMATEURS DE PEINTURE

Tableau d'Ernest MEISSONIER (1815-1891). — École française.

RÉSISTANCE AU FROID

L'administration préventive de CARNINE LEFRANCQ

:: exerce une action empêchante vis-à-vis des ::

REFROIDISSEMENTS - HÉMORRAGIES - INTOXICATIONS - INFECTIONS



PLANTECLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

ABONNEMENT :
UN AN. { FRANCE . . . 18 Fr.
 { ÉTRANGER . 20 Fr.
LE NUMÉRO . . . UN FRANC.

VINGT ET UNIÈME ANNÉE
N° 218
JANVIER 1926 (2)

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : COMBAT 01-34
R. C. Seine 25.195

Pèlerinages Dauphinois

BALZAC A VOREPPE (Suite)

Le docteur Amable Rome était né en 1781, à La Grave, dans ce morne village des Hautes-Alpes qui tasse ses murs gris sur le penchant d'une montagne, en face de la gigantesque muraille de la Meije. Après avoir terminé ses études classiques au collège de Briançon, il commença la médecine à l'école secondaire de Grenoble et vint l'achever à Paris, où il soutint sa thèse de doctorat en 1806. Etabli à Briançon, il y organisa la lutte contre le crétinisme qui sévit dans quelques vallées de la région, épisode que Balzac transporta à Voreppe. Le baron de Ladoucette, préfet des Hautes-Alpes, qui l'a remarqué et apprécié, l'emmena avec lui quand Napoléon le nomma à la préfecture du département de la Ruhr. Lorsque la rive gauche du Rhin retourne à l'Allemagne, Rome n'hésite pas à sacrifier la brillante situation qu'il s'est créée là-bas; mais, au lieu de revenir à Briançon, où les habitants pourtant le réclament par une pétition publique, il se fixe à Voreppe et ne tarde pas à s'y marier. Sans doute fut-il attiré dans le pays par la famille d'Agoult, avec laquelle il ne cessa d'entretenir les plus affectueuses et les plus intimes relations. Sa haute valeur scientifique et morale le fit presque aussitôt nommer médecin

de l'important asile d'aliénés de Saint-Robert, directeur du service de la maternité pour le département de l'Isère et professeur d'un cours d'accouchement. Mais, en 1830, hostile au nouveau gouvernement, il ne voulut conserver aucune fonction officielle rétribuée et abandonna ces emplois, malgré les plus vives instances de l'administration.

Dès lors, le docteur Rome se consacra uniquement à ses malades de Voreppe et des environs, venant deux fois par semaine à Grenoble, où de nombreux clients l'attendaient comme le sauveur. Médecin de la Grande-Chartreuse, il s'y rendait à cheval tous les quinze jours; les Pères lui réservaient l'accueil le plus empressé; en 1828, le prieur de l'ordre lui remit un diplôme comportant des faveurs et des privilèges spéciaux pour lui et sa famille. Il était aussi médecin du couvent de Chalais, vieux prieuré du XII^e siècle, fondé par saint Hugues sur la montagne qui domine Voreppe; le père Lacordaire l'acheta en 1844; des relations suivies s'établirent entre le docteur et le célèbre dominicain.

Plus encore que sa science et sa valeur professionnelle, la bonté et la générosité du docteur en faisaient une sorte de personnage légendaire. Les gens



LE DOCTEUR ROME, de Voreppe
Reproduction d'une étude
de M^{lle} Marie d'AGOULT.

ANÉMIES REBELLES
CONVALESCENCES DIFFICILES
MALADIES DE POITRINE
TOUTES FORMES DE DÉBILITÉ

QUAND VOUS AUREZ TOUT ESSAYÉ
SANS RÉSULTAT APPRÉCIABLE
PENSEZ A
La CARNINE LEFRANCQ

s'arrêtaient sur son passage et le saluaient comme un saint laïque. « A mesure que Benassis avançait, les femmes, les enfants et les hommes, dont la journée était finie, arrivaient aussitôt sur leurs portes; les uns lui ôtaient leurs bonnets, les autres lui disaient bonjour, les petits enfants criaient en sautant autour de son cheval, comme si la bonté de l'animal leur fut connue autant que celle du maître. » Jamais Rome ne réclama le prix de ses visites; jamais même il ne voulut les inscrire. « J'ai peu de mémoire, disait-il; il m'arriverait de ne pas effacer une somme payée et mes héritiers pourraient la réclamer une seconde fois. » Quelques familles riches lui firent des cadeaux importants: du vin, des meubles, une maison, une ferme, des champs, mais il employait tous ses revenus à l'achat de remèdes, d'aliments et de vêtements pour ses clients pauvres. Un jour, on le rencontra revenant chez lui par un chemin détourné: il avait donné sa chemise pour envelopper un nouveau-né. Dans sa maison de Voreppe, la lingerie devait être sans cesse renouvelée, tant il emportait de draps et de serviettes chez ses malades. Chaque semaine, une fournée de pain était réservée aux indigents du pays. « Jamais, déclara sur sa tombe le maire de Voreppe, il ne comptait ses visites, jamais il ne demandait de salaire. Des riches, il recevait ce qu'on voulait bien lui donner; des pauvres, il refusait tout; de ses amis, il ne voulait que de l'amitié. Il ne demandait rien, et tout prospérait dans sa maison. Jamais il n'y était entré l'obole du pauvre, jamais le produit de l'intrigue ou du charlatanisme, jamais le résultat de conseils intéressés, mais toujours les dons de la reconnaissance. » N'est-ce pas la paraphrase de la déclaration que, dix-sept ans plus tôt, Balzac prêtait à son docteur Benassis: « Les riches ne sauraient acheter mon temps, il appartient aux gens de cette vallée. Je ne veux ni gloire ni fortune, je ne demande à mes malades ni louanges ni reconnaissance. L'argent que vous me remettrez ira chez les pharmaciens de Grenoble pour payer les médicaments indispensables aux pauvres du canton. »

La mémoire du docteur Rome est encore vivante à Voreppe; les vieux de la commune se rappellent le médecin partant pour la Grande-Chartreuse; les jeunes le connaissent par les souvenirs qu'il y a laissés. Je crois bien qu'en interrogeant les uns et les autres, on arriverait à trouver l'origine de la plupart des anecdotes racontées par Balzac.

Benassis parle du cadeau d'un magnifique cheval barbe qui lui a été fait. « Un père à cru me payer ainsi la vie de sa fille, une des plus riches héritières de l'Europe, que j'ai trouvée mourante sur la route de Savoie. Si je vous disais comment j'ai guéri cette jeune personne, vous me prendriez pour un charlatan. » D'après la tradition que j'ai recueillie dans la famille du docteur, le don de ce superbe

cheval — Rome avait, en effet, la passion des chevaux — lui aurait été fait par le père d'une jeune fille atteinte d'une maladie nerveuse que l'on n'arrivait pas à vaincre. Le docteur ordonna un bain et dit à la malade que si, au bout d'un certain temps, elle voyait de petits globules monter à la surface, elle serait guérie. Il fit mettre au fond de l'eau je ne sais quelle substance qui produisit l'effet voulu; la jeune fille en éprouva une si violente émotion qu'elle fut guérie. Le docteur Rome employait souvent ainsi la suggestion pour les maladies nerveuses et obtenait des effets surprenants qui, au début du siècle dernier, passaient encore pour des miracles et ne faisaient qu'accroître sa réputation.

De même, pour l'épisode du braconnier. « Vous voyez, dit Benassis, l'homme qui m'a tiré jadis un coup de fusil. Si maintenant je témoignais le désir d'être délivré de quelqu'un, il le tuerait sans hésiter. » C'est la transposition d'un événement qui avait fait grand bruit dans le pays. Un soir que Rome revenait en voiture d'une tournée, un individu bondit à la tête du cheval et, menaçant le docteur, lui demanda la bourse ou la vie. Rome, qui avait toujours un pistolet à cause de ses courses nocturnes, tira un coup dans la direc-

tion du malfaiteur qui prit aussitôt la fuite. Le lendemain, un client se présentait à son cabinet, pour faire panser une légère blessure d'arme à feu. Il reconnut l'homme qui l'avait attaqué; il le soigna avec un zèle particulier, le nourrit pendant plusieurs jours et lui procura du travail. Celui-ci eut dès lors une reconnaissance infinie pour le docteur qui se félicita souvent d'avoir agi ainsi. « Si je l'avais livré à la justice, disait-il, j'en faisais un forçat; en l'accueillant et en m'intéressant à lui, j'en ai fait un honnête homme. »

La Fosseuse, probablement aussi, se retrouverait, comme on retrouve M. Janvier, le bon curé du roman. Peut-être Balzac a-t-il dîné avec l'abbé Marchand, dans la petite salle à manger de Voreppe. C'était le plus digne des prêtres, le grand ami et le confident de Rome, qui partageait fraternellement avec lui la plupart des cadeaux qu'il recevait. Le jour où l'on baptisa le fils du docteur, le brave curé voulut lui-même sonner les cloches et s'y employa avec tant d'ardeur qu'il en fendit le bronze.

* * *

On comprend l'attrait que durent avoir pour Balzac et ce milieu de Voreppe et cette belle figure du docteur Rome. Nous avons vu plus haut qu'il écrivit d'enthousiasme son roman, en trois ou quatre jours, au retour d'une rapide excursion en Dauphiné. C'est à peine s'il chercha un canevas d'intrigue, prêtant au docteur des aventures sentimentales qui sont loin d'être le meilleur du livre. Sans doute, d'ailleurs, a-t-il donné à son Benassis des traits

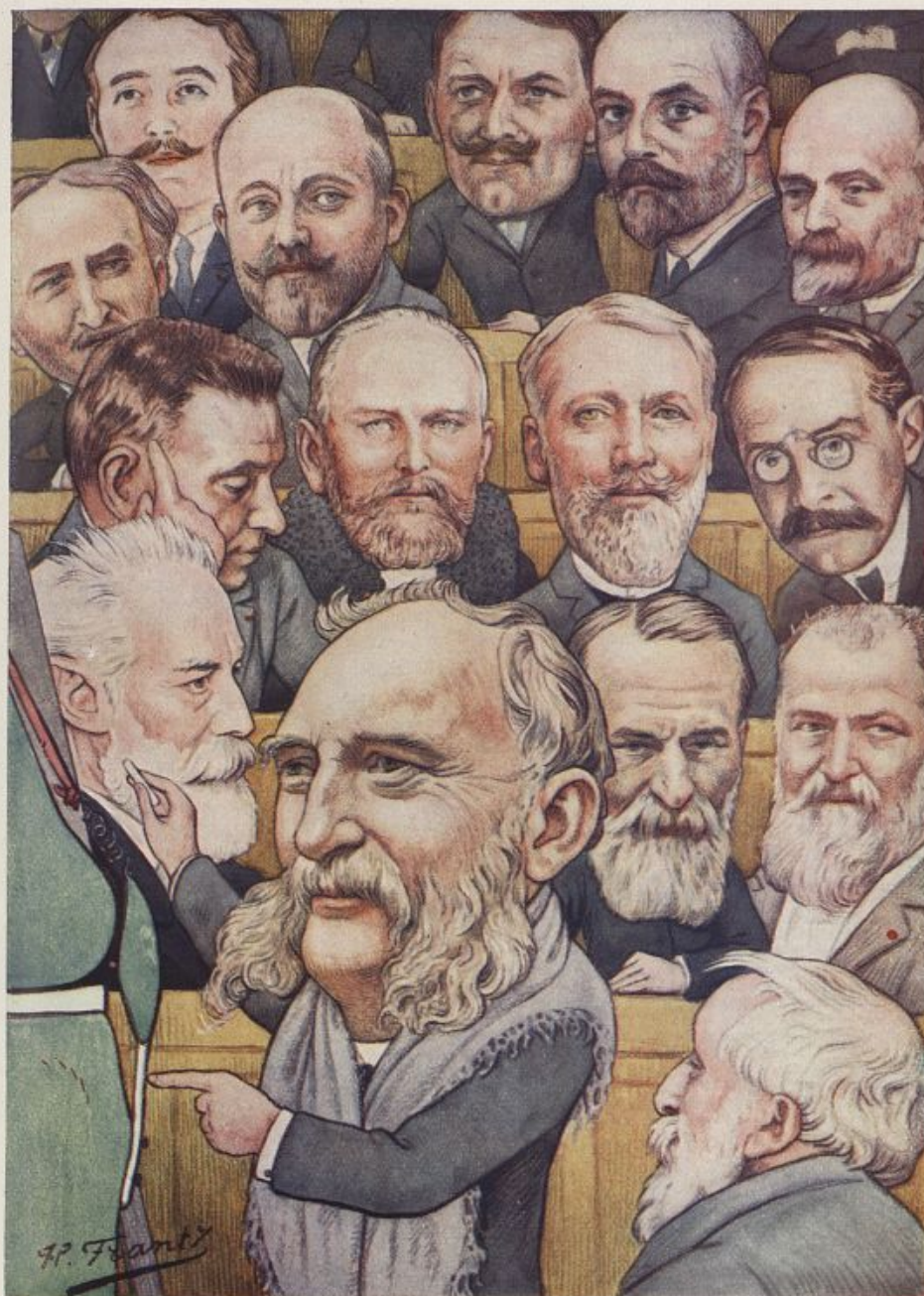


MAISON DU DOCTEUR ROME, A VOREPPE.

LA CARNINE LEFRANCQ ENRICHT LE SANG EN HÉMOGLOBINE

AVANT L'EMPLOI DE LA CARNINE : 8 % D'HÉMOGLOBINE

APRÈS UN MOIS DE TRAITEMENT : 9,7 % D'HÉMOGLOBINE



Le Professeur L.-H. FARABEUF et ses Élèves

D ^r Heitz BOYER.	D ^r GREGOIRE.	D ^r DUJARIER.	D ^r VEAU.
D ^r Anselme SCHWARTZ.	D ^r Pierre DESCOMPS.	Prof. Pierre DELBET	Prof. Pierre DUVAL.
Prof. LECENE.	Prof. COUVELAIRE.	Prof. SÉBILÉAU.	Prof. LUJARS.
Prof. HARTMANN.	Prof. L.-H. FARABEUF.		
		Prof. Auguste BROCA.	

empruntés à d'autres qu'à Rome. Mme Surville nous parle d'un docteur de l'Isle-Adam, très aimé et regretté, vrai bienfaiteur du pays, dont Balzac vit les obsèques quand il était jeune et dont il dut garder le souvenir. D'autre part, lui-même écrit, dans une lettre à sa sœur envoyée de Vierzschovnia, le 30 avril 1849, à propos des étouffements et des palpitations qui le font terriblement souffrir depuis plusieurs semaines : « Heureusement, il y a ici l'un des premiers élèves du fameux Franck, l'original de mon *Médecin de campagne*, et, depuis ma dernière attaque, je l'ai consulté. » Balzac, en effet, ne copie

des pleurs, des cris ! enfin personne n'a plus travaillé, chacun rapportait ce que M. Benassis lui avait dit, quand il lui avait parlé pour la dernière fois ; l'un racontait tout ce qu'il lui avait fait de bien, les moins attendris parlaient pour les autres ; la foule croissait d'heure en heure, et chacun voulait le voir. La triste nouvelle s'est promptement répandue, les gens du canton et ceux même des environs ont eu la même idée : hommes, femmes, filles et garçons sont arrivés au bourg de dix lieux à la ronde. » Mais ce que n'avait point prévu Balzac, c'est qu'il fallut

porter, à travers les rues du village, le cercueil ouvert, pour permettre aux habitants, qui se pressaient sur le trajet, de contempler une dernière fois le visage du bon docteur.

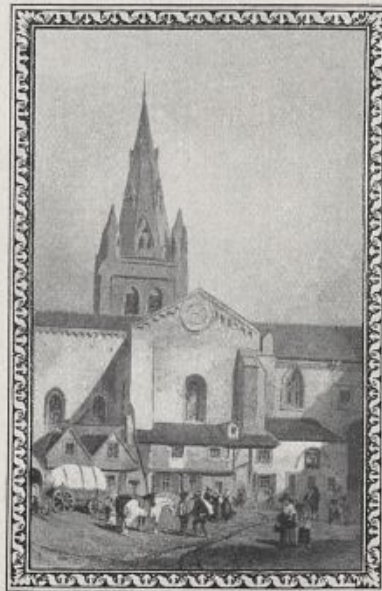
C'est par le cimetière de Voreppe que j'ai voulu terminer mon pèlerinage. Emouvant lieu de repos ! Sur le penchant d'un coteau, de hauts sapins ombragent les tombes qui entourent l'église romane dont parle Balzac. Très habilement et très fidèlement restaurée par un architecte — petit-fils du docteur Rome — elle a retrouvé son aspect du XII^e siècle. À l'intérieur, le sol incliné de la nef, qui suit la déclivité du terrain, lui donne une physionomie fort particulière. Sur les côtés, comme seuls ornements, s'alignent les arcades des tombeaux appartenant aux vieilles familles du pays. Le docteur n'est point là. Il dort son dernier sommeil sous les grands arbres, au milieu du magnifique cadre des montagnes qui dominent Voreppe. Sa tombe est simple et unie. Un étroit bas-relief du sculpteur grenoblois Sappey représente les attributs de la médecine. Dans une tombe toute pareille, à côté de la sienne, repose

son fils qui lui succéda comme médecin à Voreppe et y mourut comme lui. Rome n'a point la pyramide de terre gazonnée de vingt pieds de haut, ni l'immense croix faite avec un sapin, que Balzac élève sur les restes mortels de Benassis. Sa tombe ne se distingue en rien des sépultures voisines. Et sur la pierre, cette simple inscription : *Fertransiit benefaciendo.*

C'est bien l'humble monument qui convenait à Rome. Et là, tout à coup, dans le silence de ce tiède après-midi de juillet, je me demande si je n'aurais pas dû respecter l'anonymat de celui qui refusa toute gloire humaine. « Aux cœurs blessés, l'ombre et le silence », met en épigraphe Balzac, au début du roman. Mais le docteur Rome ne fut point un cœur blessé. Ce fut un grand cœur qui ne battit que pour le bien. Pourquoi n'évoquer jamais que les souvenirs les plus troubles, les fautes et les défaillances de ceux qui nous ont précédés ? En ces temps atroces surtout, où l'homme est un loup pour l'homme, n'est-il pas consolant de penser que, si l'humanité compte trop de Hulot et de Nucingen, c'est elle qui fournit à Balzac le modèle de Benassis ?

Fin.

GABRIEL FAURE.



GRENOBLE. — EGLISE SAINT-ANDRÉ.

frère, déclare : « Je pars pour Alençon, pour Grenoble, où demeurent Mlle Cormon, M. Benassis... »

Il est infiniment probable que ce fut chez les d'Agoult que Balzac entendit parler du docteur Rome. Ceux-ci, notamment lorsque Mme de Flavigny (Daniel Stern) fut devenue comtesse d'Agoult, recevaient tout ce que Paris comptait d'illustrations dans les arts, les lettres et la politique. De nombreux visiteurs de marque furent également les hôtes de leur château de Beauplan, à Voreppe. Rome, qui avait toujours son couvert mis à Beauplan, fut ainsi en relation avec les gens les plus célèbres de l'époque ; quelques-uns de ceux-ci durent avoir l'occasion de signaler au romancier sa physionomie curieuse et passionnante.

* * *

Le docteur Rome mourut, en 1850, d'une congestion cérébrale. Avec l'étrange prescience qu'il avait parfois, Balzac, dix-sept ans avant, a presque raconté cette mort et décrit l'émotion qu'elle souleva. « Quand, le lendemain matin, sa mort a été sue dans le bourg, c'a été un spectacle incroyable. La cour, le jardin ont été remolis de monde. C'étaient

LA CARNINE LEFRANCO ENRICHT LE SANG EN HÉMATIES

GLOBULES ROUGES PAR CARRÉ D'HÉMATIMÈTRE :

AVANT L'EMPLOI DE LA CARNINE : 41 — APRÈS UN MOIS DE TRAITEMENT : 54

LÉON TOLSTOÏ

LE SAUT

Un navire avait fait le tour du monde et retournait au port ; le temps était beau, tout l'équipage était sur le pont.

Au milieu des passagers, un grand singe amusait tout le monde.

Ce singe gambadait, sautait, faisait des grimaces, imitait les gens, et, voyant qu'on s'occupait de lui, il continuait de plus belle.

Il s'élança sur un petit garçon de douze ans, le fils du capitaine du navire, arracha son chapeau, le mit sur sa tête et grimpa bien vite au mât.

Tout le monde riait, mais l'enfant restait tête nue, ne sachant s'il devait rire ou pleurer.

Le singe s'assit sur la hune, et avec ses dents, avec ses ongles, commença à déchirer le chapeau.

On eût dit qu'il voulait taquiner l'enfant à plaisir, en lui montrant le chapeau et en lui faisant des signes.

Le gamin avait beau le menacer, lui crier des injures, le singe continuait à déchirer le chapeau.

Les matelots riaient de plus en plus ; tout à coup le gamin devint rouge de colère ; puis, de dépit, jeta son habit et se mit à la poursuite du singe.

D'un bond, il fut auprès de lui : mais l'animal, plus agile et plus adroit, lui échappa, au moment où il croyait atteindre le chapeau.

— Tu ne m'échapperas pas ! s'écria le gamin, grimpa toujours après le singe.

Le singe, d'étape en étape, l'attirait de plus en plus haut, sans que l'enfant obtint plus de succès ; mais le garçon, plein de fureur, ne renonçait pas à la lutte.

Au sommet du mât, le singe, se tenant d'une main à une corde, mit le chapeau au bout de la plus haute hune, et lui-même grimpa jusqu'en haut ; de là, il riait et montrait ses dents.

Du mât au bout de la hune où était suspendu

le chapeau, il y avait plus de deux mètres de distance ; aussi ne pouvait-on l'avoir qu'en lâchant la corde et le mât.

Mais le petit était très excité ; il lâcha le mât et passa sur la hune.

Tout le monde regardait et riait de cette lutte entre le singe et le fils du capitaine ; mais dès qu'on s'aperçut qu'il avait lâché la corde et qu'il se mettait sur la hune, tous les matelots restèrent paralysés de frayeur.

Un seul faux mouvement, et il pouvait se fracasser sur le pont ; si même il arrivait à atteindre le chapeau, il ne parviendrait pas à descendre.

Chacun attendait avec anxiété ce qui allait se passer. Tout à coup quelqu'un poussa un cri de frayeur.

L'enfant revint à la situation, regarda en bas et chancela.

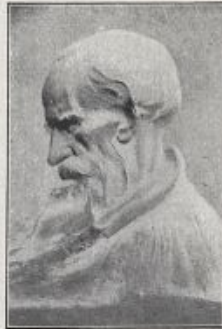
A ce moment, le capitaine du navire, le père de l'enfant, sortait de sa cabine, tenant un fusil pour tuer des mouettes ; il vit son fils sur le mât,

et dirigea sur lui son arme, criant : — A l'eau ! immédiatement à l'eau, ou je te tue ! — Le garçon chancelait sans comprendre. — Saute ! ou je te tue, un, deux ! — Et au moment où le père cria : Trois ! l'enfant se précipita dans la mer.

Comme un boulet, le corps de l'enfant tomba dans l'eau ; mais les flots l'avaient à peine recouvert, que vingt braves matelots se jetaient à la mer.

Dans l'espace de quarante secondes, qui semblèrent un siècle aux spectateurs, le corps de l'enfant parut à la surface. On l'atteignit et on le transporta sur le vaisseau ; quelques minutes après, l'enfant rendit de l'eau par la bouche et commença à respirer.

Quand le capitaine le vit sauvé, il jeta un cri, comme si quelque chose l'étouffait, et se sauva dans sa cabine.



LÉON TOLSTOÏ

par N. AROSSON. — Edit. Stock.

REBECCA ET ÉLIEZER

Abraham, vieillissant, songea à marier son fils Isaac. Il fit venir son fidèle serviteur, Eliezer, et lui dit : « Va, cherche une épouse pour mon fils ; ne la prends pas parmi les Chananéennes, mais cherche-la plutôt dans mon pays natal ». Eliezer jura d'accomplir ses ordres, prit dix chameaux qu'il chargea de présents pour la jeune fiancée et partit pour la Mésopotamie.

Arrivé près de la demeure de Nachor, frère d'Abraham, il s'arrêta à proximité d'une fontaine où les femmes du pays venaient puiser de l'eau, et fit cette prière : « Seigneur, faites que la jeune fille qui me donnera à boire soit celle que vous destinez à mon maître. » A cet instant, une jeune fille aussi belle que modeste se dirigea vers la fontaine, venant de la ville. C'était Rebecca, fille de Bathuel et petite-fille de Nachor. Eliezer s'approchant lui demanda un peu d'eau : « J'en donnerai non seulement à vous, mais à tous vos chameaux », répondit-elle. Eliezer reconnut alors que Dieu destinait cette jeune fille à son maître.

C'est ce gracieux passage de l'Ancien Testament que Murillo a représenté dans le beau tableau que nous reproduisons à la page 168 du présent numéro. Ce tableau figure au Musée du Prado, à Madrid.

OSAKA. — JAPONAISES EN PROMENADE
Vénuscope Richard

L'HABITUDE

*L'habitude est une étrangère
Qui supprime en nous la raison.
C'est une ancienne ménagère
Qui s'installe dans la maison.*

*Elle est discrète, humble, fidèle,
Familière avec tous les coins,
On ne s'occupe jamais d'elle,
Car elle a d'invisibles soins :*

*Elle conduit les pieds de l'homme,
Sait le chemin qu'il eût choisi,
Connait son but sans qu'il le nomme,
Et lui dit tout bas : « Par ici, »*

*Travaillant pour nous en silence,
D'un geste sûr, toujours pareil,
Elle a l'œil de la vigilance,
Les lèvres douces du sommeil.*

*Mais imprudent qui s'abandonne
A son joug une fois porté !
Cette vieille au pas monotone
Endort la jeune liberté ;*

*Et tous ceux que sa force obscure
A gagnés insensiblement,
Sont des hommes par la figure,
Des choses par le mouvement.*

SALLY PRUDHOMME.



PORTRAIT D'UNE DAME AGÉE
Tableau de REMBRANDT (1606-1669). — École hollandaise.
THE NATIONAL GALLERY, LONDRES.



PORTRAIT DU PEINTRE JEAN-PAUL LAURENS
Tableau d'ALBERT LAURENS. — École française.
MUSÉE DU LUXEMBOURG, PARIS.

ACTION DU SUC MUSCULAIRE

Le suc musculaire n'est pas seulement un aliment médicamenteux foncièrement assimilable : il agit surtout par ses ferments vivants, ses enzymes, qui excitent les plus utiles réflexes dynamogéniques. Les tuberculoses les plus anciennes et les plus torpides bénéficient, comme l'ont prouvé Richet et Héricourt, de cette remarquable médication, envisagée même comme spécifique par certains cliniciens. Tous les observateurs ont pu, en donnant la *Carnine Lefrancq*, assister au développement régulier et progressif de l'appétence, même dans les états cachectiques qui entraînent la plus profonde anorexie. Cette action de remonte gastrique est le prélude d'un processus qui ranime et équilibre toutes les énergies de l'organisme et bat, pour ainsi dire, le rappel de la santé.

LE PROFESSEUR FARABEUF

Farabeuf (Louis-Hubert), naquit à la Conquillée, commune de Bannost (Seine-et-Marne), le 6 Mai 1841; fils et petit-fils de cultivateurs briards.

D'abord élève des Ecoles primaires de Bannost et de Béton-Bazoches, il poursuivit ses études au Collège de Provins, puis vint à Paris, où il fit sa médecine, de 1859 à 1871.

Successivement externe, puis interne des Hôpitaux (promotion de 1864), il était reçu docteur en 1871, devenait chef des Travaux anatomiques (1874-1887), agrégé en 1876, et obtenait enfin, en 1887, la chaire de professeur d'Anatomie, à la Faculté de Paris.

L'enseignement de Farabeuf était d'une extrême originalité; il était surtout distribué en un langage imagé et entraînant, bien fait pour fixer dans la mémoire des auditeurs les descriptions les plus compliquées; et ceux qui ont eu le bonheur d'assister au cours de ce maître incomparable, en ont gardé un souvenir ineffaçable. Selon la parole d'un de ses meilleurs élèves, l'anatomie était, pour Farabeuf, « l'étude de la mécanique humaine ».

Le prestigieux professeur a ainsi formé, par son enseignement de trente années, une grande partie du corps médical français, qui lui conserva jusqu'à la fin, l'affection et le respect le plus vifs.

Parmi les ouvrages de Farabeuf, nous devons mentionner : *Le système séreux*, anatomie et physiologie, (thèse d'agrégation, 1876); *Cours d'histologie* (1877); *Précis de manuel opératoire* (1898); *Introduction à l'étude clinique et à la pratique des accouchements*, en collaboration avec Varnier, 1904.

On sait que l'opération de Farabeuf, en obstétrique, est une opération destinée à agrandir momentanément les bassins obliques ovalaires pour permettre l'accouchement. Elle consiste en une section entre le pubis et l'ischion, c'est-à-dire en une ischio-pubiotomie.

Notons enfin une étude des *vaisseaux sanguins*

des organes génito-urinaires du périnée et du pelvis, donnée par Farabeuf en 1906.

On doit aussi à Farabeuf des planches murales et des appareils pour démonstrations en grand amphithéâtre, et de nombreux instruments de chirurgie.

Quatre fois récompensé par l'Académie des Sciences (prix Montyon et Godard, 1877-1906), le professeur Farabeuf était membre de la Société de Chirurgie et de l'Académie de Médecine (1897).

Nommé professeur honoraire en 1906, il était alors Officier de la Légion d'Honneur.

Passionné pour le jardinage et les questions agricoles, il ne dédaignait pas de s'occuper de politique locale, et était conseiller général de Seine-et-Marne.

Il mourut à Béton-Bazoches (Seine-et-Marne), le 13 Août 1910.



PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur FARABEUF fait un cours d'anatomie sur l'articulation du genou. Parmi ses auditeurs, quelques-uns de ses plus illustres anciens élèves : Docteur HEITZ-BOYER, chirurgien des Hôpitaux, professeur agrégé d'urologie. — Docteur GRÉGOIRE, chirurgien des Hôpitaux, professeur agrégé d'anatomie, Sous-chef des travaux d'anatomie à la Faculté de Médecine. — Docteur DUARIER, chirurgien de l'Hôpital Boucicaut. — Docteur VEAU, chirurgien des Enfants-Assistés. — Docteur Anselme SCHWARTZ, chirurgien de l'Hôpital Necker, professeur agrégé. — Docteur Pierre DESCOMPS, chirurgien de l'Hôpital d'Ivry, professeur agrégé des Facultés. — Professeur LECÈNE, chirurgien de l'Hôpital St-Louis, professeur de pathologie externe. — Professeur COUVELAIRE, accoucheur de la Clinique Baudelocque, professeur d'obstétrique. — Professeur Pierre DELBET, chirurgien de l'Hôpital Cochin, professeur de Clinique chirurgicale. — Professeur Pierre DUVAL, chirurgien de l'Hôpital de Vaugirard, professeur de Clinique chirurgicale. — Professeur HARTMANN, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, professeur de Clinique chirurgicale. — Professeur SEBILEAU, oto-rhino-laryngologiste de l'Hôpital Lariboisière, professeur d'oto-rhino-laryngologie. — Professeur LEJARS, chirurgien de l'Hôpital Saint-Antoine, professeur de Clinique chirurgicale. — Professeur Auguste BROCA, qui fut chirurgien de l'Hôpital des Enfants-Malades et professeur de Clinique chirurgicale infantile.

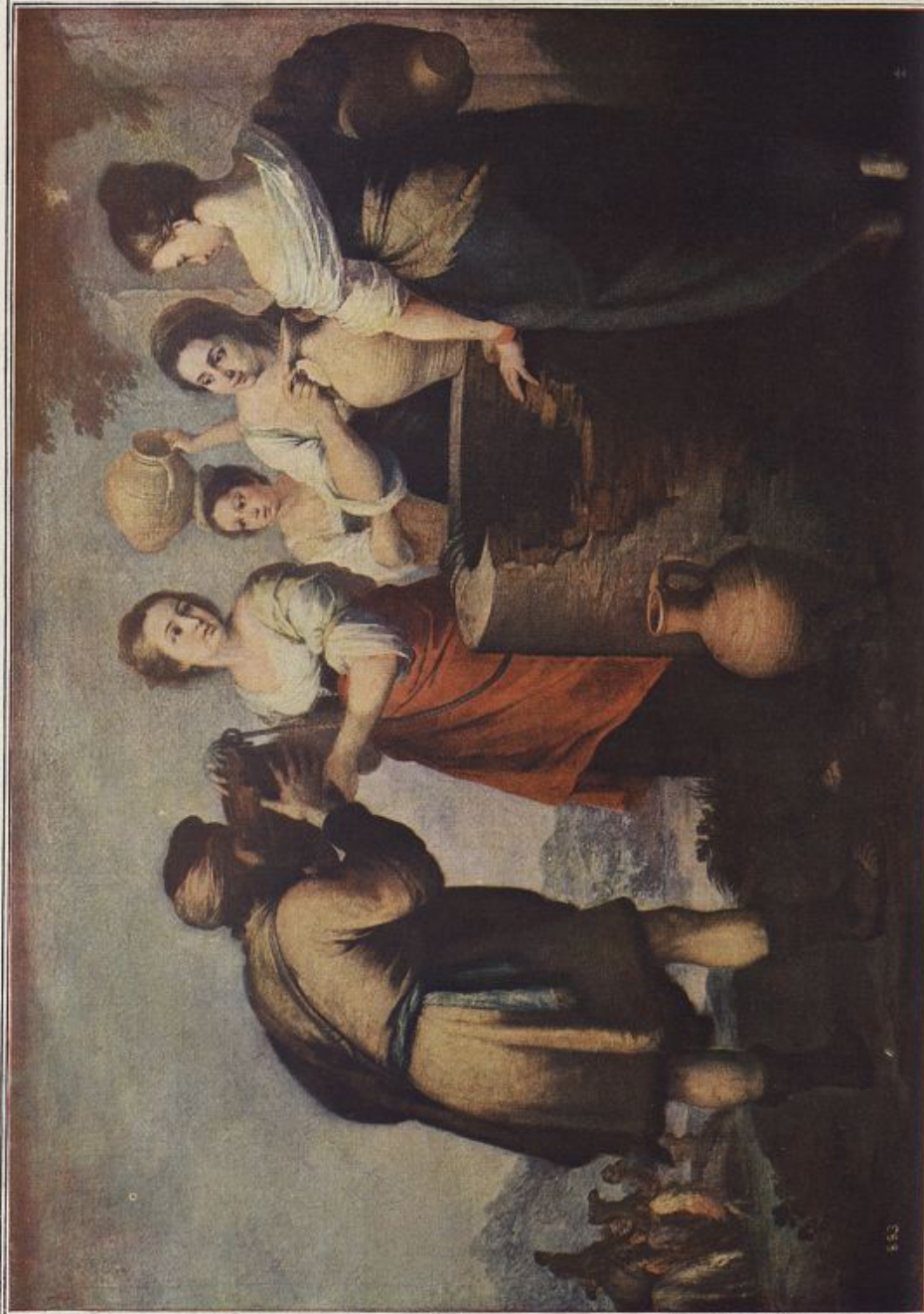
La Carnine Lefrancq



DONT LA BASE EXCLUSIVE EST LE
SUC MUSCULAIRE CONCENTRÉ de BOEUF

possède tous les avantages cupeptiques de la
viande crue sans aucun de ses inconvénients

MUSÉE DU PRADO — MADRID



REBECCA ET ÉLÉZER
Tableau de Bartolomé-Esteban Murillo (1617-1682). — Ecole espagnole.

L'Imprimeur-Gérant : JEHLEN, 24, AVENUE DE ST-QUEN, PARIS. — 1926.

PRINTED IN FRANCE.



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

ABONNEMENT :

UN AN : { FRANCE . . . 18 Fr.
 { ÉTRANGER . 20 Fr.
LE NUMÉRO . . UN FRANC

VINGT ET UNIÈME ANNÉE

N° 219

FÉVRIER 1926 (1)

DIRECTION

CARNINE LEFRANCQ

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : COMBAT 01-34

R. C. Seine 26.198

MIGUEL ZAMACOÏS

LE PREMIER CLIENT



Fondery, Goultier et Rivellin avaient fait ensemble, en amis inséparables, leurs études de médecine. Leur internat terminé, n'ayant plus maintenant qu'à s'établir et à attendre la clientèle, ils s'étaient réunis un matin à *La Source* et, en dégustant leur dernier apéritif d'étudiants, avaient décidé ceci :

A partir du lendemain, chacun d'eux allait prendre possession de son cabinet médical, et le premier qui aurait la visite d'un client téléphonerait immédiatement aux deux autres. Ces deux-là s'engageaient à offrir le soir même, au favori du sort, un bon dîner au restaurant : un événement aussi sensationnel que le harponnage du premier client méritait cette manifestation d'affectueuse solidarité.

Et comme il fallait donner à l'engagement d'honneur toute la solennité désirable, on quitta *La Source* pour aller échanger devant la statue

de Broca le serment terrible qui enchaîne les consciences !

La formalité rituelle accomplie, Fondery, Goultier et Rivellin s'étaient séparés, leur accord spécifiant qu'ils n'auraient plus de rapports entre eux avant le fameux coup de téléphone.

Le lendemain, chacun des trois nouveaux docteurs commença son stage, attendant de deux à six heures dans son cabinet l'éventuel client, et employant son temps selon son tempérament.

Fondery passait les heures à demander aux cartes la révélation du dénouement souhaité : le premier client serait-il pour aujourd'hui ?... Serait-ce un homme ou une femme ?... Appartiendrait-il à la classe riche, généreuse, ou au prolétariat miséreux ?

Goultier, consciencieux à l'excès, et même de caractère timoré, relisait les dernières communications à l'Académie de Médecine de crainte qu'une demi-journée d'inattention ne l'empêchât de rester « à la page ».

Quant à Rivellin, somnolant sur son divan, il réalisait en toute insouciance l'homme de *La Fontaine* qui attend la fortune dans son lit.

Il y avait quatre jours que durait cette triple



LA CARNINE LEFRANCQ
N'EST PAS UNE MÉDICATION A LONGUE ÉCHÉANCE
ELLE AGIT TOUJOURS ET TRÈS RAPIDEMENT



veillée des armes, lorsque le téléphone résonna chez Goultier :

— Monsieur ! criait la concierge, c'est un monsieur inconnu qui vient de demander si le docteur consultait et s'il était chez lui... Il monte ! Mais mon mari monte plus vite que lui pour ouvrir la porte.

Goultier avait pensé en effet que la réception des clients par un serviteur mâle serait d'un effet plus impressionnant :

— Le docteur Goultier ?

— C'est ici, répondit le concierge, un peu essoufflé.

Et, comme il était entendu encore, le nouveau venu fut introduit, à cause de l'affluence supposée des clients, dans le petit salon.

Le premier client ! C'était lui, Goultier, qui l'avait ! Il esquissa un petit pas, alla, pour prévoir une défaillance de mémoire, étaler son formulaire dans le réduit où il irait, le cas échéant, se laver les mains, et se hâta, selon les conventions sacrées, de téléphoner à ses deux copains :

— Allo ! C'est toi, Fondery ?... Hé bien, dis donc, mon vieux, tu sais, ça y est ! Il est là, dans le petit salon, le client numéro un !

— Non ? Veinard, va !... Et moi qui rate toutes mes *patiences* !... Alors, à ce soir, le gueuleton ? Où ça ?

— Chez Paillard, huit heures.

— Tu n'y vas pas de main morte !... Enfin, puisqu'on l'a juré sur Broca ! A ce soir...

Le temps de changer de numéro :

— Allo ? C'est toi, Rivellin ?... Dis donc, ça y est ! C'est moi qui le tiens, le client !

— Veinard !... Moi, je dors toujours !... Enfin à ce soir... Soit, chez Paillard...

Goultier téléphona aussi à son père et à sa mère, à sa sœur mariée, à son oncle, et puis, d'un pas ferme, il alla ouvrir la porte du petit salon.

Le client se leva, s'inclina, passa dans le cabinet, et, sur le fauteuil qu'un geste lui désigna, s'assit :

— Il n'y a pas longtemps que vous pratiquez, n'est-ce pas, docteur ? dit-il.

— Non, pas chez moi, répondit Goultier, un peu étonné de ce préambule, mais comme interne il y a longtemps que j'ai une clientèle que plus d'un confrère arrivé m'envierait... Qu'y a-t-il pour votre service ?

— C'est moi qui suis au vôtre, docteur...

Voici : j'ai la spécialité des installations électriques pour médecins, spécialistes ou non ; alors, dès que j'apprends qu'un jeune docteur vient d'ouvrir son cabinet...

— Et... c'est pour cela que vous venez ? balbutia Goultier, ahuri en songeant à ses coups de téléphone de tout à l'heure.

— Je vous consentirai les conditions les plus avantageuses... Vingt pour cent... J'attendrai même pour le règlement que vos affaires... Voici mon catalogue...

— Je n'ai besoin de rien ! Je me fiche de vos appareils et de vos conditions !... A-t-on jamais vu ça ? Quand j'ai six clients qui attendent par là !

Le monsieur se retira précipitamment, un peu bousculé, et l'infortuné débutant-médecin, honteux d'avance des gorges chaudes qu'allaient faire à propos de son aventure les deux camarades, décida de mettre pourtant sa conscience en repos :

— Allo ! allo ! Le docteur Fondery, s'il vous plaît...

Mais à peine avait-il prononcé cet appel que son concierge rentrait, affolé, dans le cabinet.

— Monsieur sait ce qui arrive ? Le faux client de tout à l'heure...

— Hé bien ?

— Hé bien, il vient de tomber dans l'escalier, et je crois bien qu'il s'est cassé une patte !

C'était la vérité. Deux locataires remontaient l'installateur d'appareils électriques, qui geignait, la cheville fracturée.

Goultier fit le nécessaire.

— Ma foi, dit le patient, puisque vous avez commencé à me soigner, prenez mon pied en main et venez me soigner à domicile, docteur ?

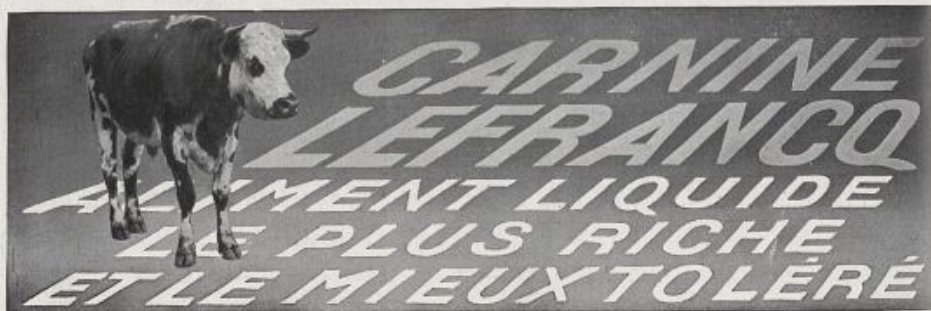
— Entendu. A demain.

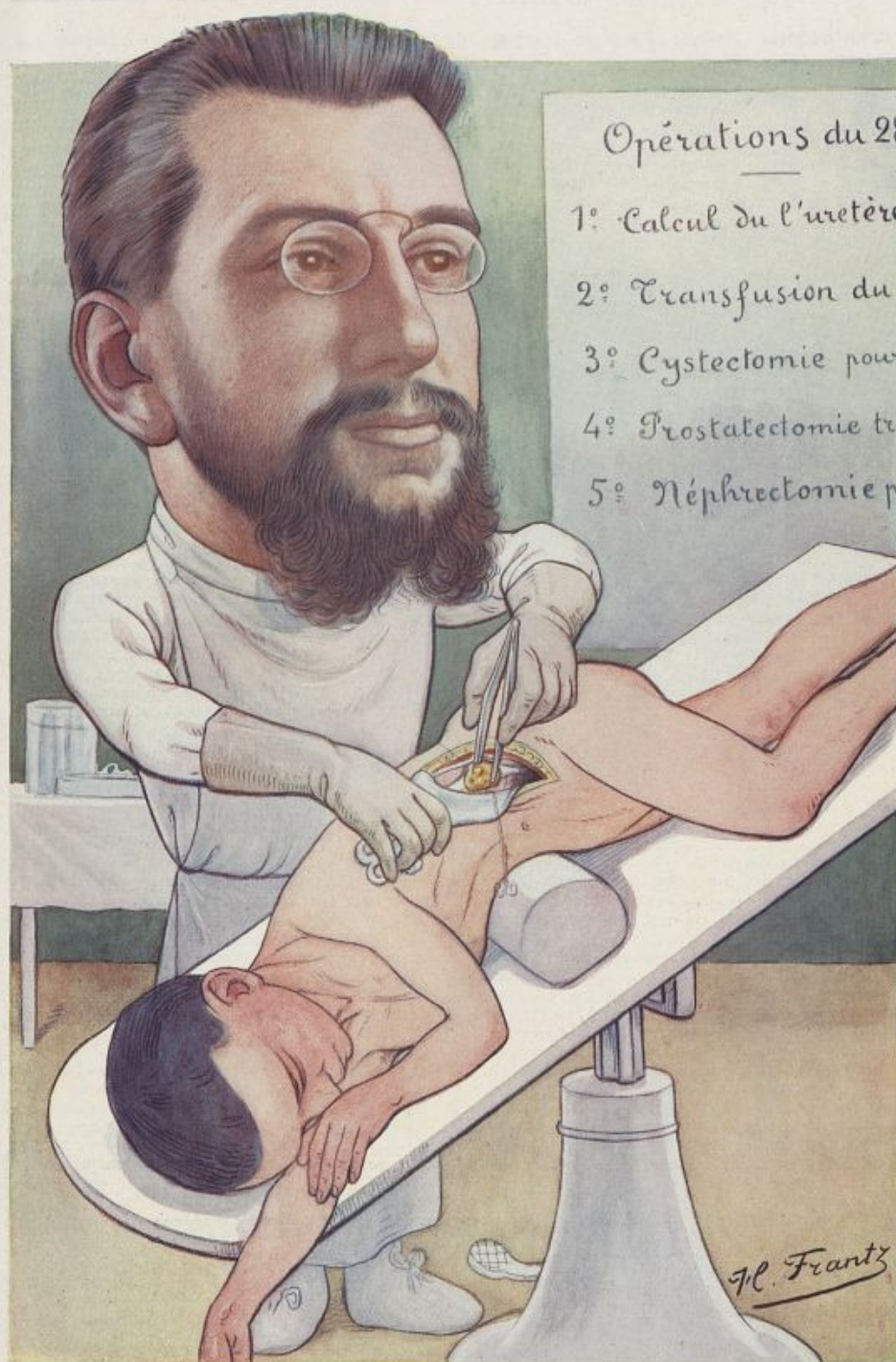
On reconduisit chez lui le client inattendu, et le soir Goultier s'attabla chez Paillard, aux frais de Fondery et de Rivellin.

— Au fait, demanda ce dernier, qu'est-ce qu'il avait le client qui est venu te consulter ?

Goultier eut la langue levée pour répondre : « une fracture à la cheville », mais il réfléchit que l'énonciation de cette maladie qui se prête peu au déplacement du malade chez le docteur motiverait l'ahurissement de ses collègues, que les explications subséquentes démoliraient son prestige et mettraient peut-être en question la légitimité du dîner ; et alors il répondit nonchalamment :

— De l'emphysème...





Le Professeur JEANBRAU
de la Faculté de Médecine de Montpellier.

G. LENOTRE

LE TABAC

On peut, avec de la résolution, se passer de pain, se chauffer ailleurs que chez soi et s'astreindre au végétarisme : rien ne remplace le tabac pour celui qui en a l'habitude. On l'a bien vu, aux temps héroïques de la corporation, alors que l'herbe enchanteresse était encore discutée : Jacques I^{er} fit mettre à mort, en 1618, sir Walter Raleigh, qui, le premier, avait fumé la pipe en Angleterre ; le sultan Amurah IV, tolérant pourtant, au point d'autoriser l'usage du vin interdit par le Prophète, condamnait les fumeurs à être pillés dans un mortier ; Abbas I^{er}, dit le *Grand*, le Louis XIV de la Perse, se contentait d'ordonner qu'on leur coupât le nez et les lèvres, et le pape Urbain VII, qui ne régna que deux semaines, profita de ce court séjour sur le trône pontifical pour prononcer l'excommunication contre tout fidèle coupable de priser à l'église, Anathèmes, mutilation, échafauds, rien n'arrêta ni ne ralentit le merveilleux essor du tabac ; en dépit des persécutions, à peine débarqué d'Amérique, sur les côtes de notre continent, il conquiert le Vieux-Monde en moins de vingt ans, si bien qu'on se demande, sans trouver de réponse, par quel prodige la contagion s'en répandit jusqu'aux extrémités de l'Asie.

* *

Messire Jean Nicot, seigneur de Villemain, introduisit dans le monde un nouveau besoin, tout aussi impérieux que la faim et la soif, et c'est pour cela qu'il est glorifié comme un bienfaiteur de l'humanité.

Nul n'ignore que, étant ambassadeur de François II en Portugal, il reçut, à Lisbonne, en cadeau d'un négociant flamand venu d'Amérique, un petit sac de graine de tabac qu'il rapporta en France, et qu'il offrit, comme rareté, à la reine Catherine de Médicis, laquelle en fit goûter au cardinal de Lorraine. J'ignore si quelqu'un prévoyait alors l'importance de cette bagatelle. Alphonse Karr, dont la tournure d'esprit se plaisait à parer la vérité des charmes ironiques du paradoxe, s'amusa, un jour, à reconstituer le dialogue entre Jean Nicot et ledit cardinal, alors prieur de France et premier ministre.

— Monseigneur, disait, à peu près, Jean Nicot, les finances de la France sont dans une situation assez piètre : eh bien ! je vais vous proposer l'établissement d'un impôt qui, sans susciter la moindre plainte, fera entrer dans vos coffres des centaines de millions.

— Voyons votre projet, répondait l'Eminence, alléchée.

— Il s'agirait, pour l'Etat, de se réserver le privilège exclusif de vendre une herbe qu'on se fourrerait dans le nez, ou qu'on mâcherait ou qu'on brûlerait pour en aspirer la fumée.

— C'est donc un parfum plus délicieux que la rose ?

— Non, ça sent très mauvais.

— Est-ce une panacée ayant des vertus merveilleuses et sauvant l'homme de la mort ?

— Non, monseigneur, l'odeur de cette herbe affaiblit la mémoire et détruit la finesse de l'odorat ; elle occasionne des vertiges, et a produit quelques exemples de cécité et surtout d'apoplexie. La première fois qu'on en fait usage, on a des maux de cœur, des nausées, des coliques et des sueurs froides...

— Mais c'est un affreux poison, votre herbe, aurait dit le cardinal.

— Un des plus actifs qui soient connus, ripostait Nicot.

— Et vous croyez qu'il se trouvera des fous assez fous pour s'imposer ce supplice et se condamner à ce suicide ?

— Il y en aura quinze ou vingt millions, rien qu'en France, monseigneur...

On voit le thème qu'Alphonse Karr brodait avec son humour habituel. Au dénouement, le cardinal faisait enfermer son interlocuteur comme dément dangereux, ce qui, l'Histoire nous l'enseigne, n'est point exact, puisque Jean Nicot mourut chez lui, en 1600, ayant employé les dernières années de sa vie à composer un *Trésor de la Langue Française* qui est le premier en date de tous nos dictionnaires. Je pense que le cardinal de Lorraine n'eut, au contraire, rien de plus pressé que de se bourrer les narines d'une pincée de l'étrange poudre ; qu'il en éprouva



INTÉRIEUR DE TABAGIE

Tableau de TENIERS (le jeune). — Musée du Louvre.
Arch. Phot., Paris.



LACARNINE LEFRANÇO

ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin, comme le fait la viande crue et son action est plus énergique, puisque

DANS LA VIANDE CRUE,

l'élément spécifique, actif, thérapeutique, **C'EST LE JUS**

D^r HÉRICOURT
"LA ZOMOTHERAPIE" Quelf, éditeur

une jouissance un peu étrange, mais délectable en somme ; que Catherine de Médicis en fit autant de son côté et ne s'en montra pas moins hardiment satisfaite, et que les snobs de ces temps-là, considérant que tel était le bon genre, imitèrent l'exemple venu de haut et se régalerent du sternutatoire royal. Celui-ci n'avait pas encore de nom ; selon qu'on avait à flatter le cardinal ou la reine, on disait : la *poudre de monsieur le prier*, — ou l'*herbe Médicée*, — la *poudre à la reine*, — la *Catharinaire*, — l'*herbe sainte*. Il faut croire que les snobs étaient nombreux, car le tabac que, d'abord, seuls les apothicaires avaient le droit de vendre, et seulement sur une ordonnance du médecin, fut frappé d'une taxe quelque quarante ans après son apparition, preuve que le trafic en était déjà très considérable. En 1680, cette taxe rapportait à la ferme générale 500.000 livres ; en 1720, elle donnait un revenu de 4.200.000 livres ; — à la veille de la Révolution, elle produisait annuellement 32 millions !

**

La vente alors en devient libre. Les fabricants s'enrichissent à bon compte, car, en même temps que le contrôle de la Ferme, leurs scrupules ont disparu, et l'on fume des feuilles de chou, de noyer, de varech, du foin ; on prise du tan, du poussier, des mottes, et bien d'autres matières dont le nom honnête est encore à trouver. Maxime Du Camp raconte que dans l'hiver de 1810, à un bal donné aux Tuileries, Napoléon vit passer devant lui une invitée à ce point couverte de diamants qu'il s'en étonna et s'informa du nom de la personne assez riche pour étaler une telle profusion de pierreries : c'était M^{me} Robillard, femme d'un fabricant de tabac.

Ce renseignement ne tombait pas, comme disent les bonnes gens, dans l'oreille d'un sourd, et, six mois plus tard, était rendu un décret ordonnant que la fabrication des tabacs et les bénéfices qui en résultent appartiendraient dorénavant à l'Etat. L'idée était heureuse et M^{me} Robillard dut bien regretter son ostentation, car, dans les cinquante ans qui suivirent, l'admini-

nistration encaissa de ce chef *plus de sept milliards*.

Sept milliards envolés en fumée... Le valet de chambre Constant, dans les *Mémoires* qu'on lui fit écrire, a rapporté comment Napoléon contribuait, pour sa large part, au bon rendement de l'impôt. Il prisait avec rage, chacun le sait, mais il prisait, paraît-il, avec une élégance et une propreté de grand ton : il approchait sa prise de ses narines, comme pour seulement la sentir et la laisser tomber ensuite. On reconnaissait l'endroit où il s'était tenu quelques instants par la quantité de tabac répandu sur le tapis. Peut-être est-ce que, malgré ce gaspillage, il ne jugea point qu'il faisait tout son devoir envers la régie ; peut-être pensa-t-il qu'il devait à ses peuples le bon exemple : il voulut donc essayer la pipe. Constant prépare l'instrument, le bourre, le présente à l'empereur et approche le briquet. Napoléon, pour qui ce sport est tout nouveau, se contente d'ouvrir et de fermer alternativement la bouche sans aspirer le moins du monde. Il s'impatiente :

— Comment, diable, ça n'en finit pas !

Et il s'obstine dans cette espèce de bâillement.

Constant doit allumer la pipe et, quand le foyer est bien embrasé, l'empereur la porte à ses lèvres. Elle n'y reste pas longtemps ; — élève trop docile, il a, du premier coup, aspiré une forte bouffée qu'il ne parvient plus à chasser de sa bouche, tous-

sant, suffoquant, les yeux en larmes :

— Oh ! les cochons ! s'écrie-t-il, dès qu'il peut parler. Otez-moi cela ! Quelle infection ! Le cœur me tourne !

Il fut plus d'une heure à se remettre et jamais ne comprit, depuis lors, comment ses sujets versaient annuellement, de leur plein gré plus de cent millions au Trésor pour acheter le droit de se procurer une sensation aussi parfaitement désagréable.

Voilà bien ce qu'il y a d'admirable dans l'impôt perçu sur les fumeurs : on n'y est soumis que si on y consent ; et c'est pourquoi le public ne comprend pas très bien les causes des restrictions qui furent apportées au fonctionnement de cette contribution volontaire.



LE FUMEUR Beaux, Édité.

Tableau d'Ernest Meissonnier
(Musée du Louvre).

	ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ TUBERCULOSE NEURASTHÉNIE - CHLOROSE		CONVALESCENCES - FAIBLESSE MALADIES DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN	
CARNINE LEFRANCO PUR SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE CONCENTRÉ SOUS FORME DE SIROP DE SAVEUR AGRÉABLE FUMOUCHE - 78 Faub. St Denis - PARIS - C. SEINE 25.1617				

ALFRED DE MUSSET

A NINON

*Si je vous le disais pourtant, que je vous aime,
Qui sait, brune aux yeux bleus, ce que vous en diriez ?
L'amour, vous le savez, cause une peine extrême ;
C'est un mal sans pitié que vous plaignez vous-même ;
Peut-être, cependant, que vous m'en puniriez.*

*Si je vous le disais, que six mois de silence
Cachent de longs tourments et de vœux insensés ?
Ninon, vous êtes fine, et votre insouciance
Se plaît, comme une fée, à deviner d'avance ;
Vous me répondriez peut-être : « Je le sais. »*

*Si je vous le disais, qu'une douce folie
A fait de moi votre ombre et m'attache à vos pas ?
Un petit air de doute et de mélancolie,
Vous le savez, Ninon, vous rend bien plus jolie.
Peut-être diriez-vous que vous n'y croyez pas.*

*Si je vous le disais, que j'emporte dans l'âme
Jusques aux moindres mots de nos propos du soir ?
Un regard offensé, vous le savez, madame,
Change deux yeux d'azur en deux éclairs de flamme.
Vous me défendriez peut-être de vous voir.*

*Si je vous le disais, que chaque nuit je veille,
Que chaque jour je pleure et je prie à genoux ?
Ninon, quand vous riez, vous savez qu'une abeille
Prendrait pour une fleur votre bouche vermeille.
Si je vous le disais, peut-être en ririez-vous.*

*Mais vous n'en saurez rien. — Je viens, sans rien en dire,
M'asseoir sous votre lampe et causer avec vous ;
Votre voix, je l'entends, votre air, je le respire ;
Et vous pouvez douter, deviner et sourire.
Vos yeux ne verront pas de quoi m'être moins doux.*

*Je récolte en secret des fleurs mystérieuses ;
Le soir, derrière vous, j'écoute au piano
Chanter sur le clavier vos mains harmonieuses,
Et, dans les tourbillons de nos valse joyeuses,
Je vous sens, dans mes bras, plier comme un roseau.*

*La nuit, quand de si loin le monde nous sépare,
Quand je rentre chez moi pour tirer mes verrous,
De mille souvenirs en jaloux je m'empare ;
Et là, seul devant Dieu, plein d'une joie avare,
J'ouvre, comme un trésor, mon cœur tout plein de vous.*

*J'aime et je sais répondre avec indifférence ;
J'aime, et rien ne le dit ; j'aime, et seul je le sais,
Et mon secret m'est cher, et chère est ma souffrance ;
Et j'ai fait le serment d'aimer sans espérance
Mais non pas sans bonheur. — Je vous vois c'est assez.*

*Non, je n'étais pas né pour ce bonheur suprême,
De mourir dans vos bras et de vivre à vos pieds.
Tout me le prouve, hélas ! jusqu'à ma douleur même...
Si je vous le disais, pourtant, que je vous aime,
Qui sait, brune aux yeux bleus, ce que vous en diriez ?*



LA FEMME A L'ÉVENTAIL.
Tableau de F. GOTA Y LUCIENTES (1746-1828). — École espagnole.
MUSÉE DU LOUVRE, — PARIS.

DYSPEPSIES ET ENTÉRITES

La Médecine contemporaine tend aujourd'hui à délaisser la chimie pour avoir recours aux produits organisés et animés, en quelque sorte, dont les principes possèdent une incontestable affinité pour nos cellules vivantes. Parmi les produits qui ont su conquérir la faveur difficile du corps médical, la *Carnine*, suc musculaire concentré, est l'application pratique des théories curatives du Professeur RICHET. Remarquable tonique de l'estomac et de l'intestin, elle a, depuis longtemps, réduit considérablement le nombre des déséquilibres du ventre. Grâce à sa richesse en principes alibiles et en ferments vitalisés, la *Carnine Lefrancq* est le meilleur remède des dyspepsies et des entérites rebelles et triomphe même dans ces graves états du tube digestif accompagnés de dépression ancienne, de neurasthénie et de maigreur excessive.

LE PROFESSEUR E. JEANBRAU



Émile Jeanbrau est né à Alais (Gard), le 10 Octobre 1873.

Interne des Hôpitaux de Montpellier en 1896, aide de médecine opératoire à la Faculté de Médecine de cette ville en 1897, chef de clinique chirurgicale en 1898, il était agrégé de chirurgie en 1901.

En 1905, le docteur Jeanbrau se spécialisa en urologie.

Chargé de cours en 1907, il fonde, à l'Hôpital Général de Montpellier, la clinique des maladies des voies urinaires. La chaire d'urologie est créée en 1922, et il en est nommé le premier titulaire, au moment où il présidait à Strasbourg le Congrès français d'Urologie.

Ses travaux ont porté sur la chirurgie générale, la médecine légale des accidents du travail, l'urologie et la transfusion du sang.

Dès 1901, le docteur Jeanbrau se préoccupe de vulgariser la loi de 1898, et inaugure des conférences pratiques qui lui permettent de rédiger, en collaboration avec le professeur Forgue, un *Guide du Médecin dans les Accidents du travail*, dont la 4^e édition a paru en 1924.

Dans la suite, il collabore au *Précis de pathologie chirurgicale* de Masson (Fractures, appareil génito-urinaire) et dirige, avec Nove-Josserand et Ombredanne, la *Chirurgie réparatrice et Orthopédique*.

Il est rapporteur aux Congrès de Chirurgie de 1907 et 1924, au Congrès d'Urologie de 1910 (calculs de l'uretère), au Congrès international de Chirurgie de 1921.

Pendant la guerre, il fonde l'École de rééducation

professionnelle des Blessés de Montpellier (1915), devient chirurgien-chef de l'Auto-Chir. 13, aux Armées, où il met au point une technique nouvelle de *transfusion du sang stabilisé*.

Voici comment le procédé de transfusion aurait pris naissance : désespéré de voir, à Vadelin court, en 1916, tous ses blessés périr, malgré qu'ils fussent gorgés des cardio-toniques habituels, le docteur Jeanbrau pensa à la transfusion directe, qu'il avait déjà pratiquée avant la guerre. Un jour, on lui apporta un jeune aide-major criblé de blessures, et dans un état de faiblesse tel qu'il ne pouvait même plus prononcer son nom. Un caporal infirmier, prêtre vigoureux et florissant, offrit son sang, et l'aide-major fut ressuscité aussitôt. Le résultat si saisissant de cette transfusion conduisit le chirurgien à l'emploi de la transfusion indirecte, grâce au citrate de soude, procédé aujourd'hui universellement employé.

Après une mission de Conférences aux Armées, le docteur Jeanbrau fut nommé Chef de section de rééducation des mutilés, puis Chef de la section de chirurgie au Sous-Secrétariat d'État du Service de Santé.

Le professeur Jeanbrau est correspondant de la Société de Chirurgie depuis 1908, membre titulaire de la Société de Médecine légale, membre fondateur des Sociétés internationale et nationale d'Urologie, correspondant de l'Académie de Médecine, depuis 1925.

Il est Officier de la Légion d'Honneur et Croix de Guerre.

PORTRAIT - CHARGE. — Le docteur Jeanbrau retire un calcul de l'uretère, opération qu'il a spécialement étudiée et mise au point.

Sur son tableau opératoire, on remarque une transfusion de sang. Cette transfusion se fera suivant le procédé au sang citraté, dont M. Jeanbrau est l'inventeur, et qui a sauvé tant de vies humaines pendant la guerre.

PRÉPARATION DE LA CARNINE LEFRANCQ

La CARNINE LEFRANCQ, quoique d'un prix élevé, est la moins chère de toutes les préparations zomothérapiques similaires.

Si, comme beaucoup de sucs de viande, elle était simplement composée de suc musculaire sortant des presses, mélangé avec une solution sucrée, sa richesse en éléments solubles de la viande serait de beaucoup inférieure à celle qu'elle présente effectivement.



CONVERSATION
par L. HODBERT
N. D. Phot.

Pour préparer la CARNINE LEFRANCQ, il est nécessaire de **CONCENTRER** le suc de viande de bœuf, dans le vide et à froid, opération des plus délicates et fort coûteuse.

La CARNINE est constituée par ce **suc concentré**, additionné de sucre et de glycérine, à l'aide d'un procédé spécial, suivant les proportions les mieux appropriées à la conservation et à l'efficacité du produit.



PROCESSION DE LA CHASSE DE SAINTE-GENEVIÈVE

Partie d'une Fresque peinte en 1879, par Théodore MAILLOT (1826-1888). — Ecole française.

L'imprimeur-Gérant : J. BOUTIER, 14, AVENUE DE WASHINGTON, PARIS, 1906. — IMPRIMERIE IN FRANCE.



PLANTECLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

ABONNEMENT :
UN AN. { FRANCE . . 18 Fr.
 { ÉTRANGER 20 Fr.

VINGT ET UNIÈME ANNÉE

N° 220

FÉVRIER 1926 (2)

LE NUMÉRO, UN FRANC

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : COMBAT 01-34

R. C. Seine 35.145.

HENRI DUVERNOIS

MONSIEUR...



Dans le divorce qui venait de séparer son père de sa mère, Claude n'avait point pris parti. Il professait à l'égard de son père une tendresse un peu méprisante; il l'appelait « vieux papa ». C'était un très vieux papa, en effet, déjà courbé, avec une moustache triste et grisonnante. Un jour, Claude entendit sa gouvernante révéler à la cuisinière : « Madame a tout l'argent. » La vie moderne est ainsi faite qu'un bambin de dix ans peut subir lui-même l'infâme séduction de ce mot. Dès lors, il considéra sa mère avec une vénération terrifiée, comme la dispensatrice du luxe qu'il aimait. Son père lui parut un camarade inférieur, sa mère une déesse; il lui dédiait une adoration muette, infinie, soupirait : « Ma belle maman », ce qui faisait se récrier Mme Pontonnier : « Ah ! non ! En voilà une invention ! Belle-maman ! Monstre ! Tu me vieillis

de vingt ans ! » Et elle riait de toutes ses dents splendides, sûre de sa beauté, de son éternelle jeunesse ! M. Pontonnier avait pu s'effacer, disparaître, sans laisser une trace de lui, ni un portrait, ni un bibelot, tandis que sa femme emplissait tout de sa présence. Quand elle était absente, le petit respirait, comme un amoureux, le parfum qu'elle laissait après elle.

M. Pontonnier sentait le savon de Marseille et le cigare éteint.

En réalité, d'après l'état-civil, Claude se prénomait Jules, de même que son grand-père paternel; mais, dès le divorce prononcé, Mme Pontonnier avait repris son nom de jeune fille, qui était Lebraze-Dutilly, et avait donné à son fils un prénom plus élégant.

Pour M. Pontonnier, il avait repris son métier de dessinateur, la vie humble, étroite, maussade, qu'il menait avant que la jolie Claire eût conçu l'idée fantasque de le choisir pour époux. D'ailleurs, il se montrait parfaitement résigné. Le monde ne lui manquait guère; il reprenait une à une ses habitudes de vieux bohème; sa cravate remontait de nouveau par-dessus son col; il

La Carnine Lefrancq est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les déchéances physiques

traînait des bottines éculées, avachies et craquelées; sa pauvreté lui semblait délicate comme ces vieilles bottines dans lesquelles il se sentait bien. Et il voyait son fils une fois par semaine.

Quelle fête ! Le mercredi, M. Pontonnier arrivait rue des Dames, dans la cour de la petite institution où Claude se préparait au collège. L'enfant le guettait à la fenêtre. Midi. Le dos rond du brave homme, sa redingote usée, apparaissaient; on entendait, sur le pavé, le traînement douloureux de ses pas.

« C'est qu'il est moche, ton père ! » avait déclaré à Claude un sien camarade, dont le père était un magnifique boucher.

Moche, peut-être, mais si gentil ! D'abord, il donnait à son fils un baiser très long, un baiser qui ressemblait à ceux que Claude prodiguait à sa mère et qui faisaient dire à celle-ci : « Assez, tu m'étouffes ! Mon Dieu, es-tu exagéré, mon pauvre enfant ! » Puis :

« Quoi de neuf, Lustucru ? » demandait M. Pontonnier.

Il ne voulait pas l'appeler Jules et il n'aurait pu l'appeler Claude; alors il l'appelait Lustucru, ce qui arrangeait tout. L'autre s'épanchait en une confidence interminable que panachaient d'énormes mensonges. On entraînait chez un marchand de vins, parfaitement, chez un authentique marchand de vins, et l'on dégustait des mets extraordinaires; escargots, haricot de mouton, gras-double à la lyonnaise, dans des soucoupes de dinette.

« Tu empoisonnes l'ail ! s'écriait M^{me} Pontonnier, quand son fils revenait. Quelle abomination ! Faites-lui croquer des grains de café et qu'il reste dans sa chambre. »

A trois heures il fallait être rentré. On s'attachait aux quatre mendians du dessert; on sirotait un doigt d'anisette dans une atmosphère de tabac et de grosse gaieté qui ravissait le petit. Tout de même, M. Pontonnier devenait sérieux.

« Lustucru, travailles-tu bien ? »

L'autre reprenait, sans daigner répondre à cette question :

« Voyons, vieux papa, ta cravate remonte encore; ta chemise n'est pas propre; tu as oublié de broser ta redingote... »

Claude, à l'instar de sa mère, était de ceux qui commandent; M. Pontonnier de ceux qui obéissent. Pour rire, le père levait le coude à la façon d'un enfant apeuré, puis il abaissait sa cravate,

époussetait le col de sa redingote, et rentrait ses manchettes douteuses... A cinquante-sept ans, pensez, avoir un enfant de dix ans, quelle joie et quelle mélancolie !... C'était été trop beau de le voir tous les jours...

« Tu remercieras ta mère de ma part, » lui disait-il chaque fois en le quittant.

La séparation avait lieu place Malesherbes. La gouvernante attendait, roide comme un piquet, car elle épousait la querelle de la patronne, et l'on était enchanté à l'office, de ne plus avoir à servir un maître aussi mal habillé. M. Pontonnier lui adressait un beau salut de quémendeur et rentrait dans sa nuit jusqu'au mercredi suivant.

Il parlait de Claude à un vieux professeur d'espagnol qui habitait sur le même palier que lui et qui écoutait sans interrompre, car il souffrait de laryngite et gardait sa voix pour ses leçons.

« Ce qui me plaît en lui, répétait le père, c'est qu'il a du cœur. Oui, monsieur Gomezco, c'est un gamin qui a un cœur d'or, et cela, je puis dire qu'il le tient de moi; les dames, vous savez, sont toujours un peu personnelles, un peu fermées aux idées généreuses... »

Bientôt, M^{me} Pontonnier, qui venait de se créer un salon, trouva l'école insuffisante, tant au point de vue du travail qu'à celui des fréquentations. Elle décida de mettre son fils dans un lycée. Elle l'affubla d'une veste anglaise, d'un pantalon gris-perle, d'un melon et de souliers vernis et lui fit des recommandations en lui glissant du bout des doigts, comme à un jeune chien, un caramel dans la bouche.

« Écoute, mon chéri, tu vas entrer dans un lycée où tu es appelé à avoir des relations admirables. tu entends, ad-mi-rables. Il y a dans ta classe le fils d'un ministre et le fils d'un millionnaire. Tâche de te lier avec eux. Arrive toujours bien peigné, les ongles propres, et je suis sûr qu'ils t'inviteront. Maintenant tu es un homme, hein ? On peut te parler ?... »

— Oui, maman.

— Voici; ton père continuera à venir te voir tous les mercredis. Seulement... Je ne sais comment t'expliquer... Ton père est un artiste... Il n'a jamais pris grand soin de lui et mademoiselle m'a raconté que c'était pire que jamais... Il se laisse aller... Cela ne signifiait rien rue des Dames... Au lycée, avec tous ces parents qui viennent chercher leurs enfants dans des voitures de maîtres, cela m'ennuie et cela pourrait te nuire... Alors, n'est-

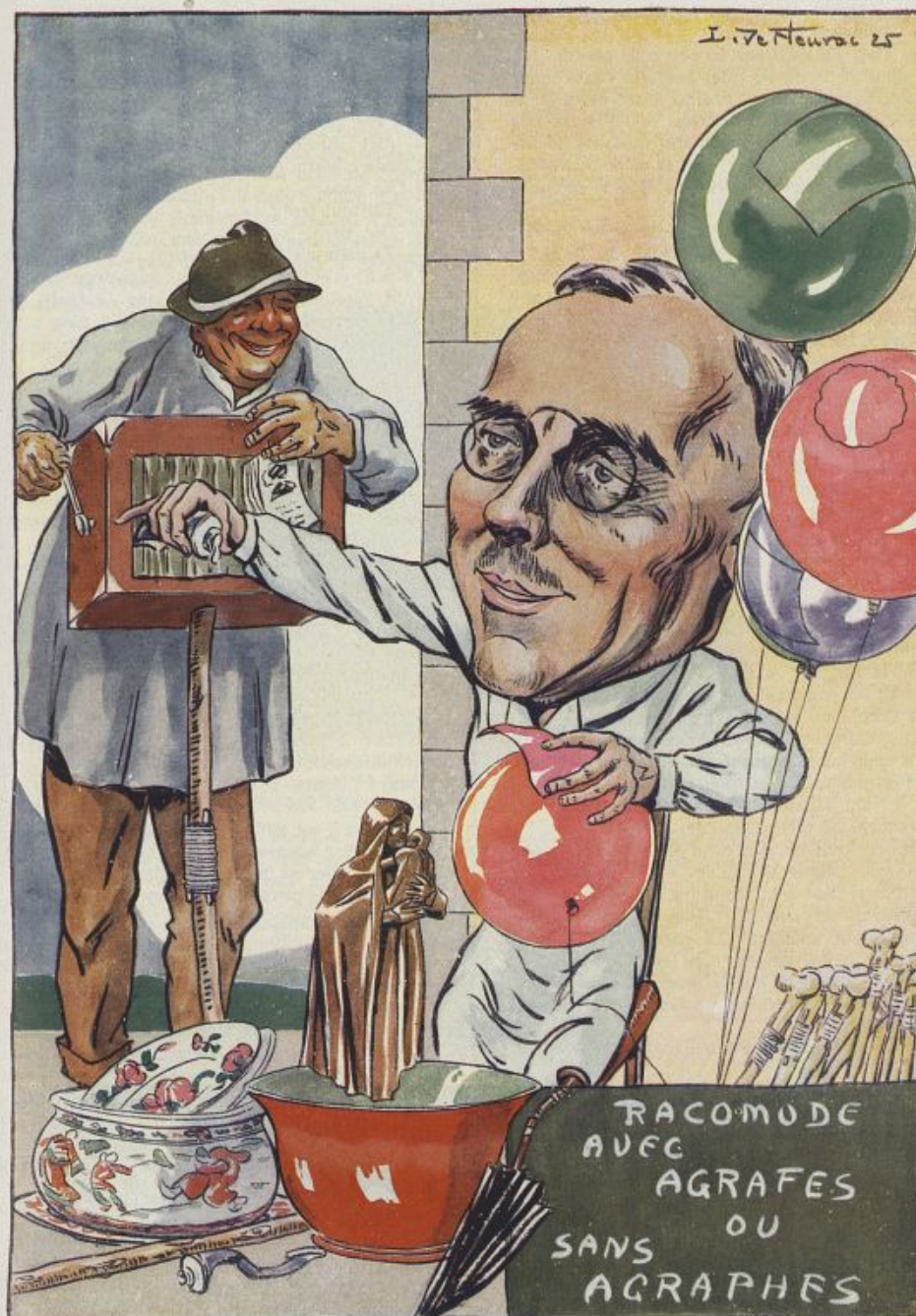
Dans les **NÉVROSES**,
INTOXICATIONS,
NÉVRALGIES TENACES,
VERTIGES,
CHORÉE,
NEURASTHÉNIE
et **HYPOCONDRIE**



LES RÉSULTATS OBTENUS
PAR L'EMPLOI MÉTHODIQUE DE

La CARNINE LEFRANCQ

SONT SUPÉRIEURS À CEUX DE TOUTES
LES PRÉPARATIONS SIMILAIRES



Le Docteur Antoine BASSET
Chirurgien des Hôpitaux de Paris.

ce pas, devant les autres, appelle-le *monsieur*...

— Monsieur ?

— Oui. Ce n'est pas la peine de prendre ton air idiot et de me regarder avec des yeux comme des portes cochères. Tu diras à tes petits amis que c'est un vieux professeur qui s'intéresse à toi... A ton père, tu raconteras qu'il est inutile que l'on sache, au lycée, que ta mère a divorcé. Qu'as-tu à renifler ? Mouche-toi. M'as-tu compris ?

— Oui, maman.

Le mercredi arriva. M. Pontonnier fut impressionné par la façade somptueuse du lycée. Il pénétra dans une cour d'honneur qu'embellissaient des massifs fleuris. Comment reconnaître son Jules parmi ces jeunes dandys déjà lourds du poids de leur richesse future ? Mais le jeune Pontonnier arrivait, moins empressé que de coutume, entre le fils du ministre et celui du millionnaire.

« Mazette, Lustucru, quel chic ! Eh bien ! on t'a coupé la langue ? »

— Non...

— Non, qui ?

— Non... monsieur... »

Claude croyait que son père, si vieux, ne pouvait plus vieillir. Pourtant, il le vit vieillir tout à coup. Il dit, bouleversé, à ses compagnons :

« Au revoir, Pillois ; au revoir, Blumenfeld. »

Et il prit, d'un élan plein de remords, la pauvre main qui tremblait un peu. Maintenant, ils étaient dans la rue, et l'enfant essayait de se rattraper :

« Et toi, comment que tu vas, mon vieux papa ? Dis donc, mon papa, regarde ma serviette avec un chiffre d'argent... Et j'ai un plumier en ébène. Je vais apprendre le piano, la danse, l'équitation ! Est-ce que tu sais monter à cheval, mon papa ? »

— Non, répondit M. Pontonnier d'une voix sourde, je ne sais pas monter à cheval.

Il découvrit un marchand de vins-restaurateur qui avait aligné des tables sur le trottoir. On était là comme à la campagne, derrière une haie de fusains en pots. Et Claude battit des mains. Que c'était amusant ! La clientèle se recrutait presque exclusivement parmi les chauffeurs et les cochers. Un d'eux, qui, le fouet entre les jambes, torchait hâtivement son assiette, se préoccupait de son cheval :

« Vous verrez qu'il montera sur le trottoir, ce cho-

léra ! Attends, j'vas te causer, moi, eh ! bourrique ! »

M. Pontonnier, d'un air préoccupé, cassait son œuf à la coque. Il murmura enfin :

« Pourquoi m'as-tu appelé monsieur tout à l'heure ? »

— Papa... c'était à cause des autres.

— Ah ! ...Et c'est toi qui as eu cette idée là ? »

Claude n'hésita point

« Oui, papa.

— Toi tout seul ?

— Oui, papa.

— Ta mère n'y est pour rien ?

Le petit s'entêta dans son mensonge, qu'il croyait héroïque. Il ne fallait point « cafarder », et il gardait attachés sur ceux de son père ses yeux limpides, pour bien lui persuader qu'il disait la vérité.

« Non », répondit-il.

Ce fut comme si quelque chose qui les unissait venait de se casser. M. Pontonnier regarda son fils avec l'étonnement effaré que lui inspirait jadis sa femme. Hélas ! l'enfant tenait d'elle ; il avait sa joliesse, sa dureté, aussi, son besoin de paraître... Le soir, il parla de politique étrangère à son voisin le professeur d'espagnol.

Le mercredi suivant, à la sortie, le petit ne trouva pas son père dans la cour d'honneur. Il le trouva dehors, près de la grille, qui attendait, mêlé aux valets de chambre et aux bonnes, humblement.

« Bonjour, mon papa. »

M. Pontonnier répondit :

« Bonjour, Claude. »

C'était la première fois qu'il lui donnait ce nom. Jusque-là, il l'avait toujours appelé Jules ou Lustucru... Alors, le cœur du petit creva ; il eut envie de tout avouer. Mais une honte l'étreignit à la gorge ; il se mit à pleurer tout bas ; silencieusement, douloureusement comme un homme. M. Pontonnier se méprit sur les causes de ce chagrin, car les pires malentendus sont ceux qui séparent deux êtres sensibles. Et il dit :

« Ne pleure donc plus, mon bonhomme ; j'ai une belle cravate bleue à pois blancs, une cravate qui ne peut pas remonter ; j'ai mis une redingote neuve, des gants ; je suis rasé de frais, et nous allons déjeuner dans un vrai restaurant ! »

HENRI DUVERNOIS.



ARDOUIN-DUMAZET

LA FORÊT DE BROCELIANDE

Nous sommes partis un peu au hasard sur ce terrain où Duguesclin combattit, où, dans la bataille de 1352, le maréchal d'Offémont fut tué par Tanguy du Chastel. A la Saudrais, j'eus la bonne fortune de rencontrer un habitant du hameau de Folle-Pensée qui offrit de me conduire. Certes, le guide est nécessaire : il faut franchir des fondrières, escalader des échaliers, prendre, à travers les cultures, d'invisibles sentiers pour atteindre une des landes les plus étranges de toute la Bretagne ; vaste plateau semé de roches aux formes fantastiques, se prolongeant jusqu'à une haute colline de forme régulière couronnée de grands massifs d'arbres. C'est la forêt de Brocéliande. Les pentes qui y mènent sont couvertes de pins ; des ravins profonds et marécageux s'y creusent. Hésitant sur le chemin à suivre, car il n'est pas allé à Baranton depuis plusieurs années, me dit-il, mon guide nous conduit enfin à travers des landes mouillées jusqu'à la lisière de la forêt, délimitée par un fossé et un talus. Nous longeons ce talus, à demi éboulé par places, mon compagnon s'arrête et me montre, envahi par des broussailles, un bassin carré fait d'énormes pierres. Des marches y donnent accès. Entre les pierres sort une eau claire encombrée de conferves. Des bruyères, des aires, de délicates fougères, des ajoncs nains croissent dans les fentes de cette construction cyclopéenne. La table renversée d'un dolmen git auprès. C'est la fontaine de Baranton ; là, s'était retiré Merlin, après la défaite des Bretons et la mort d'Arthur.

Sur la margelle où je me suis assis, le fameux enchanteur, en jetant quelques gouttelettes de l'eau

magique, produisait à son gré la tempête et les nuages. Aucun lieu n'a été plus embelli par l'imagination populaire que cette source tranquille, disparaissant presque aussitôt sous les mousses.

Le vent siffle mélancoliquement dans les pins, semblant apporter les bruits mystérieux de la forêt. La fontaine est calme, soudain de grosses bulles apparaissent, l'eau bouillonne un moment avec un bruit sourd et l'apaisement se fait de nouveau. Sont-ce donc là ces fureurs soudaines de Baranton qui l'avaient rendue célèbre et les mugissements qui annoncent la pluie ?

La source est oubliée maintenant : nul n'y vient désormais en pèlerin, sauf le voyageur épris de ce lointain passé druidique qui a laissé des traces si profondes. Mais pendant les sécheresses, quand l'eau manque dans les sources du bas, on se rend avec des barriques puiser à Baranton. On a pu incessamment

tirer de l'eau sans jamais assécher le bassin. D'après la tradition, la fontaine était jadis recouverte d'une grande dalle et s'écoulait par un orifice creusé dans la maçonnerie. Au-dessus était une croix dont l'ombre, à certaines heures, indiquait l'endroit où Merlin aurait caché une barrique d'or. La croix a été renversée, désormais la barrique d'or est perdue.

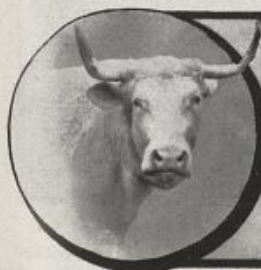
Voilà tout ce que savent de Baranton les gens de Folle-Pensée, hameau de voisinage. Et cependant cette fontaine et la forêt d'où sourdent ses eaux ont tenu, pendant plus d'un millier d'années, une place prépondérante dans la littérature populaire. Aujourd'hui, sauf les lettrés et, parmi eux, les folkloristes, qui donc se soucie de Merlin, de Viviane, et de Baranton ?

ARDOUIN-DUMAZET.



L'ENCHANTEUR MERLIN ET LA FÉE VIVIANE
DANS LA FORÊT DE BROCELIANDE.

Gravure extraite de "VIVIANE", par TENNYSSON. (Hachette, Edit.) — Cliché "Annales".



Par ses actions multiples la **CARNINE LEFRANCO** s'affirme comme étant un agent reconstituant de premier ordre, doué de vitalité régénératrice rapide du sang, accroissant le poids du corps et renforçant les défenses naturelles de l'organisme vis-à-vis des intoxications du froid et des hémorragies.



Le plus énergique reconstituant
LA CARNINE LEFRANCO
 est préparée avec de la viande
 de boeuf crue, choisie, dans une
USINE MODÈLE où toutes les prescriptions de la
 science actuelle sont rigoureusement observées

A. DE LAMARTINE

LE COQUILLAGE AU BORD DE LA MER

Quand tes beaux pieds distraits errent, ô jeune fille !
 Sur ce sable mouillé, frange d'or de la mer,
 Baisse-toi, mon amour, vers la blonde coquille
 Que Vénus fait, dit-on, polir au flot amer.

L'écrin de l'Océan n'en a point de pareille ;
 Les roses de ta joue ont peine à l'égal,
 Et quand de sa volute on approche l'oreille,
 On entend mille voix qu'on ne peut démêler.

Tantôt c'est la tempête avec ses lourdes vagues
 Qui viennent en tonnant se briser sur tes pas,
 Tantôt c'est la forêt avec ses frissons vagues.
 Tantôt ce sont des voix qui chuchotent tout bas.

Oh ! ne dirais-tu pas à ce confus murmure,
 Que rend le coquillage aux lèvres de carmin,
 Un écho merveilleux où l'immense nature
 Résume tous ses bruits dans le creux de ta main ?

Emporte-le mon ange et quand ton esprit joue
 Avec lui-même, oisif, pour charmer tes ennuis,
 Sur ce bijou des mers penche en riant ta joue,
 Et, fermant tes beaux yeux, recueilles-en les bruits.

Si dans les mille accents dont sa conque fourmille
 Il en est un plus doux qui vienne te frapper,
 Et qui s'élève à peine aux bords de la coquille
 Comme un aveu d'amour qui n'ose s'échapper ;

S'il a pour ta candeur des terreurs et des charmes,
 S'il renaît en mourant presque éternellement,
 S'il semble au fond d'un cœur rouler avec des larmes,
 S'il tient de l'espérance et du gémissement ;

Ne te consume pas à chercher ce mystère,
 Ce mélodieux souffle, ô mon ange ! c'est moi ;
 Quel bruit plus éternel, et plus doux sur la terre
 Qu'un écho de mon cœur qui m'entretient de toi ?

PARIS — MUSÉE DU JEU DE PAUME



LES DISCIPLES PIERRE ET JEAN COURANT AU SÉPULCRE

Tableau d'Eugène BURNAND (1850+1921). — École suisse.

LE DOCTEUR ANTOINE BASSET



Photo. E. Pirou.

Né à Paris le 3 Juin 1882, Basset (Antoine - André - Alphonse), est un Parisien de Paris depuis plusieurs générations.

Il fit, dans cette ville, ses études complètes au Lycée Charlemagne.

Externe des Hôpitaux en 1904 (le premier de sa promotion), interne provisoire en 1905 et 1906, il était interne titulaire en 1907, aide-d'anatomie à la Faculté en 1908, prosecteur provisoire en 1910, prosecteur titulaire en 1911, docteur en médecine en 1912, chirurgien des Hôpitaux de Paris en 1919 et agrégé de chirurgie en 1920.

Il exerce en outre les fonctions de chef-adjoint des travaux de médecine opératoire à la Faculté de Médecine.

S'adonnant à la chirurgie générale, le docteur Basset a publié, outre sa thèse sur l'épithélioma primitif du clitoris (Paris, 1912), une étude sur les fractures du col du fémur, dans les *Annales de la clinique chirurgicale*, du professeur Pierre Delbet (1920).

On lui doit diverses communications à la Société

anatomique, à la Société de chirurgie, etc., etc. et des articles dans les journaux médicaux sur les ulcères perforés de l'estomac et du duodénum, sur les périépididymites, etc.

Il a aussi publié, chez Maretheux, en 1920, des *Études de Chirurgie de Guerre*.

A la Faculté, il est chargé de conférences de pathologie interne et de conférences d'anatomie radiologique normale.

Collaborateur du *Journal de Chirurgie* depuis 1908, le docteur Basset est membre de la Société anatomique, de la Société d'obstétrique et de gynécologie, de la Société de gastro-entérologie et de la Société nationale de chirurgie de Paris. En 1919, il fut lauréat de l'Académie des Sciences (Prix Montyon de chirurgie).

Mobilisé en 1914 comme médecin auxiliaire, il était démobilisé en 1919, avec le grade d'aide-major de 1^{re} classe. Il avait fait quarante mois de front.

Actuellement médecin-major de 2^e classe de la territoriale, il est Chevalier de la Légion d'Honneur et croix de guerre.

PORTRAIT-CHARGE. — Présentation du Docteur Basset en raccommodeur de falences, avec ou sans agrafes : allusion à son procédé de traitement des fractures du col du fémur.



LA CARNINE LEFRANCQ
ENRICHIT LE SANG

EN HÉMATIES :
Avant son emploi ... 41 globules rouges
Un mois après ... 54 globules rouges
par carré d'hématimètre.

EN HÉMOGLOBINE :
Avant son emploi ... 8 % d'hémoglobine
Un mois après ... 9,7 % d'hémoglobine

LA CARNINE LEFRANCQ
ENRICHIT L'ORGANISME
EN PHOSPHORE
ET EN LÉCITHINE



L'ALGÉRIE PITTORESQUE V. de la Roche

1. Ruines de Timgad et Arc de Trajan.
2. Les Gorges d'El-Kantara, près de Biskra.



PORTRAIT DE FEMME

par Jean-Marc NATTIER (1685 + 1766). — École française.

LA CARNINE LEFRANCQ rend la Zomothérapie agréable
ELLE PLAÎT AUX MALADES, ELLE NE S'ALTÈRE PAS, ELLE AGIT !

P40327



ABONNEMENT :
UN AN. } FRANCE... 18 Fr.
 } ÉTRANGER. 20 Fr.

VINGT ET UNIÈME ANNÉE

N° 221

MARS 1926 (1)

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : COMBAT 01-34

R. C. Seine 25.195.

LE NUMÉRO, UN FRANC.

PAUL HERVIEU,
de l'Académie Française.

DEUX FILLETES HISTORIQUES



Le 5 Janvier 1757, vers cinq heures et demie du soir, le roi Louis XV était frappé d'un coup de couteau au côté droit, par Robert Damiens, sous la voûte du palais de Versailles qui conduit aujourd'hui au musée.

Le lendemain matin dès huit heures et demie, la nouvelle se répandant mit en émoi le couvent de Saint-Joseph, rue Saint-Dominique-Saint-Germain, consacré à l'éducation des

orphelines et converti, depuis, en bureaux du Ministère de la Guerre.

Une jolie petite personne de treize ans environ, Marguerite d'Escoufflets, brune, ordinairement vive dans ses affections, et décidée dans ses mouvements, entendit parler de l'attentat commis la veille au soir contre le roi, tandis que, revenant de la messe sous son voile, elle montait l'escalier des dortoirs.

« J'avais déjà appris cela hier », déclara-t-elle avec importance.

La sœur Becker, maîtresse des petites pension-

naires, se retourna précipitamment et, interpellant l'imprudente :

— Comment cela, puisque vous êtes rentrée ici avant quatre heures ?... Est-ce chez vos parents, à l'Hôtel des Invalides ?

— Non, c'est dans une maison où ma sœur m'a menée en visite. C'est un monsieur comme il faut (*sic*) qui en a dit quelque chose.

Et, comme la sœur montrait de l'incrédulité, la fillette ajouta qu'il s'agissait d'un grand monsieur noir, et — à preuve — il portait la croix de chevalier de Saint-Louis.

La mère supérieure préféra faire le silence sur cette circonstance, qui ne pouvait qu'attirer du scandale à la communauté, et dont elle n'avisait que la famille de Marguerite. Le beau-frère de celle-ci, M. de la Coudre, accourut dès le lendemain, et on l'invita à reprendre l'enfant.

Cependant la chose transpira au dehors. Huit jours après, M. le procureur général de la Cour des Aydes, dont la fille était pensionnaire de la même maison, vint aux renseignements pour faire du zèle et sans être commissionné à cet effet. Il voulut voir la jeune d'Escoufflets ; et, ne la trouvant plus au gîte, il demanda si l'on pouvait lui signaler quelque petite demoiselle qui eût été en intimité particulière avec l'absente. Aussitôt, la

LA CARNINE LEFRANCO

est d'un prix élevé, mais... c'est une Préparation qui GARANTIT n'être exclusivement fabriquée qu'avec du Suc Musculaire de Bœuf CONCENTRÉ.

Ce Suc Musculaire est ensuite conservé en une Solution Suco-Glycérinée, sans aucune addition.

notoriété lui désigna Marie Geoffroy une gamine étourdie, déléguée, à peu près du même âge que Marguerite avec laquelle on la savait en effusion de cœur, de câlineries et de confidences.

Pressée de questions, Marie déclara que son amie l'avait avertie de l'horrible événement — non pas seulement le 6 Janvier, ni au moment où la petite bavarde s'en était ouverte aux autres camarades, mais le mercredi 5, vers trois heures et demie de l'après-midi, c'est-à-dire au moins deux heures avant qu'il fut commis à Versailles. Marguerite revenait alors de dîner chez ses parents. Elle avait rejoint Marie dans la Salle des Ouvrages, où l'on faisait lecture de l'Histoire de France, l'avait accostée près du poêle et lui avait murmuré à demi-voix :

« Voulez-vous que je vous dise une nouvelle : le roi est assassiné !... »

— Taisez-vous ! prétendait avoir répliqué Marie, on ne doit pas raconter de pareilles choses quand on n'en est pas sûre.

Sur cette objurcation, paraissait-il, Marguerite était devenue un peu confuse, et dans la crainte d'être réprimandée par sa sœur si cette dernière était mise au fait de ces propos, elle aurait supplié son amie de n'en rien répéter.

Devant la gravité considérable de cette seconde révélation, les Dames de Saint-Joseph se résignèrent à laisser informer les magistrats.

A très peu de temps de là, au cours d'une récréation, voici que Marie Geoffroy est mandée dans le grand salon de la communauté. Elle accourt, essoufflée et rose d'avoir joué, toute perlée au front par la sueur de ses jeunes plaisirs. Mais elle s'arrête, interdite, sur le seuil de la pièce austère et froide, à la vue de cette sombre figure par laquelle elle est attendue, qui est celle de M. le Commissaire Enquêteur et Examineur au Châtelet de Paris. Il lui faut pourtant bien avancer, retrouver la parole et renouveler son témoignage, dont on lui donne ensuite lecture, en la sommant de répéter si elle y persiste, et de signer avec la grosse écriture de sa petite main.

Pendant qu'il est là, M. le Commissaire ques-

tionne aussi Françoise d'Ivry, celle-là, une grande de quinze ans, fille d'un gentilhomme et d'une mère dont — selon les termes du procès-verbal — elle ignore les nom, prénom ou surnom. Mais la jeune fille s'est bornée à se quereller, pendant la messe des Rois, avec son amie particulière, M^{lle} de Littleton, parce qu'elle voulait l'entretenir

du crime contre Louis le Bien-Aimé, et que celle-ci a refusé de causer « sur des inventions pareilles » dans une église.

Ensuite de quoi l'Enquêteur et Examineur se transporte à l'Hôtel Royal des Invalides, où M. de la Coudre, aide-major, s'empresse de faire comparaître sa petite belle-sœur. L'infortunée Marguerite se présente tout éperdue de peur, de larmes et de honte. Elle ne nie pas son intempérance de langue ; mais elle déclare avoir sottement menti.

« J'ai cédé, gémit-elle, à un sentiment de vanité pour avoir l'air d'être plus instruite que mes compagnes. J'en demande pardon à tous. Ma sœur a bien fait d'être aussi sévère qu'elle l'a été envers mon mensonge qui me coûte tant à présent ! »

A travers les sanglots dont elle entrecoupe ses réponses, on devine que, dans le nombre des admonestations qu'elle a encourues, n'ont pas manqué celles dont la nature est la plus cuisante, afin de lui

faire révéler le secret que peut-être, malgré tout, à l'insu de M^{me} de la Coudre, elle aurait pu avoir.

« Pour m'arracher toute la vérité, et il n'y en a point d'autre que celle que je jure être la vraie, ma sœur m'a tournée et retournée de la pire façon. Elle m'a aussi menée à confesse ; mais je n'ai cessé de persévérer dans mon aveu. J'ai commis la faute de mensonge, et ce n'est que par un vilain orgueil que j'ai péché. Je m'en repentirai toute ma vie. »

Hélas ! ces explications ne sont pas jugées suffisantes. Et bientôt après, la petite Marguerite d'Escoufflets est assignée à paraître devant MM. les Conseillers Maupeou, Molé, Pasquier et d'autres, en la Chambre de la Tournelle. Elle a juste l'exiguïté de taille qu'il faut pour y paraître



L'ATTENTAT DE ROBERT DAMIENS

Dessin de VERGE.

(Gravure extraite de l'Histoire de France de Micholet)



ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ
TUBERCULOSE
NEURASTHÉNIE - CHLOROSE



CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES
DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN



CARNINE LEFRANCQ

PUR SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE CONCENTRÉ

SOUS FORME DE SIROP DE SAVEUR AGREABLE

FUMOUCHE - 78, Faub. St. Denis - PARIS

R. C. SEINE 23.127



Le Docteur Noël FIESSINGER

bien assise, si on lui offre la selette, presque toute chaude encore, que Damiens vient de quitter pour descendre dans la chambre de la torture et s'aller, de là, faire tenailler, brûler de souffre et de poix-résine, amputer du poignet et démembrer à quatre chevaux en place de Grève.

Interrogée par ces vieux spécialistes et tourmentée de mille questions, l'enfant ne peut que renouveler ses aveux, ses humilités et ses pleurs.

Quand elle sort de là, le cœur encore bien gros, mais cependant soulagé de l'espoir qu'elle en a fini de cette solennelle aventure, pour la faire changer d'air et d'idées, elle est conduite par sa sœur et confiée aux soins scolaires des Ursulines de Saint-Germain-en-Laye.

Entre temps, son amie, Marie Geoffroy, a été pareillement convoquée en la Chambre de la Tour-nelle.

Elle aussi, tout émue, toute frissonnante, toute petite, a répété ses dires qui, on s'en souvient, sont très compromettants pour Marguerite.

Alors voilà que, tout d'un coup, les deux enfants sont l'objet d'un ordre « pour être appréhendées au corps et amenées prisonnières en prisons de la Conciergerie du Palais ». On tient Marie Geoffroy à disposition; mais, pour Marguerite d'Escoufflets, il faut l'aller quérir à la campagne de Saint-Germain. L'huissier Griveau s'en charge, accompagné de deux assistants, et suivi d'une voiture dans laquelle sont des officiers et archers pour prêter main-forte en cas de besoin.

On juge quelles transes nouvelles ce furent pour « ladite demoiselle d'Escoufflets » quand, appelée par la tourière, devant la Supérieure, ce petit bout de corps s'entendit décréter de prise, selon les termes d'un grand diable qui se disait « parlant à sa personne » et qui « lui signifiait et déclarait qu'il l'arrêtait et lui faisait commandement, de par le Roi et la Cour, de venir avec lui ». L'enfant, dans son mince et triste costume de pensionnaire, prit une place, qu'il ne lui fallait pas large, au fond d'un carrosse à quatre, du Bureau des voitures de Saint-Germain à Paris. À côté, s'assit l'huissier Griveau et les deux recors en face. On devine ce que put être ce long trajet en semblable équipage, pour l'âme d'oiseau ainsi encagé, à qui l'air libre des champs que l'on traversait ne représentait, sans plus d'espérance, qu'un monde inconnu et de terreur. Et l'arrivée dans cette prison de Paris, la plus vieille de toutes, avec ses tours saillantes, sa dure mine féodale, ses voûtes

basses et noires au bout desquelles s'ouvrait, comme une gueule de monstre, le registre d'écrou!

Par bonheur, le séjour à la Conciergerie n'était pas non plus sans exercer une impression violente et salutaire sur la conscience de la petite Marie Geoffroy.

Au cours d'un des premiers interrogatoires qui suivirent son incarcération, elle varia subitement dans sa déposition. À son tour, elle reconnut avoir menti, par vanité aussi, afin de paraître

avoir reçu, avant toutes leurs compagnes, la confiance de l'amie de son cœur. Tandis qu'elle n'en avait rien appris d'avance, pour parler enfin sincèrement. Et elle termina en disant qu'elle demandait, du fond de son âme, le plus humble pardon, à Marguerite, d'une telle fausseté.

Du coup, il y eut chez les magistrats autant d'irritation que de désappointement. Ils n'en continuèrent pas moins, pendant plusieurs séances encore, à vouloir lire un mystère d'État dans cette petite tête, dans ces yeux dont le bleu doux avait cessé d'être imposteur. Mais il n'y eut pas moyen de faire revenir Marie sur ses allégations dernières et évidemment de bonne foi.

En conséquence, la Cour — et seulement au mois de Mars — ordonna la mise en liberté des détenues, avec l'assis-

tance des princes et pairs réunis, parmi lesquels figuraient les ducs d'Uzès, de Luynes, de Brissac, de la Force, de Rohan, de Fitz-James, de Noailles, de Mortemart, etc. L'arrêt enjoignait aux petites d'être « plus circonspectes à l'avenir dans leurs discours » et leur faisait défense « de récidiver, sous telles peines qu'il appartiendrait ».

L'histoire ne dit pas si Marguerite et Marie furent obéissantes, si jamais elles ne trébuchaient par quelque légèreté ou quelque commérage, la paix des intérieurs qu'elles se firent, ni celle de leur entourage.

On ignore aussi ce qu'il advint de cette juvénile affection entre deux fraîches créatures, où l'une avait eu la coquetterie de vouloir sembler à l'autre la grande amie plus savante que personne, — où la seconde avait cru devoir s'octroyer le sentimental apanage d'être, en apparence, la première à cueillir les confidences, toutes pures de nouveauté, sur la bouche de son amie.

PAUL HERVIEU, de l'Académie Française.



LOUIS XV

Pastel par LA TOUR. — Musée de Louvre

ANÉMIES REBELLES



CARNINE LEFRANCO

agit

très rapidement

LE SALON DE THÉOPHILE GAUTIER

Raconté par sa fille, Mme Judith GAUTIER

Un jour, nous entendîmes des rugissements dans le salon, où mon père recevait un inconnu; puis, le monsieur, reconduit à coups de pieds, traversa comme une flèche l'antichambre et poursuivi jusque sur le palier, dégringola l'escalier la tête la première.

Mon père était blême et tremblant de fureur; il continuait à couvrir d'injures véhémentes « le misérable, qui avait osé lui offrir une somme énorme, pour louer je ne sais quoi d'idiot! »

Dans sa colère, d'un mouvement nerveux, il avait descélé la tablette de marbre de la cheminée, avec l'idée de la jeter à la tête de cet imbécile; la pendule et les bibelots précieux l'avaient échappé belle! Le monsieur aussi...

Se défendre des importuns et des solliciteurs était la grande affaire et c'était extrêmement difficile! Cet appartement, situé d'une façon si centrale, s'offrait naturellement aux visiteurs et toutes les personnalités du jour y venaient journalièrement saluer mon père, qui, à cause de cela, n'osait pas consigner la porte, craignant de voir un ami éconduit par la maladresse du concierge.

Paul de Saint-Victor, qui venait souvent, était un des mieux accueillis, il se proclamait le disciple de mon père et ils avaient, entre eux, une similitude extraordinaire de goûts et d'opinions artistiques; une parenté d'esprit très singulière, qui leur créa même, à propos du feuilleton du lundi, qu'ils faisaient tous deux dans des journaux différents, de bien curieux embarras. Ils évitaient, cependant, de se faire part de leurs impressions, quand ils se rencontraient au théâtre. Ils causaient de littérature ou discutaient des questions d'art, mais ne soufflaient mot de la pièce qu'on représentait. Ils savaient bien, que, sans se rien dire, ils ne seraient que trop du même avis. Plusieurs fois, en effet, il leur était arrivé, sans qu'il fût possible de soupçonner l'un ou l'autre de plagiat, les articles paraissant à la même heure, d'avoir écrit des pages presque identiques. Mon père racontait que, maintes fois, en commençant son feuilleton, il avait biffé ce qu'il venait d'écrire, pour prendre un autre point de départ, se disant : « Saint-Victor va commencer comme cela » et il était rare qu'il ne trouvât pas exprimée, dans les premières lignes de l'article de son confrère, l'idée qui s'était d'abord présentée à lui.

Quelquefois c'était plus étrange encore. Tandis que mon père se disait : « Saint-Victor va penser ainsi », Saint-Victor, de son côté pensait : « Gautier aura cette idée-là » et, tous deux alors, pour éviter la rencontre, laissant la route qui s'était d'abord offerte à eux, prenaient un même sentier de traverse, qui, à leur joyeuse surprise, les remettait face à face.

A nous, Paul de Saint-Victor faisait un peu peur, par sa gaité moqueuse, la torsion de ses sourcils, ses moustaches en crocs si noires et si aiguës, et par la raideur de son cou, qui semblait ankylosé par le carcan du faux col éblouissant.

Edmond About, que l'on appelait toujours, je ne

sais trop pourquoi : « Le Jeune About, âgé de vingt-sept ans », venait aussi. Mon père savait très bien imiter sa manière de rire en fronçant le nez et en fermant tout à fait les yeux; il s'exécutait sans se faire prier, dès que nous lui disions : « Papa, fais About. »

Mais celui qui m'enthousiasma du premier coup, ce fut Gustave Flaubert. Il m'apparut tout de suite comme un personnage prodigieux et colossal, avec sa haute taille, ses larges épaules, ses beaux yeux bleus, frangés de longs cils noirs et sa moustache de chef gaulois.

A table, il racontait de monstrueux paris, dans lesquels on s'engageait à boire des barils d'eaux-de-vie, à dévorer des monceaux de nourriture, à accomplir des prouesses fantastiques; le tout énoncé avec une richesse d'images, une abondance de gestes et une ampleur de voix, qui me stupéfiaient et me comblaient d'admiration.

J'aurais voulu l'écouter toujours, et un de mes désirs était de lire ses œuvres, mais j'avais beau fouiller la bibliothèque, je ne trouvais aucun livre de lui.

Un soir, il avait promis de lire, devant quelques intimes, un fragment de la première version de « La Tentation de Saint-Antoine ». Quand le moment fut venu, on m'envoya coucher. Je suppliais, avec des pleurs et des cris, qu'on me permit d'entendre Flaubert, mais on déclara que ce qu'il allait dire n'était pas du tout pour les petites filles. Mon père était assez disposé à me laisser rester. Flaubert lui-même était attendri; leur influence fut vaine et je dus céder à la force.

Une fois couchée, tout émue encore de la lutte, j'essayai de me résigner, mais les échos du Gueuloir arrivaient jusqu'à moi, et je n'y pu tenir. Me glissant pieds nus, sans bruit, je gagnai la salle à manger, séparée du salon par une porte à deux battants qui était poussée, sans être fermée tout à fait. Par l'entrebâillement, je pouvais très bien voir, et entendre sans perdre un mot.

Flaubert, debout devant la cheminée, ployant un peu sa haute taille, lisait à pleine voix, en faisant de larges gestes.

C'était l'épisode de la « Reine de Saba », la description de sa parure superbe, de sa robe de brocart d'or à falbalas de perles, dont la longue queue était portée par douze nègrillons, et l'extrémité tenue par un singe.

J'eus l'idée que c'était à cause de la malice de ce singe qu'on n'avait pas voulu me laisser entendre.

Quand Flaubert eut fini de lire, au moment où j'allais me sauver, on lui demanda de contrefaire l'ivrogne. Il se défendit longtemps, puis finit par céder à l'insistance de tous.

J'assistai, alors, à une scène extraordinaire, d'un réalisme qui me parut si effrayant, que je ne pus le voir jusqu'au bout et que je regagnai mon lit, plus vite que je ne l'avais quitté, pour m'y blottir, en me cachant la tête sous les couvertures.



THÉOPHILE GAUTIER

Portrait par LEMOINE. — PIERSON, Phot.

ANOREXIE



CARNINE LEFRANCO

ramène toujours l'appétit
dès le premier flacon

LA MÉDICATION ORTHOTROPHIQUE

La vulnérabilité pulmonaire, d'une part, la fragilité du système nerveux, d'autre part : tels sont les deux points noirs pathologiques de notre civilisation. C'est pourquoi le suc musculaire, puissant reconstituant, remède assuré de la tuberculose et modificateur fidèle des névropathies, est, actuellement, si en honneur dans la pratique médicale.

Et, grâce aux perfectionnements de la *Carnine LeFrancq*, les tempéraments morbides peuvent se modifier par la zomothérapie ; tous les fatigués peuvent y renouveler leur bail de vie et de santé. On peut dire du suc de viande crue qu'il représente la médication orthotrophique par excellence : en agissant sur le protoplasma cellulaire, qu'elle imprègne de ses diastases, la *Carnine* modifie, d'une manière persistante, les états morbides les plus graves, active l'énergie neuro-musculaire et redresse les déviations fonctionnelles les plus invétérées.

POURQUOI VOUS RACONTER MA PEINE...

*Pourquoi vous raconter ma peine ?
Puisque vous avez traversé
Des souffrances comme la mienne,
Mon Présent c'est votre Passé.*

*Si je soupire et si je pleure
En vous expliquant mon ennui,
Vous soupirerez tout à l'heure
Et vous pleurerez cette nuit.*

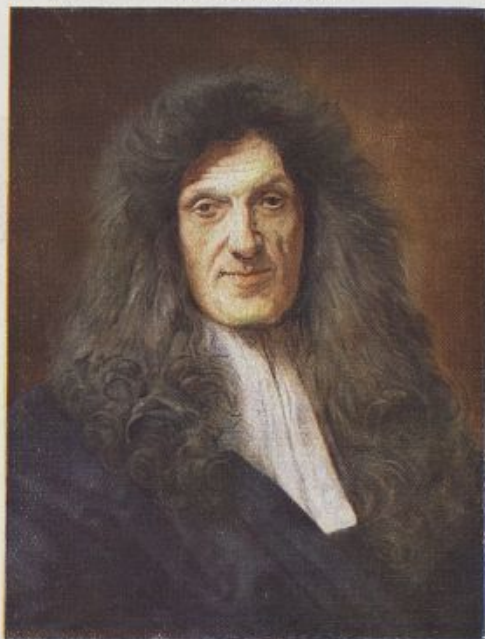
*Pourquoi vous raconter ma peine ?
Je craindrais trop en le faisant
D'entrouvrir une tombe ancienne
Où le mort n'est qu'agonisant.*

*La mémoire est fidèle et sûre,
Et le cœur n'est jamais rouillé ;
Suffit-il pas d'une mesure,
Pour retrouver l'air oublié ?*

*Pourquoi vous raconter ma peine ?
Puisque vous avez traversé
Des souffrances comme la mienne,
Mon Présent c'est votre Passé.*

MAURICE VAUCAIRE.

MUSÉE DU LOUVRE



PORTRAIT DE REYMOND FINOT

Professeur à la Faculté de Médecine de Paris.
(Autrefois dit : Portrait de FAGON, Premier Médecin de Louis XIV).
Par Jean JOUENET (1644-1717). — Ecole française.

REYMOND FINOT

Voilà un médecin qui n'a rien écrit, que nous sachions, à part deux ou trois dissertations scolaires. Mais il a occupé dans le sein de nos anciennes écoles de Paris une position tellement importante qu'il serait malaisé de l'oublier.

Né à Béziers en 1636, il mourut à Paris, rue Baillet, le 28 Septembre 1709, et fut inhumé le lendemain, dans l'antique église de Saint-Germain l'Auxerrois, à côté de son illustre collègue docteur régent, Guy Patin.

Finot avait été reçu docteur le 3 Février 1677, et avait été particulièrement attaché au prince de Condé. Les amateurs qui parcourent la galerie française à notre Musée du Louvre ne manquent pas de distinguer un portrait d'homme, vu presque de face, à la figure fine, intelligente et expressive, aux longs cheveux, quelque peu en désordre, qui lui tombent sur les épaules. On veut savoir le nom du personnage ainsi portraituré ; on consulte le catalogue et on lit ceci : *Guy - Crescent FAGON, premier médecin de Louis XIV.*

Eh bien, pas du tout : ce portrait est celui de Reymond FINOT ; la Faculté de Médecine de Paris possède ce même portrait, l'original, pensons-nous.

A. C.

LE DOCTEUR NOËL FIESSINGER

FIESSINGER Noël-Armand, petit-fils du docteur Charles Fiessinger, de Mutzig (Alsace), et fils du docteur Ch. Fiessinger, de Paris, commença ses études de médecine à Lyon, où il arrivait premier à l'externat, en 1900.

En 1904, il était interne des Hôpitaux de Paris, et médaille d'argent en 1908.

Après avoir d'abord travaillé dans le laboratoire d'Auguste Pellet, au Muséum, il devint interne de Huchard en 2^e année, d'Ettinger en 3^e année, et du professeur Chauffard en 4^e année.

Enfin, en 1910, il exerça les fonctions de chef de laboratoire et de chef de clinique du professeur Albert Robin.

Il passa le temps de la guerre aux Armées, et s'y spécialisa dans les études de biologie chirurgicale.

En 1920, il était reçu médecin des Hôpitaux et agrégé.

Le docteur Fiessinger s'est spécialisé dans la biologie du sang (ferment des leucocytes), dans l'étude de la cellule hépatique, et dans la pathologie du foie.

Il a publié un *Traité de Biologie de la plaie de guerre*, en collaboration avec le professeur Delbet ; un volume de recherches de laboratoire sur les ferments des leucocytes (en 1920), et un autre

volume sur l'exploration fonctionnelle du foie (en 1925).

A la Faculté, il est chargé de l'enseignement de la pathologie interne ; et il fait en outre des conférences d'actualités médicales et thérapeutiques.

En 1924, il fut invité à faire une conférence sur les ferments des leucocytes à la Société de Pathologie générale de Hollande (Utrecht).

Co-directeur du *Journal des Praticiens*, vice-président de l'Association de la Presse médicale française, le docteur Fiessinger a été six fois lauréat de l'Académie de Médecine (1910, 1915, 1917, 1918, 1924), trois fois lauréat de l'Académie des Sciences (1920, 1924), prix Montyon pour la médecine et la chirurgie.

Il est Chevalier de la Légion d'Honneur et croix de guerre.

Le docteur Fiessinger s'efforce de suivre l'exemple de clinicien et de chercheur qu'est son maître le professeur Chauffard, en alliant la clinique et le laboratoire.

PORTRAIT-CHARGE. — Le Docteur Fiessinger examine au microscope des coupes en série du foie, organe dont il a fait une étude spéciale et approfondie.



Cl. Ribaud.

LE PRIX NOBEL

Les prix Nobel furent institués par le chimiste suédois Alfred-Bernard NOBEL, en 1895. Les intérêts d'un capital qui s'élevait à 43.500.000 francs environ, à la mort du donateur, sont également attribués à cinq bénéficiaires, qui, au cours de l'année écoulée, se seront particulièrement distingués dans le domaine des sciences physiques, de la chimie, de la psychologie ou de la médecine, de la littérature idéaliste, et enfin, de la paix universelle.

Voici les noms des Français qui bénéficièrent de ces prix :

SULLY-PRUDHOMME, pour son œuvre poétique ; Frédéric PASSY, président et fondateur de la Ligue d'arbitrage entre nations et de la Ligue internationale de la paix ; Henri-Antoine BECQUEREL, pour ses travaux sur les corps radio-actifs ; Pierre CURIE, conjointement avec sa femme, née Maria Skłodowska, pour leur découverte du radium et du polonium ; Frédéric MISTRAL, pour son œuvre poétique provençale ; Henri MOISSAN, pour ses travaux sur les éléments du fluor et l'introduction du four électrique dans la technique scientifique ; Alphonse LAVERAN, pour ses travaux sur les fièvres palustres et les hématozoaires ; Louis KÉNAULT, délégué à la Conférence de La Haye ; P.-H.-B. BALLUAT D'ESTOURNELLES DE CONSTANT, auteur d'écrits propageant l'idée de la paix universelle ; Mme CURIE, pour ses travaux sur le radium et les corps radio-actifs ; Victor GRIGNARD, pour ses travaux sur les corps organo-magnésiens ; Charles RICHER, pour ses travaux et recherches de sérumthérapie ; Romain ROLLAND, pour l'ensemble de son œuvre littéraire ; Charles-Edouard GUILLAUME, pour ses travaux sur les allages ; Léon BOURGEOIS, pour son œuvre de la paix universelle et Anatole FRANCE, pour l'ensemble de son œuvre littéraire.

EN TUNISIE



JEUNE FILLE ARABE

Photo Lealbert.



LA REINE MARIE-ANTOINETTE ET SES ENFANTS
Tableau de M^{me} Élisabeth-Louise Vigée-Lebrun (1755 + 1842). — École française.

LA CARNINE LEFRANCQ, Jus de Viande de Bœuf CRUE, **CONCENTRÉ**,
représente le moyen **LE PLUS PRATIQUE** de réaliser la **ZOMOTHÉRAPIE**
ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN, ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT



ABONNEMENT
UN AN. { FRANCE. 18 Fr.
ÉTRANGER. 20 Fr.
LE NUMÉRO. . . . UN FRANC

VINGT ET UNIÈME ANNÉE
N° 222
MARS 1926 (2)

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : COMBAT 01-34
R. C. Seine 25.193

ANDRÉ MAUROIS

NAISSANCE D'UN MAÎTRE



Le peintre Pierre Douche achevait une nature morte, fleurs dans un pot de pharmacie, aubergines dans une assiette, quand le romancier Paul-Emile Glaise entra dans l'atelier. Glaise contempla pendant quelques minutes son ami qui travaillait, puis dit fortement :

« Non ».

L'autre, surpris, leva la tête, et s'arrêta de polir une aubergine.

« Non, reprit Glaise, crescendo, non, tu n'arriveras jamais. Tu as du métier, tu as du talent, tu es honnête. Mais ta peinture est plate, mon bonhomme. Ça n'éclate pas, ça ne gueule pas. Dans un salon de cinq mille toiles, rien n'arrête devant les tiennes le promeneur endormi... Non, Pierre Douche, tu n'arriveras jamais. Et c'est dommage.

— Pourquoi? soupira l'honnête Douche. Je fais ce que je vois : je n'en demande pas plus.

— Il s'agit bien de cela : tu as une femme, mon bonhomme, une femme et trois enfants. Le lait

vaut dix-huit sous le litre, et les œufs coûtent un franc pièce. Il y a plus de tableaux que d'acheteurs, et plus d'imbéciles que de connaisseurs. Or quel est le moyen, Pierre Douche, de sortir de la foule inconnue ?

— Le travail ?

— Sois sérieux. Le seul moyen, Pierre Douche, de réveiller les imbéciles, c'est de faire des choses énormes. Annonce que tu vas peindre au Pôle Nord. Promène-toi vêtu en roi égyptien. Fonde une école. Mélange dans un chapeau des mots savants : extériorisation dynamique, et compose des manifestes. Nie le mouvement, ou le repos ; le blanc ou le noir ; le cercle ou le carré. Invente la peinture néo-homérique, qui ne connaîtra que le rouge et le jaune, la peinture cylindrique, la peinture octaédrique, la peinture à quatre dimensions...

A ce moment, un parfum étrange et doux annonça l'entrée de Mme Kosnevska. C'était une belle Polonaise dont Pierre Douche admirait la grâce. Abonnée à des revues coûteuses qui reproduisaient à grands frais des chefs-d'œuvre d'enfants de trois ans, elle n'y trouvait pas le nom de l'honnête Douche et méprisait sa peinture. S'allongeant sur un divan, elle regarda la toile com-

La **CARNINE LEFRANCQ** EST LE RECONSTITUANT DE CHOIX
contenant tous les ferments vivants du tissu musculaire.
TRÈS RAPIDEMENT, ELLE RÉGÈNÈRE LE SANG
ET RENFORCE LES DÉFENSES NATURELLES DE L'ORGANISME

mencée, secoua ses cheveux blonds, et sourit avec un peu de dépit :

« J'ai été hier, dit-elle, de son accent roulant et chantant, voir une exposition d'art nègre de la bonne époque. Ah ! la sensibilité, le modelé, la force de ça ! »

Le peintre retourna pour elle un portrait dont il était content.

« Gentil », dit-elle du bout des lèvres, et, roulante, chantante, parfumée, disparut.

Pierre Douche jeta sa palette dans un coin et se laissa tomber sur le divan : « Je vais, dit-il, me faire inspecteur d'assurances, employé de banque, agent de police. La peinture est le dernier des métiers. Le succès, fait par des badauds, ne va qu'à des faiseurs. Au lieu de respecter les maîtres, les critiques encouragent les barbares. J'en ai assez, je renonce ».

Paul-Émile, ayant écouté, alluma une cigarette et réfléchit assez longuement.

« Veux-tu, dit-il enfin, donner aux snobs et aux faux artistes la dure leçon qu'ils méritent ? Te sens-tu capable d'annoncer en grand mystère et sérieux à la Kosnevskaja, et à quelques autres esthètes, que tu prépares depuis dix ans un renouvellement de ta manière ? »

— Moi ? dit l'honnête Douche étonné.

— Écoute... Je vais annoncer au monde, en deux articles bien placés, que tu fondes l'École idéo-analytique. Jusqu'à toi, les portraitistes, dans leur ignorance, ont étudié le visage humain. Sottise ! Non, ce qui fait vraiment l'homme, ce sont les idées qu'il évoque en nous. Ainsi le portrait d'un colonel, c'est un fond bleu et or que barrent cinq énormes galons, un cheval dans un coin, des croix dans l'autre. Le portrait d'un industriel, c'est une cheminée d'usine, un poing fermé sur une table. Comprends-tu, Pierre Douche, ce que tu apportes au monde, et peux-tu me peindre en un mois vingt portraits idéo-analytiques ? »

Le peintre sourit tristement.

« En une heure, dit-il, et ce qui est triste, Glaise, c'est que cela pourrait réussir.

— Essayons.

— Je manque de bagoût.

— Alors, mon bonhomme, à toute demande d'explication, tu prendras un temps, tu lanceras une bouffée de pipe au nez du questionneur, et tu diras ces simples mots : « Avez-vous jamais regardé un fleuve ? »

— Et qu'est-ce que cela veut dire ?

— Rien, dit Glaise, aussi le trouveront-ils très beau, et quand ils l'auront bien découvert, expliqué, exalté, nous raconterons l'aventure et jouirons de leur confusion ! ».

* *

Deux mois plus tard, le vernissage de l'Exposition Douche s'achevait en triomphe. Chantante, roulante, parfumée, la belle M^{me} Kosnevskaja ne quittait plus son nouveau grand homme.

« Ah ! répétait-elle, la sensibilité ! Le modelé, la force de ça ! Quelle intelligence ! Quelle révélation ! Et comment, cher, êtes-vous parvenu à ces synthèses étonnantes ? »

Le peintre prit un temps, lança une forte bouffée de pipe, et dit : « Avez-vous jamais, chère madame, regardé un fleuve ? »

Les lèvres de la belle Polonaise, émuës, promirent des bonheurs roulants et chantants.

En pardessus à col de lapin, le jeune et brillant Lévy-Cœur discutait au milieu d'un groupe : « Très fort ! disait-il, très fort ! Pour moi, je répète depuis longtemps qu'il n'est pas de lâcheté pire que de peindre d'après un modèle. Mais, dites-moi, Douche, la révélation ? D'où vient-elle ? De mes articles ? »

Pierre Douche prit un temps considérable, lui souffla au nez une bouffée triomphante, et dit : « Avez-vous jamais, monsieur, regardé un fleuve ? »

— Admirable ! approuva l'autre, admirable ! »

A ce moment, un célèbre marchand de tableaux, ayant achevé le tour de l'atelier, prit le peintre par la manche et l'entraîna dans un coin.

« Douche, mon ami, dit-il, vous êtes un malin. On peut faire un lancement de ceci. Réservez-moi votre production. Ne changez pas de manière avant que je ne vous le dise, et je vous achète cinquante tableaux par an... ça va ? »

Douche, énigmatique, fuma sans répondre.

Lentement, l'atelier se vida. Paul-Émile Glaise alla fermer la porte derrière le dernier visiteur. On entendit dans l'escalier un murmure admiratif qui s'éloignait. Puis, resté seul avec le peintre, le romancier mit joyeusement ses mains dans ses poches et partit d'un éclat de rire formidable. Douche le regarda avec surprise.

« Eh bien ! mon bonhomme, dit Glaise, crois-tu que nous les avons eus ? As-tu entendu le petit au col de lapin ? Et la belle Polonaise ? Et les trois jolies jeunes filles qui répétaient : « Si neuf ! si neuf ! » Ah ! Pierre Douche, je croyais la bêtise humaine insondable, mais ceci dépasse mes espérances ».

Il fut repris d'une crise de rire invincible. Le peintre fronça le sourcil, et, comme des hoquets convulsifs agitaient l'autre, dit brusquement :

« Imbécile ! »

— Imbécile ! cria le romancier furieux. Quand je viens de réussir la plus belle charge que depuis Bixiou... »

Le peintre parcourut des yeux avec orgueil les vingt portraits analytiques et dit avec la force que donne la certitude :

« Oui, Glaise, tu es un imbécile. Il y a quelque chose dans cette peinture... »

Le romancier contempla son ami avec une stupeur infinie.

« Celle-là est forte ! hurla-t-il. Douche, souviens-toi. Qui t'a suggéré cette manière nouvelle ? »

Alors Pierre Douche prit un temps, et tirant de sa pipe une énorme bouffée :

« As-tu jamais, dit-il, regardé un fleuve ?... »

ANDRÉ MAUROIS.

LA CARNINE LEFRANCQ

rend la ZOMOTHÉRAPIE agréable

Elle plait aux malades, elle ne s'altère pas, elle agit.



Le Professeur CRUCHET
de la Faculté de Médecine de Bordeaux.

LA BEAUTÉ DE MADAME RECAMIER

Ce nom célèbre, presque un grand nom, est celui d'une femme qui n'a ni agi, ni écrit, ni aimé. Il serait unique, s'il n'y avait eu la marquise de Rambouillet. Mais, de ces deux présidentes de cercle fameux, l'une n'offre aucun problème à résoudre, tandis qu'il y a chez l'autre le mystère d'une nature rare. Cousin, lui-même, a parlé de Madame de Rambouillet d'un ton uni et Sainte-Beuve, chez qui la tête dominait le cœur, a mis quelque émotion dans ses deux portraits de Madame Récamier.

Chose rare chez l'illustre et capricieux critique, à dix ans de distance il parlait d'elle avec les mêmes éloges qu'au lendemain de sa mort, sans repentir ni retouche.

Comme femme, Madame Récamier fut avant tout une coquette; pour la définir d'un mot, on n'en trouve pas d'autre. Mais ce mot à beau être clair; sous peine de commettre une injustice, il faut préciser aussitôt dans quelle mesure il s'applique à elle. Les éléments essentiels de la coquetterie sont l'égoïsme, la vanité et la sécheresse de cœur. Or, Madame Récamier n'était ni égoïste, ni vaniteuse, et elle avait un besoin d'affection qu'elle n'a cessé d'exercer. Chez elle la coquetterie se réduisait au sentiment de sa beauté et au désir de s'attacher beaucoup d'hommes, sans appartenir à aucun. Elle excitait l'amour et ne donnait en échange que l'amitié, mais, dans cette amitié, elle mettait tout ce que ce rare sentiment peut contenir d'exquis et de fort. Aussi a-t-on pu dire que sa « coquetterie était une coquetterie angélique. »

La plupart des femmes qui furent très belles furent aussi très discutées par leurs contemporains. Ils affirmaient ou niaient cette beauté et, lorsque la postérité examine leurs témoignages, elle en trouve presque autant de

défavorables que de favorables. Pour les uns, Cléopâtre n'était qu'une brune sans fraîcheur, pour les autres, c'était l'incarnation même du charme voluptueux. Si le fameux arrêt du mont Idan n'avait pas été rendu par un juge unique, il y aurait eu certainement, parmi le tribunal, différents avis sur les mérites de Vénus. Au contraire, sauf une diatribe excessive de Mérimée, il n'y a pas de dissonance dans

le concert d'éloges que Madame Récamier a soulevé. C'était une beauté parfaite.

Decette beauté, personne n'était plus sûr qu'elle-même. Aussi recevait-elle toutes les marques d'admiration comme un hommage dû, comme l'expression nécessaire d'un sentiment inévitable. Dans la rue, les petits Savoyards se retournaient sur son passage et cela lui semblait si naturel que, lorsqu'ils ne se retournèrent

plus, « elle comprit que tout était fini ». Dans les foules, du bord de sa calèche élégante « qui n'avancait qu'avec lenteur », elle remerciait d'un sourire l'enfant ou la femme du peuple qui en la voyant, laissait échapper un cri d'enthousiasme. On sait l'histoire de cette très grande et très belle dame d'Angleterre qui, passant la tête par la portière de sa voiture, fut embrassée par un charbonnier. Cet admirateur trop « impulsif », comme on dit aujourd'hui, fut conduit devant le juge et sévèrement condamné : « Ma foi, disait-il au prononcé de la sentence, je ne regrette rien; ce n'est pas trop cher pour avoir embrassé la plus jolie femme du Royaume-Uni. Sur cette réflexion, la plaignante intercédait pour lui : « Monsieur le juge, laissez aller ce pauvre homme. » En pareil cas, si chaste qu'elle fût, Madame Récamier aurait parlé de même.

Ceux qu'attirait cette beauté irrésistible étaient retenus par l'amitié. Il y avait d'abord une période d'orages, souvent longue, et tels de ses admirateurs, comme Benjamin Constant



MADAME RECAMIER
par Louis DAVIN. — Musée de Louvre.

Brass et C^{ie}, Édité.



ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ
TUBERCULOSE
NEURASTHÉNIE - CHLOROSE



CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES
DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN



CARNINE LEFRANCQ

PUR SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE CONCENTRÉ
SOUS FORME DE SIROP DE SAVEUR AGREABLE

FUMOUBE - 78, Faub^g St Denis - PARIS

R. C. S. 25.107

et J. J. Ampère, furent très tenaces dans leur poursuite amoureuse et souffrirent beaucoup. Mais, inévitablement, ils se calmaient et se résignaient. Alors peu à peu, ils se prenaient au charme souverain d'un sentiment doux et puissant. Bonne, franche, d'une intelligence et d'une équité très sûres, Madame Récamier traitait chacun selon ses mérites. Elle établissait des rangs dans son affection, avec tant de justice, que chacun recevait en toute reconnaissance la part d'intérêt qu'il lui était due. On ne voit pas qu'elle se soit jamais trompée dans ses classements délicats ni qu'elle ait provoqué la moindre plainte. Des plus fiers aux plus modestes, lorsqu'ils s'étaient résignés à n'être pour elle que des amis, tous se déclaraient satisfaits.

Elle voulait réunir autour d'elle les plus grands noms de son temps, hommes ou femmes, person- nages d'action ou de pensée, Bernadotte et Murat, Madame de Staël et Chateaubriand. D'autre part, les qualités de caractère et de cœur avaient à ses yeux autant de prix que les talents. Aussi, son cercle était-il nombreux, et M. de Montlosier assurait qu'elle pouvait dire comme le Cid : « Cinq cents de mes amis. » Parmi les chefs de cette petite armée, du commencement à la fin de ses triomphes, on sait les principaux, outre ceux que je viens de citer. C'étaient Louis Bonaparte, le général Moreau, tous les Montmorency, dont l'un disait de sa famille :

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

C'étaient aussi le prince Auguste de Prusse, le duc de Noailles, surtout Chateaubriand. Parmi les simples soldats, plusieurs étaient appelés à la célébrité, ainsi Sainte-Beuve. De 1800 à 1848, quiconque se distinguait par le nom, le rang ou le talent parut chez Madame

Récamier, ne dut-il qu'y passer, comme Lamartine, qui trouvait Chateaubriand, la divinité du lieu, trop silencieux et morose, tandis que l'auteur des *Martyrs* traitait de « dadais » l'auteur de *Jocelyn*.

L'Abbaye-aux-Bois, le dernier salon de Madame Récamier, n'a pas eu un rôle aussi considérable dans la littérature française que

l'hôtel de Rambouillet. Non que Madame Récamier fût inférieure à la marquise, mais les temps avaient changé; il n'y avait plus un mouvement d'esprits à diriger et une production littéraire à régler.

En revanche, grâce à Chateaubriand, ce salon éveille un souvenir encore plus attachant que celui de Madame de Sablé, où fréquentaient MM. de Port-Royal, ou même celui de Madame de Lafayette, ou La

Roche-foucauld et Retz se consolait des mécomptes de la vie. C'est là que René, nourrissant l'ennui de son âme, les rancunes de son ambition et l'orgueil de sa gloire, était caressé, calmé et consolé. C'est dans ce dernier temple qu'il s'offre à la postérité; c'est là qu'il méditait les « Mémoires d'outre tombe »; c'est de là qu'il partit pour mourir.

Dès lors, Madame Récamier avait elle-même terminé son rôle. Tout ce qu'elle consentait à donner d'elle-même, Chateaubriand l'avait reçu, et, autant qu'elle pouvait se sacrifier, elle avait subordonné sa vie à celle de son ami. Jusqu'au bout, elle resta belle. Sur son lit de mort, à soixante-douze ans, Achille Deveria traçait d'elle une dernière image, où l'on admire encore, au moment où elle va disparaître à jamais, celle dont Louis David, Gérard Canova et David d'Angers avaient fixé le plein éclat.

GUSTAVE LARROUMET.



MADAME RÉCAMIER A L'ABBAYE-AUX-BOIS
Lithographie d'Aubry LECOMTE, d'après le tableau de Louis-François DEJUNE.
Bibliothèque Nationale, Est.



ACTION DU SUC MUSCULAIRE SUR L'ORGANISME

Sur le terrain de la clinique, tous les praticiens reconnaissent le pouvoir vitalisant incomparable de la *Carnine* Lefrancq. C'est que le suc musculaire présente, avec l'organisme, cette affinité vivante qui assure son incorporation et éloigne toute suspicion perturbative.

Dès les premières cuillérées, un sentiment d'invigoration et de bien-être euphorique signalent sa valeur reconstituante élective sur le sang, le système musculaire et le système nerveux. Mais sa capacité potentielle la plus remarquable s'exerce sur l'appareil respiratoire, dont les lésions les plus graves se trouvent bientôt modifiées d'une façon aussi durable que profonde. La *Carnine* doit être envisagée comme le plus fidèle véhicule d'énergie et le propulseur le plus réconfortant du dynamisme vital : aussi reconnaît-elle, en pratique, fort peu de contre-indications.



LE BAISER
par Edouard CABANE.
Braun, Phot.

L'ANCÊTRE DES JOURNAUX FRANÇAIS

La première publication périodique qui parut en France, *la Gazette*, fut créée par Théophraste Renaudot, médecin de Louis XIII, le 30 Mai 1631.

Paraissant chaque semaine, elle comportait de seize à vingt-quatre pages du format petit in-quarto. *La Gazette* était l'organe officiel du gouvernement. Les communiqués d'ordre militaire et diplomatique émanaient du Cardinal de Richelieu. Louis XIII, lui-même, y publia un compte-rendu des campagnes de Lorraine, du Languedoc et de Picardie. Les nouvelles de la Cour y figuraient également en bonne place. En 1762, *la Gazette* prit le titre de *Gazette de France* et, de 1764 à 1766, se dédoublait.

La Gazette littéraire de l'Europe, rédigée par les mêmes collaborateurs, avait pour but d'informer le public éclairé des événements littéraires de l'étranger. Voltaire, Diderot, Grimm, etc., y publièrent des articles.



L'AMOUR EN CAGE

Tableau de J.-A. BARD (1812-1862). — École française.

Le Souhait de la Violette

Quand Flore, la reine des Fleurs,
Eut fait naître la violette
Avec de charmantes couleurs,
Les plus tendres de sa palette,
Avec le corps d'un papillon
Et ce délicieux arôme
Qui la trahit dans le sillon :
« Enfant de mon chaste royaume,
Quel don puis-je encore attacher,
Dit Flore, à ta grâce céleste ?
— Donnez-moi, dit la fleur modeste,
Un peu d'herbe pour me cacher ! »

Louis RATISBONNE.

PETITS ENFANTS

Petits enfants, divines fleurs
Écloses dans... le grand mystère,
Joie et rayons sur notre terre,
Sourire du ciel dans nos pleurs ;

Grâce, beauté, formes, couleurs,
Frais reposoirs de l'âge austère,
Candides fronts que rien n'altère,
Lèvres qui calmez nos douleurs :

Petits enfants, votre voix chante
Au bord de la route méchante
L'espoir aux cœurs désabusés.

Anges, vous réveillez ma flamme,
Et je rêve de rendre l'âme
Dans la douceur de vos baisers !

Frédéric BATAILLE.



LE PROFESSEUR CRUCHET

de la Faculté de Médecine de Bordeaux.

René Cruchet a fait ses études de médecine à Bordeaux.

Externe des hôpitaux de cette ville en 1895, interne en 1897, lauréat des hôpitaux (médaille d'argent) en 1901, il était reçu docteur en 1902, avec une thèse sur le *Tic convulsif*, et son traite-

ment gymnastique, qui lui valait la médaille d'or.

Chef de clinique depuis 1902, il était reçu agrégé de pathologie interne et de médecine légale au concours de 1907.

En 1919, il devenait médecin des hôpitaux, et faisait fonction, d'abord à l'Hospice des vieillards, puis à l'Hôpital Saint-André.

Comme tel, il suppléa le professeur Picot, le professeur Moussous, le professeur Arnozan, et finalement le professeur Pitres.

Chargé de mission universitaire en Allemagne et en Suisse (1900-1902), puis en Argentine et dans l'Uruguay, au titre de l'Expansion universitaire de la France à l'étranger (1918), il fut aussi délégué par l'Université de Bordeaux, aux fêtes de la réouverture de l'Université de Strasbourg, le 22 novembre 1919.

La mobilisation l'avait pris en 1914 avec le grade d'aide-major de 1^{re} classe. En 1916, il était promu médecin-major de 2^e classe, et faisait fonction, comme chef du centre neuro-psychiatrique de Bar-le-Duc, puis comme chef de l'Ambulance 13/5, chef du triage de H. O. E. 38 à Froidos, et était affecté comme directeur des Etudes médicales, au centre d'instruction de la 11^e armée, à Maujouy, d'octobre 1917 à fin février 1918.

Il devenait enfin médecin consultant du secteur Bayonne-Mont-de-Marsan.

Les travaux et les publications du docteur

Cruchet sont fort nombreux; et comme ils dépassent le nombre de 200, leur simple énumération ne saurait trouver place ici.

Disons seulement que ses idées sur les tics et les spasmes, sur l'encéphalo-myélite diffuse dite léthargique, sur l'hystérie, ont soulevé d'ardentes polémiques, et que ses travaux et communications sur la psycho-genèse de l'enfant, la puberté, la déficience mentale, la chorée, la crainte du danger et le courage guerrier, etc., sont fréquemment cités un peu partout.

Le docteur Cruchet a été nommé professeur en 1920 (chaire de pathologie générale).

Depuis cette date, il a continué ses recherches sur l'Encéphalomyélite épidémique ou *maladie de Cruchet*, comme on la désigne dans les pays de langue espagnole et en Tchéco-Slovaquie. Il a isolé, notamment, pour la première fois, le syndrome bradykinétique et décrit la bradykinésie postencéphalitique.

Avec ses élèves Louis Lambert et Georges Baron, il a continué ses recherches sur le mal des aviateurs, et a montré l'influence des variations de la pression atmosphérique sur la pression artérielle.

Membre de la Société d'anatomie et de physiologie de Bordeaux, de la Société de médecine et de chirurgie de Bordeaux, membre correspondant de la Société de neurologie de Paris, titulaire de trois mentions honorables de l'Académie de médecine, le docteur Cruchet, lauréat du Conseil général de la Gironde et du prix Godard, est chevalier de la Légion d'honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le Professeur Cruchet, de la Faculté de Médecine de Bordeaux, spécialiste des maladies nerveuses, prend des observations sur des malades atteints d'hémiplégie, de torticolis, etc.

On lui amène un aviateur, atteint du mal des aviateurs, qu'il a spécialement étudié.

DUEL D'ÉPIGRAMMES

Lebrun, doué d'un esprit caustique, âpre et plein de fiel, fit une guerre d'épigrammes à plusieurs écrivains de son temps. Mais il ne sortit pas toujours vainqueur de cette lutte à coups de dents, et reçut aussi de terribles morsures. Un jour, et cette fois mal lui en prit, il lança le trait suivant contre Baour-Lormian, qui était frais et bien portant :

*Bêtise entretient la santé :
Baour s'est toujours bien porté.*

Et Baour de riposter à Lebrun qui était très maigre :

*Lebrun de gloire se nourrit :
Aussi voyez comme il maigrit.*



Collection H. Monnot

ENFANTS ANNAMITES (Nhos) AU MARCHÉ.



LE PRINTEMPS
Tableau de Jean-François Millet (1814-1875). — École française.



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE . 18 Fr.
ÉTRANGER . 20 Fr.
LE NUMÉRO . UN FRANC.

VINGT ET UNIÈME ANNÉE

N° 223

AVRIL 1926 (1)

DIRECTION

CARNINE LEFRANCQ

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : COMBAT 01-34

R. C. Seine 26.145

UN AMI DE NAPOLEON

Parmi les poètes de second plan qui surent se faire un nom sous la Révolution et sous l'Empire, mais que la postérité peut, sans déni de justice, traiter avec quelque dédain, il en est un qui doit surtout aux circonstances extra-littéraires de sa vie de n'être pas encore, pour nos contemporains, un « oublié ». Ce poète, c'est Arnault, dont F.-A. Vincent a peint le grand portrait qu'on peut voir au dernier étage du palais de Versailles, dans une des salles du Consulat, auprès de celui de Madame Arnault, sa femme, représentée dans le plein épanouissement de sa beauté plantureuse, par l'onctueux pinceau de J.-B. Regnault.

Des tragédies de style néo-classique auxquelles Arnault, pendant près d'un demi-siècle, dut de passer pour un maître de la scène française, il ne subsiste guère que de brèves mentions dans les cours de littérature documentés avec un soin tout particulièrement méticuleux. De ses fables, qui contribuèrent, avec plus de raison peut-être, à asseoir sa réputation, on retrouve, en cherchant bien, des citations dans certains manuels scolaires. De ses cantates et autres poésies fugitives, on ne connaît plus que cette plainte d'un bonapartiste exilé : *La feuille*, une élégie de quinze

vers. Mais, en outre, Arnault a laissé quatre volumes, vivants et amusants, où, sous le titre de « *Souvenirs d'un Sexagénaire* », il retraça verveusement et spirituellement, ses aventures de jeune homme et d'homme fait.

Et comme tout apport d'un témoin qui a su voir et sait conter sera toujours précieusement recueilli par quiconque s'intéresse aux choses de jadis, il se trouve qu'aujourd'hui ces quatre volumes-là, écrits sans prétention, parfois même un peu à la diable, constituent en réalité la meilleure partie du copieux bagage littéraire d'Arnault. Un bref résumé de ces *Souvenirs*, ou du moins de leurs parties saillantes, ne saurait donc être dépourvu d'intérêt, car l'existence mouvementée du poète présente, en chacun de ses hauts et de ses bas, une conséquence directe des sursauts qui agitérent à peu près sans dépit la société de son temps.

Arnault était né à Paris en 1766. Après avoir fait ses études chez les Oratoriens, sous la férule de professeurs parmi lesquels on comptait le Père Fouché, futur duc d'Otrante, et le Père Billaud-Varenne, futur thermidorien, il devint clerc de procureur, mais un clerc beaucoup moins friand d'ampliations, expé-



BONAPARTE AU PONT D'ARCOLE
par J.-A. Gros.
Musée de Versailles. — Braun, Édité.

CARNINE LEFRANCQ Le plus REMARQUABLE TONIQUE
de l'ESTOMAC et de l'INTESTIN.
Le MEILLEUR REMÈDE des DYSPEPSIES et ENTÉRITES REBELLES.

ditions et transcriptions, que de minutes versifiées écrites sous la dictée de « la Muse ». Cet apprentissage de basoche dura peu. En 1786, Arnault se vit attaché au service d'une princesse du sang, la comtesse de Provence, comme secrétaire du cabinet, avec un traitement de mille écus. La même année, — avant, par conséquent, d'être majeur, — il épousait la jolie Mlle de Bonneuil, l'une des filles du premier valet de chambre de Monsieur. Dès lors, il s'abandonne tout à loisir à sa vocation de poète dramatique, et broche pour ses débuts, à l'intention des acteurs du Théâtre-Italien, une pièce où il s'est donné pour sujet l'aventure de Gil Blas dans la caverne des brigands. Mais aucun comédien de la troupe ne voulant faire figure de bandit de grands chemins, la pièce d'Arnault lui est, à l'unanimité, refusée. C'est une leçon dont notre jeune poète saura faire son profit. Afin de se prémunir contre le retour d'une telle mésaventure, il va cultiver désormais un genre entièrement différent, et se met à aligner les alexandrins héroïques. Pendant qu'il s'abandonne ainsi au feu de l'inspiration d'où doit sortir, coulé en airain pour l'éternité, le *Marius à Minturnes* qui sera son premier titre de gloire, une catastrophe d'ordre prosaïquement économique s'abat soudain sur son foyer. On lui supprime la sinécure qu'il devait depuis deux ans à la générosité de Madame. Pour parer à ce désastre, il achète alors, un bon prix, la charge de valet de garde-robe dans la maison de Monsieur... Les événements allaient bientôt lui démontrer que s'aviser, en 88, d'un tel placement d'argent, c'était ainsi que d'ailleurs il devait par la suite le remarquer lui-même, « se faire marchand de poissons après Pâques ».

Deux ans s'écoulaient encore. 91 arrive et voit le succès de *Marius*. Mais la fuite de Monsieur va laisser Arnault sans « patron », et ce n'est assurément pas, en une époque aussi troublée, le métier d'auteur qui pourra suffire à nourrir son homme. Aussi retrouve-t-on, en 1792, le poète tragique titulaire d'un modeste emploi dans les services créés pour la fabrication des assignats. Puis, la tragédie désertant les tréteaux pour le pavé des rues de Paris, prudemment l'ancien « officieux » du comte de Provence passe en Angleterre. Il se risque pourtant, au bout de quatre mois, à rentrer en France. On l'arrête à Dunkerque, on l'emprisonne comme émigré. Déjà des visions de guillotine viennent le hanter dans son cachot. Par bonheur, Mlle Contat et un groupe d'amis, Tallien, Roland, Pons de Verdun, Fabre d'Églantine, prennent en main sa cause et le sortent de ce mauvais pas. Arnault taille

alors de nouveau sa plume de dramaturge. Il écrit pour Méhul un opéra-comique, *Phrosine et Mélidor*, puis revient au répertoire tragique avec *Oscar, fils de Dermid*. C'est à ce moment que se place un voyage du poète à Marseille, où il devait se lier d'amitié avec les Bonaparte, et à la suite duquel on le voit, sous le Directoire, devenir le familier de Joséphine et de Mme Tallien. Une page de ses *Souvenirs* montre si bien sous son vrai

jour, celle qui allait devenir impératrice, qu'elle mérite à coup sûr d'être citée intégralement.

« Marchant de succès en succès, dit Arnault, Bonaparte avait contraint le roi de Sardaigne à demander la paix. La victoire lui avait ouvert les portes de Milan. Murat, son premier aide de camp, qui vint apporter à Paris les trophées de Montebotte, de Dego, de Mondovì et de Lodi, remit à Mme Bonaparte une lettre par laquelle le jeune conquérant la pressait de venir le rejoindre. Cette lettre, qu'elle me fit voir, portait, ainsi que toutes celles qu'il lui avait adressées depuis son départ, le caractère de la passion la plus violente. Joséphine s'amusait de ce sentiment, qui n'était pas exempt de jalousie. Je l'entends encore lisant un passage dans lequel, semblant repousser des inquiétudes qui visiblement le tourmentaient, son mari lui disait : « S'il était vrai, pourtant ! Crains le poignard d'Othello ! » Je l'entends dire avec son accent créole, en souriant : « Il est drôle, Bonaparte ! » L'amour qu'elle inspirait à un homme aussi extraordinaire la flattait évidemment,

quoiqu'elle prît la chose moins sérieusement que lui ; elle était fière de voir qu'il l'aimait presque autant que la gloire ; elle jouissait de cette gloire qui chaque jour s'accroissait, mais c'est à Paris qu'elle aimait à en jouir, au milieu des acclamations qui retentissaient sur son passage à chaque nouvelle de l'armée d'Italie. Son chagrin fut extrême quand elle vit qu'il n'y avait plus moyen de reculer. Pensant plus à ce qu'elle allait quitter qu'à ce qu'elle allait trouver, elle aurait donné le palais préparé à Milan pour la recevoir, elle aurait donné tous les palais du monde pour sa maison de la rue Chantereine, pour la petite maison qu'elle venait d'acheter de Talma. C'est du Luxembourg qu'elle partit, après y avoir soupé avec quelques amis au nombre desquels je me trouvais... Pauvre femme ! elle fondait en larmes, elle sanglotait comme si elle allait au supplice ; elle allait régner. »

Après avoir vécu dans l'intimité de Joséphine, Arnault allait être bientôt appelé à vivre dans celle

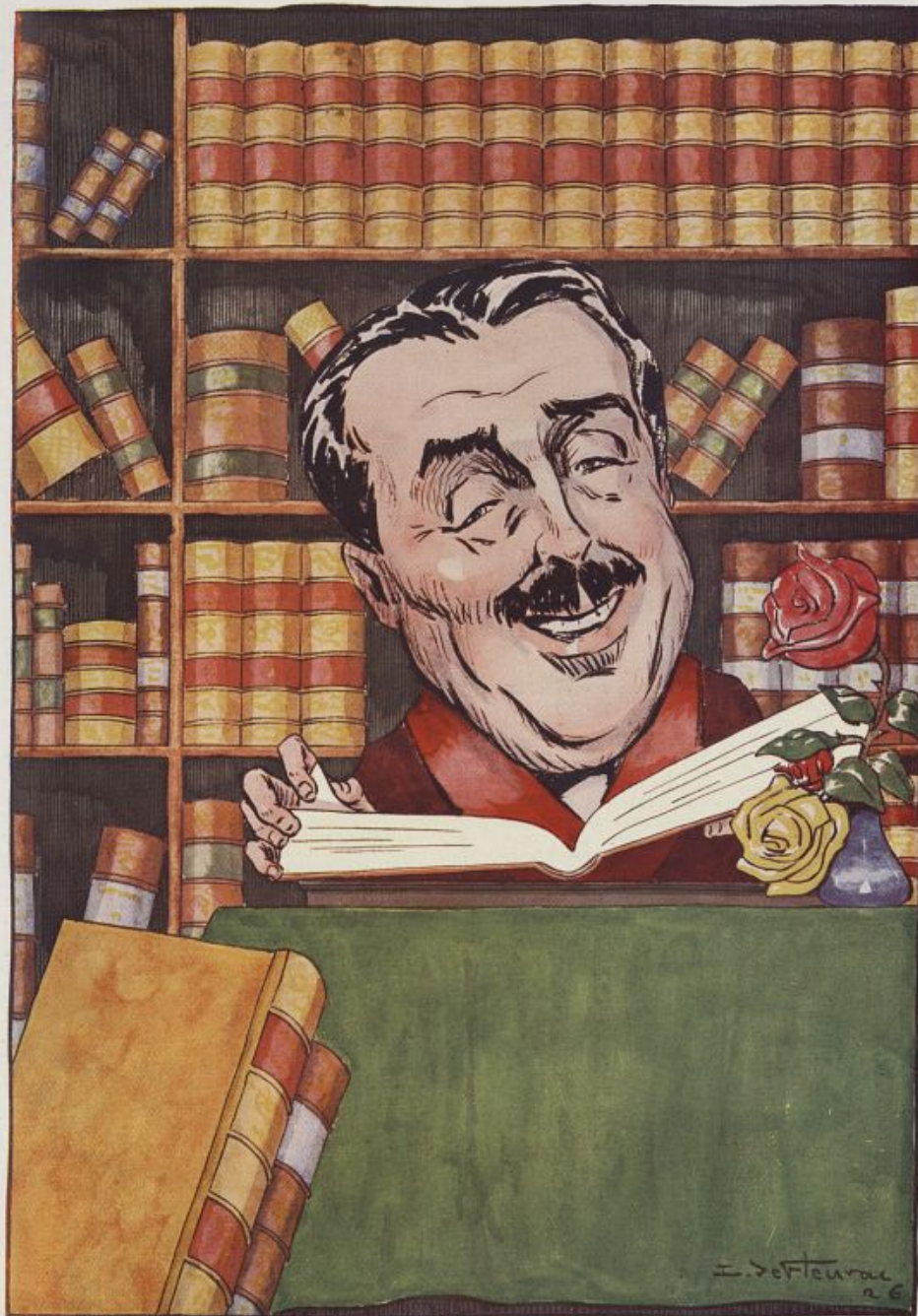


LE POÈTE ARNAULT

Tableau de F.-A. VINCENT. — Musée de Versailles.
Cliché Giraudon.



Par ses actions multiples la **CARNINE LEFRANCO** s'affirme comme étant un agent reconstituant de premier ordre, doué de vitalité, régénérateur rapide du sang, accroissant le poids du corps et renforçant les défenses naturelles de l'organisme vis-à-vis des intoxications du froid et des hémorragies.



Le Docteur Maurice VILLARET
Médecin des Hôpitaux de Paris.

du mari. À la fin de 1796, le général Leclerc emmena notre poète à Milan, où le beau-frère de ce dernier, Regnaud de Saint-Jean d'Angély (qui avait, lui aussi, épousé une demoiselle de Bonneuil), remplissait les fonctions d'administrateur-général des hôpitaux de l'armée d'Italie. Arnault devint le commensal du général en chef, qui, l'ayant apprécié pour son intelligence ouverte, fit de lui le représentant du Directoire près de la République des îles Ioniennes, avec le rang et le traitement de chef de brigade. Prouvant de réelles qualités pratiques, Arnault organisa le gouvernement et l'administration des Sept Îles, mais ne s'éternisa pas dans sa nouvelle fonction. « Après avoir, dit-il, donné des lois à Corfou, laissant à d'autres l'honneur de les faire exécuter, j'abdi-quai le pouvoir aussi héroïque-ment que Lycur-gue et plus pru-demment que Sancho, puisque je n'attendais pas pour le répudier que l'ex-périence m'en eût démontré tous les incon-vénients. »

Revenu d'Italie à son tour, Bonaparte le traita comme un « ami de famille », un de ces intimes desquels on ne peut se passer. Quand, par hasard, il manquait un jour de se montrer chez le Premier Consul, celui-ci lui disait : « On ne vous voit plus ! Que devenez-vous donc ? » et c'était Arnault qu'il chargeait de lui composer un entourage de choix, recruté dans le monde savant et parmi les gens de lettres. Le poète, bon enfant, peu porté à l'envie, incapable d'après partis pris, dut à cette situation spéciale d'être, en réalité, pour bon nombre de ses confrères, le dispensateur premier des faveurs matérielles ou honorifiques dont les comblerait par la suite l'Empereur.

Étant donné une telle cordialité de rapports, on conçoit qu'à cette amitié du Premier Consul, Arnault ait répondu par l'affection la plus dévouée, et l'on s'étonne moins qu'au 18 brumaire, avec son beau-frère Regnaud de Saint-Jean d'Angély, il se soit fait l'un des complices les plus zélés du coup d'état. On peut aussi lui rendre cette justice que, loin d'abuser, pour « pousser sa fortune », de ses relations avec l'ami qu'il voyait à présent au faite de la puissance, et de se ruer, comme tant d'autres, à la curée des places et des honneurs, il se soit contenté de faire œuvre modeste et utile comme chef de division à l'Instruction publique, où il fut, huit années durant, le collaborateur de Fourcroy, qu'activement il aida dans l'organisation des Écoles centrales et des lycées.

Ce brave homme sut, pourtant, se faire plus d'un ennemi. C'est qu'avec un cœur excellent, il avait parfois mauvaise tête, et que, dans certains accès de franchise brutale, sans tenir le moindre compte de l'importance du personnage auquel il s'adressait, il ne fut pas avare de coups de boutoir. La façon dont il s'attira l'inimitié de Fouché, qu'il avait toujours eu en vive antipathie montre quelles pouvaient être, à l'occasion, la liberté et la verdeur de ses ripostes. Un jour que le tout puissant ministre

de la police somnolait après son dîner, Arnault entra à l'improviste chez lui et le réveille. « Vous arrivez bien à propos, dit au poète l'ancien Oratorien, je rêvais que vous étiez sur le point de mourir de la corde ou d'une galanterie. — Le genre de ma mort serait en effet vite réglé, répliqua Arnault du tac au tac, si j'épousais votre maîtresse ou vos principes. »

En 1814, l'ami de Bonaparte, le dévoué serviteur de Napoléon, suivant un exemple trop commun, eut son heure de faiblesse. Il alla, prêt à se remettre aux ordres de son ancien « patron », au devant de Louis XVIII à Compiègne. Mais, personnage de trop mince envergure pour qu'on lui sût gré de cette démarche, l'accueil glacial qu'il

rencontra ne fut pas de nature à atténuer le remords de sa palinodie. Et c'est une fidélité à peine entamée qu'au moment du retour de l'île d'Elbe, il offrit de nouveau à Napoléon.

Lorsque survint la chute définitive de l'Aigle, la froidure royale devint de la rigueur. On ne pardonna pas à Arnault d'avoir fait, pendant les Cent-Jours, partie de la Chambre des Représentants. Proscrit, il se réfugia en Belgique. C'est là qu'il

exprima sa mélancolie d'exilé dans l'épigramme qui commence par ces vers :

*De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ? — Je n'en sais rien...*

et qui se termine ainsi :

*Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.*

Mais les frontières de France ne devaient pas lui rester à jamais fermées. Dès 1819, on lui permit de rentrer dans son pays et de reprendre sa place à l'Académie, où il avait été admis vingt ans plus tôt.

Sa combativité ne s'exerça plus que dans le domaine littéraire, par un conservatisme auquel l'essor de l'école romantique donna l'occasion de se manifester, sous forme de protestations ou de sarcasmes. Il fit partie de la peu éblouissante pléiade dont l'astre de première grandeur était un Baour-Lormian, et qui présenta au roi Charles X une requête à l'effet de fermer le Théâtre-Français à toute pièce entachée de romantisme. Il s'associa enfin à l'indignation d'un Lemerrier, qui s'écriait, dans un alexandrin moins cruel que comique :

Avec impunité les Hugo font des vers.

Quant à lui, Arnault, se laissant doucement vieillir, il fit tranquillement ses petites fables. Puis, par un jour d'été, en 1834, pendant que sa fille lui jouait au piano un air d'autrefois qu'il aimait, il s'allongea dans son fauteuil, pencha la tête en un lent dodelinement, comme un homme qui s'endort, et s'en alla, souriant et apaisé, sans même une crispation de souffrance...

FONTENILLES.



JOSÉPHINE SUBIT LE FEU DES CANONNIERS AUTRICHIENS
SUR LES BORDS DU LAC DE GARDE (Août 1796).
D'après H. LECOMTE. — N. D., Photo., Paris.

**CONVALESCENCES
DIFFICILES**



CARNINE LEFRANCO
réussit
toujours et très vite

LA PETITE MAISON RUSTIQUE

« Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique; une maison blanche avec des contrevents verts; et quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu

l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger semblable à celui dont il sera parlé ci-après. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier; et mon avare magnificence n'é-

talerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

« Là, je rassemblerais une société, plus choisie que nombreuse, d'amis aimant le plaisir et s'y connaissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le rateau des faneuses, et le panier des vendangeuses. Là, tous les airs de la ville seraient oubliés, et devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux, sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un

arbre; quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers, une longue procession de gais convives porteraient en chantant l'appât du festin; on aurait le gazon pour table et pour chaises, les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons; chacun, se préférant

ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui; de cette familiarité cordiale et modérée naîtrait, sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importun laquais épiant nos discours, critiquant tous bas nos maintiens, comptant nos

morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets pour être nos maîtres; chacun serait servi par tous; le temps passerait sans le compter; le repas serait le repos et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin qui lui feraient porter plus gaîment sa misère; et moi j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret:

« — Je suis encore homme.

« Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe; si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisaient à mon voisinage, on saurait que j'aime la joie, et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête; et j'y trouverais en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperais gaîment au bout de leur longue table; j'y ferais choral au refrain d'une vieille chanson rustique, et je danserais dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra. »

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.



VUE DES CHARMETTES, près Chambéry.

Dessin de VERRIER (fin du XVIII^e siècle).
Bibliothèque Nationale, Est.

La Carnine Lefrançois est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les Déchéances physiques

CONSOMPTION NUTRITIVE

La consommation nutritive prépare la maigreur, la tuberculose ou le mal de Bright chez les anciens dyspeptiques. On fortifiera l'estomac, on corroborera la nutrition en donnant deux à trois cuillerées à soupe de *Carnine Lefrancq*, suc musculaire concentré inaltérable. La dilatation d'estomac, l'hyperchlorhydrie, les gastro-pathies par fermentations anormales et même les lésions organiques du pylore, trouveront dans la *Carnine* le meilleur adjuvant du régime lacté, toujours anémiant. Certains praticiens font grand cas de ce traitement contre le vertige stomacal des neurasthéniques, ainsi que dans toutes les variétés de dyspepsie, où il importe, avant tout, de restituer la pléthore globulaire, pour imposer silence au système nerveux hyperesthésié. La *Carnine* entraîne aussi l'atrophie des glandes à pepsine.

L'ESPRIT D'ALEXANDRE DUMAS

Les mots d'Alexandre Dumas sont restés célèbres. Le grand romancier possédait un esprit des plus subtils, des plus amusants.

Un jour, il dînait chez le docteur Gistal, une des célébrités de l'époque et le praticien demanda au romancier de vouloir bien lui écrire une pensée sur son recueil de maximes.

Alexandre Dumas acquiesça très volontiers et, après un moment de réflexion, il écrivit, d'une plume hâtive, sur le registre :

*Depuis que le docteur Gistal
Soigne des familles entières,
On a démoli l'hôpital...*

— Quel flatteur ! ne put s'empêcher de dire le docteur. Mais, imperturbable, Alexandre Dumas ajoutait le dernier vers :

Et l'on a fait deux cimetières

Une autre fois, Alexandre Dumas était allé voir un de ses amis qui habitait, à Auteuil, un pavillon agrémenté d'un jardinet minuscule. À la fin du dîner, les deux amis passent dans le jardin et allument quelques bons cigares. La chaleur était assez lourde.

— Tu ne trouves pas qu'il fait chaud ici ? déclara Alexandre Dumas à son ami.

— Certes, répond l'autre, mais que faire ?

— C'est bien simple, répond Alexandre Dumas, il n'y a qu'à ouvrir la fenêtre.

Et, gravement, il alla ouvrir la croisée du pavillon.
(*Le Pêle-Mêle*).

PARIS — MUSÉE DU LOUVRE



PORTAIT DE JEUNE FEMME
par F. BOUCHER (1703-1770). — École française.

PARFUM D'ACACIAS

*Arbres aux perruques poudrées,
O petits marquis végétaux
Qui balancez sur les coteaux
Vos folles têtes enivrées,*

*Acacias à l'air vainqueur,
Acacias si blancs, si roses
Qu'on voudrait vous dire des choses
Et vous presser tous sur le cœur,*

*Expliquez-moi donc, je vous prie,
Pourquoi vous êtes si coquets,
Et d'où vous tirez vos bouquets,
Grands maîtres en parfumerie ?*

*Oh ! ces bouquets embaument tant ;
Ils sont si doux, si purs, si rares
Qu'au fond des bois pleins de fanfares
On pleure presque en les sentant !*

*Azur, printemps, jeunesse, aurore
C'est fait de cela, vos parfums,
C'est fait de mille être défunts
Dont l'âme obscure s'évapore ;*

*Ou des chansons des tourterelles
Mortes au bois, depuis cent ans,
Ou des petits cœurs palpitants
Qu'avaient les libellules frêles !*

*Qu'importe, ô plantes enivrées
Qui vous dandinez sous les vents,
Les morts sont morts... Pour les vivants,
Balancez vos têtes poudrées !*

JEAN RAMEAU.

LE DOCTEUR MAURICE VILLARET

Médecin des Hôpitaux de Paris.



Maurice Villaret, né à Paris le 7 décembre 1877, est fils d'un médecin, ancien interne des hôpitaux. Il a un oncle médecin, et le docteur Hervieux, qui fut président de l'Académie de Médecine, était son grand-oncle. Pour ne pas sortir de la grande famille médicale, il devait avoir pour beau-frère le professeur Nobécourt, de l'Académie de Médecine.

Ses humanités faites au lycée Condorcet, il devenait externe des hôpitaux en 1897, interne en 1902, chef de laboratoire de la Faculté en 1909, et chef de clinique en 1912.

En 1918, il arrivait à l'agrégation, premier au concours de médecine interne; et en 1919, il devenait médecin des hôpitaux.

Agrégé de la clinique médicale de l'Hôtel-Dieu, le docteur Villaret fait fonction à l'hôpital Beaujon, où il est chargé de la clinique médicale, en l'absence du professeur Achard.

Il a publié des recherches sur les réactions des transsudats; sur les méninges et le liquide céphalo-rachidien (1909), sur le syndrome d'hypertension portale (1906), sur l'origine syphilitique des cirrhoses (1910), sur le syndrome de l'espace retro-parotidien (1915), sur les séquelles des traumatismes crânio-cérébraux (1916), sur le signe de la flexion du gros orteil dans la sciatique (1917), sur la tension veineuse (1912-1926).

Avec la collaboration de Terrien et Mouchet, il a écrit un *Traité des Séquelles de guerre* (Baillière, 1920), et avec Gilbert et Ménétrier,

un *Traité d'histoire de la Médecine*, qui est en préparation. Enfin, on trouve, du docteur Villaret, dans différents traités, de nombreux articles sur le foie, ses maladies et leur traitement, dont, finalement, il a fait sa spécialité.

Son cours de pathologie interne, à la Faculté, a également pour objet les maladies du foie; et ses cours de vacances, à l'Hôtel-Dieu, qui se font trois fois par an, portent aussi sur le foie et le tube digestif. Ils sont d'ailleurs suivis par de nombreux élèves étrangers — plus de 1,200 en dix ans — représentant une trentaine de nations.

Directeur des *Archivos Medicos*, organe de propagande de la science médicale française dans les pays de langue espagnole, le docteur Villaret fait partie du Comité de direction des *Archives des maladies du tube digestif*, et de différents autres journaux de médecine.

Il est membre de la Société médicale des Hôpitaux depuis 1920, de la Société de neurologie (1922), de la Société de médecine légale, de la Société de thérapeutique, de la Société d'histoire de la médecine et de la Société de médecine de Paris.

Lauréat de l'Institut (Prix Montyon), de l'Académie de médecine et de la Faculté de médecine, il est chevalier de la Légion d'honneur.

Pendant la guerre, le docteur Villaret, après un séjour sur le front, au XXI^e Corps et à Zuydcoote, devint Directeur du Centre neurologique de la XVI^e Région, puis adjoint technique du gouvernement militaire de Paris.

PORTRAIT-CHARGE. — Le Docteur Villaret, plongé dans des recherches bibliographiques, travaille à son *Histoire de la Médecine*.

LE CHIRURGIEN

C'est un calculateur de premier ordre: il n'y en a pas qui connaisse mieux que lui la table d'opérations.

Avec une dextérité merveilleuse, il vous divise par deux, vous retranche tout ce que vous voulez, même ce que vous ne voulez pas, puis galamment vous dit: « Merci, l'opération est finie. » Et il ne vous reste plus qu'à régler l'addition.

Il ne recule pas, tel Inaudi, devant les opérations les plus difficiles, les plus compliquées. En général, il les réussit. Quelquefois, il les manque. C'est tout simplement qu'en opérant il a posé quelque chose (sa cigarette ou son lorgnon) et n'a rien retenu.

Les spécialistes des maladies des reins sont particulièrement forts en calculs.

Quant aux chirurgiens dentistes, nul ne peut les égaler pour l'extraction des racines carrées.

ALBERT METZVIL.

LA CARNINE
LEFRANCQ

Ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin,
comme le fait la viande crue, et
son action est plus Energique puisque
" DANS LA VIANDE CRUE.
L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE,
ACTIF, THÉRAPEUTIQUE,
C'EST LE JUS "

Diplômé J. HENRIOT.
" La Carnine " Lefrancq
J. Roux, Editeur

LA CARNINE
LEF

Quelque d'un prix élevé et
moins chère des préparations
Il vaut mieux faire
petite quantité d'un remède dont on a la valeur
qu'une dose élevée d'un produit quelconque.





PORTAIT DE CHARLES I^{er}, ROI D'ANGLETERRE
par Ant. VAN DYCK (1599-1641). — École flamande.

La **CARNINE LEFRANCQ**, Jus de Viande de Bœuf CRUE, **CONCENTRÉ**,
représente le moyen **LE PLUS PRATIQUE** de réaliser la ZOMOTHÉRAPIE.
ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT.



PLANTECLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : COMBAT 01-34

R. C. Seine 25.195

ABONNEMENT :

UN AN. { FRANCE . 18 Fr.
ETRANGER . 20 Fr.

VINGT ET UNIÈME ANNÉE

N° 224

AVRIL 1926 (2)

MAURICE MAETERLINCK.

LA COLÈRE DES ABEILLES



On m'a demandé bien souvent, depuis *la Vie des Abeilles*, d'éclaircir l'un des mystères les plus redoutés de la ruche : à savoir la psychologie de ses irrésistibles, de ses inexplicables, soudaines et parfois mortelles colères. Il flotte en effet, autour de la demeure des blondes fées du miel, une foule de cruelles et injustes légendes. Arrivés près de

l'enclos fleuri de réséda ou de mélilot où bourdonnent les filles de lumière, les plus braves des hôtes qui visitent le jardin, ralentissent le pas et se taisent malgré eux. Les mères affolées en écartent leurs enfants comme elles les écarteraient de quelque feu latent ou d'un nid de vipères ; et l'éleveur novice, ganté de cuir, voilé de gaze, entouré de torrents de fumée, n'affronte l'énigmatique citadelle qu'avec le petit frisson inavoué qui précède les grandes batailles.

Qu'y a-t-il de raisonnable au fond de ces craintes traditionnelles ? L'abeille est-elle vraiment dangereuse ? Se laisse-t-elle apprivoiser ? Y a-t-il péril à s'approcher des ruches ? Faut-il fuir ou braver leur colère ? L'apiculteur a-t-il quelque secret ou quelque talisman qui le préserve des piqûres ? Voilà les questions que vous posent anxieusement tous ceux qui viennent d'installer un timide rucher et qui commencent leur apprentissage.

L'abeille, en général, n'est ni malveillante, ni agressive ; mais paraît assez capricieuse. Elle a contre certaines gens des antipathies invincibles ;

elle a aussi des jours d'énervement, — par exemple à l'approche d'un orage, — où elle se montre extrêmement irritable. Elle a l'odorat très subtil et très susceptible, elle ne tolère aucun parfum et abomine par-dessus tout l'odeur de la sueur humaine et de l'alcool. Elle ne s'apprivoise pas, au sens propre du mot, mais tandis que les ruches qu'on ne visite jamais deviennent hargneuses et méfiantes, celles qu'on entoure de soins quotidiens s'accoutument aisément à la présence discrète et prudente de l'homme. Enfin, il existe, pour manier presque impunément les abeilles, un certain nombre de petits expédients, variables selon les circonstances, que la pratique seule peut enseigner. Mais il est temps de révéler le grand secret de leurs colères.

L'abeille, au fond si pacifique, si longanime, qui ne pique jamais (à moins qu'on ne l'écrase) quand elle butine parmi les fleurs, une fois rentrée chez elle, dans son royaume aux monuments de cire, garde ce caractère bénin et tolérant, ou devient violente et mortellement dangereuse, selon que sa ville maternelle est opulente ou pauvre. Ici encore, comme il arrive souvent quand on étudie les mœurs de ce petit peuple ardent et mystérieux, les prévisions de la logique humaine sont entièrement déjouées. Il serait naturel que les abeilles défendissent avec acharnement une cité débordante de trésors si péniblement amassés, une cité comme on en rencontre dans les bons ruchers, où le nectar, ne trouvant plus place dans les alvéoles sans nombre qui représentent des milliers de barriques empilées, des caves aux greniers, ruisselle en stalactites d'or le long des murailles bruissantes et envoie au loin dans la campagne, comme une réponse heureuse aux parfums éphémères des calices qui s'ouvrent, le parfum plus durable du miel où vit le souvenir des calices que le temps a fermés. Or, il n'en est rien. Plus leur demeure est riche, moins elles montrent

Carnine Lefrancq :: Reconstituant ::
TRÈS ÉNERGIQUE

d'ardeur à combattre autour d'elles. Ouvrez ou renversez une ruche opulente : si vous avez eu soin d'écarter à l'aide d'une bouffée de tabac les sentinelles de l'entrée, il sera extrêmement rare que les autres abeilles songent à vous disputer le liquide butin conquis sur les sourires et sur toutes les grâces des beaux mois azurés. Faites-en l'expérience, je vous promets l'impunité si vous ne touchez qu'aux ruches les plus lourdes. Vous les retournerez et vous les viderez comme de vibrantes mais inoffensives amphores. Qu'est-ce à dire ? Les âpres amazones ont-elles perdu courage ? — l'abondance les a-t-elle amollies, et, à l'exemple des habitants trop fortunés des villes luxueuses, se sont-elles déchargées des devoirs périlleux sur les malheureux mercenaires qui veillent près des portes ?

Non : on ne remarque point que le plus grand bonheur énerve leur vertu. Au contraire ; plus la république est prospère, plus les lois y sont dures et sévèrement appliquées, et l'ouvrière d'une ruche où le superflu s'accumule, travaille avec bien plus d'ardeur que celle d'une ruche indigente. Il y a d'autres raisons que nous ne pénétrons pas entièrement, mais qui sont vraisemblables pour peu qu'on tienne compte de l'interprétation effarée que la pauvre abeille doit donner à nos gestes monstrueux. En voyant tout à coup son immense demeure soulevée, culbutée, entr'ouverte, elle s' imagine probablement qu'il s'agit d'une catastrophe inévitable et naturelle contre laquelle il serait insensé de lutter. Elle ne résiste plus, mais elle ne fuit pas. Ayant admis la ruine, il semble que déjà elle voie dans son instinct la demeure future, qu'elle espère rebâtir avec les matériaux arrachés à la ville éventrée. Elle laisse le présent sans défense pour sauver l'avenir. Ou bien est-ce que, peut-être, comme le chien de la fable, « le chien qui porte au cou le dîner de son maître », constatant que tout est perdu sans retour, elle aime mieux périr en prenant sa part du pillage et passer de la vie à la mort dans une orgie unique et prodigieuse ? Nous ne savons au juste. Comment sonderions-nous les mobiles de l'abeille, alors que ceux des plus simples actions de nos frères nous sont inaccessibles ?

* * *

Toujours est-il qu'à chaque grande épreuve de la cité, à chaque trouble qui leur paraît avoir un caractère inéluctable, dès que l'affolement s'est propagé de proche en proche parmi le peuple noir et frémissant, les abeilles se précipitent sur les rayons, arrachent violemment les couvercles sacrés des provisions d'hiver, basculent la tête la première dans les cuves odorantes, y plongent tout entières, y aspirent longuement le chaste vin des fleurs, s'en gorgent, s'en enivrent jusqu'à ce que leurs ventres cerclés d'anneaux de bronze s'allongent et se distendent comme des outres étranglées. Or, l'abeille gonflée de miel ne peut plus courber l'abdomen selon l'angle requis pour tirer l'aiguillon. Elles deviennent dès lors mécaniquement, pour ainsi dire, inoffensives. On s' imagine en général que l'apiculteur use de l'enfumoïr pour étourdir, asphyxier à demi les belliqueuses trésorières de l'azur, et s'introduire ainsi à la faveur d'un sommeil sans défense, dans le palais des innombrables amazones endormies. C'est une erreur ; la fumée sert d'abord à refouler les gardiennes du seuil, toujours sur le qui-vive et extrêmement belliqueuses ; puis deux ou trois bouffées vont semer la panique parmi les ouvrières ; la panique provoque la mystérieuse orgie, et l'orgie l'impuissance. Ainsi s'explique que l'on peut, les bras nus et le visage découvert, ouvrir les plus populeuses ruchées, en examiner les rayons, secouer

les abeilles, les répandre à ses pieds, les amonceler, les transvaser comme des grains de blé et récolter tranquillement le miel, au milieu de l'assourdissante nuée des ouvrières dépossédées, sans avoir à subir une seule piqure.

* * *

Mais malheur à qui touche aux ruches pauvres ! Eloignez-vous des habitacles de misère ! Ici, la fumée n'a plus aucun prestige, et à peine aurez-vous envoyé les premières bouffées que vingt mille démons aigus et frénétiques jailliront de l'enceinte, accableront vos mains, étourdiront vos yeux, noirciront votre face. Nul être vivant, excepté l'ours, dit-on, et le « sphinx Atropos », ne résiste à la rage des légions acérées. Surtout ne luttez pas, la fureur gagnerait les colonies voisines ; et l'odeur du venin répandu affolerait toutes les républiques d'alentour. Il n'est d'autre salut que dans une prompte fuite à travers les buissons. L'abeille est moins rancunière, moins implacable que la guêpe et poursuit rarement l'ennemi. Si la fuite est impossible, l'immobilité absolue pourrait seule la calmer ou lui donner le change. Elle redoute et attaque tout mouvement trop brusque, mais pardonne aussitôt à ce qui ne bouge plus.

Les ruches pauvres vivent, ou plutôt meurent au jour le jour, et c'est parce qu'elles n'ont pas de miel en leurs celliers que la fumée n'a point d'action sur les abeilles. Ne pouvant se gorger comme leurs sœurs des tribus plus heureuses, les possibilités d'une cité future n'égareront pas leur ardeur. Elles ne pensent qu'à périr sur le seuil profané et, maigres, efflanquées, agiles, effrénées, le défendent avec un héroïsme, un acharnement inouïs. Aussi l'apiculteur prudent ne déplace-t-il jamais les ruches indigentes sans avoir fait un sacrifice préalable aux Euménides affamées. Il leur offre un gâteau de miel. Elles accourent, puis, la fumée aidant, elles s'enlèvent et s'envolent, — et les voilà réduites à l'impuissance comme les riches bourgeoises des cellules plantureuses.

* * *

Il y aurait encore beaucoup à dire sur la colère des abeilles et sur leurs antipathies singulières. Ces antipathies sont souvent si étranges qu'on les attribua longtemps, qu'on les attribue encore, parmi les paysans, à des causes morales, à des intuitions mystiques et profondes. On est convaincu, par exemple, que les virginales vendangeuses ne peuvent supporter l'approche de l'impudique, surtout de l'adultère. Il serait surprenant que le plus raisonnable des êtres qui vivent avec nous sur ce globe incompréhensible attachât tant d'importance à un péché souvent fort innocent. Au fond, elles n'en ont cure ; mais elles, dont la vie est bercée tout entière au souffle nuptial et somptueux des fleurs, ont horreur des parfums que nous dérobon à celles-ci.

Faut-il croire que la chasteté répand moins de parfums que l'amour ? Est-ce là l'origine de la rancune des jalouses abeilles et de l'austère légende qui venge des vertus aussi jalouses qu'elles ? Quoi qu'il en soit, elle est à classer, cette légende, au nombre de tant d'autres qui croient faire grand honneur aux phénomènes de la nature en leur prêtant des sentiments humains. Il conviendrait au contraire de mêler le moins possible notre psychologie humaine à tout ce que nous ne comprenons pas facilement ; il conviendrait de ne chercher nos explications qu'en dehors, en deçà ou au-delà de l'homme, car c'est probablement là que se trouvent les révélations décisives que nous attendons encore.

(Le Double Jardin)

MAURICE MAETERLINCK.

LA CARNINE LEFRANCO

dont la base exclusive est le *Suc Musculaire de Bœuf concentré*

POSSÈDE TOUS LES AVANTAGES EUPEPTIQUES DE LA VIANDE CRUE
SANS AUCUN DE SES INCONVÉNIENTS



LE ROI ET LA REINE DES BELGES

Portrait équestre de L. L. M. M. Le Roi et la Reine des Belges, par Albert BESNARD, Membre de l'Institut de France.

LE COFFRET

*Ma mère, pour ses jours de deuil et de souci,
Garde, dans un tiroir secret de sa commode,
Un petit coffre en fer rouillé, de vieille mode,
Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu'ici.*

*Comme un cercueil, la boîte est funèbre et massive,
Et contient les cheveux de ses parents défunts,
Dans les sachets jaunies aux pénétrants parfums,
Qu'elle vient quelquefois baiser, le soir, pensive*

*Quand sont mortes mes sœurs blondes, on l'a rouvert
Pour y mettre des pleurs et des boucles frisées !
Hélas ! nous ne gardions d'elles, chaînes brisées,
Que ces deux anneaux d'or dans ce coffret de fer.*

*Et toi, puisque ton front vers le tombeau se penche,
O mère, quand viendra l'inévitable jour
Où j'irai dans la boîte enfermer à mon tour
Un peu de tes cheveux... que la mèche soit blanche !*

Georges RODENBACH.

Sois-nous propice et consolante...

*Sois nous propice et consolante encor, lumière,
Pâle clarté d'hiver qui baignera nos fronts,
Quand, tous les deux, l'après-midi, nous nous rendrons
Respirer au jardin une tiédeur dernière.*

*Nous t'aimâmes, jadis, avec un tel orgueil,
Avec un tel amour bondissant de notre âme
Qu'une suprême et douce et bienveillante flamme
Nous est due à cette heure où nous attend le deuil.*

*Tu es celle que nul homme jamais n'oublie
Du jour que tu frappas ses bras victorieux
Et que le soir venu tu dormis en ses yeux
Avec ta splendeur morte et ta force abolie.*

*Et tu nous fus toujours la visible ferveur
Qui partout répandue et partout rayonnante
En des fièvres d'ardeur profonde et lancinante
Semblait vers l'infini partir de notre cœur.*

Emile VERHAEREN.

Pierre NOTHOMB.

LA REINE

Croisé un bataillon de renforts qui court au combat, traversé un escadron galopant vers les lignes, coupé un long convoi de munitions, passé et repassé les *watergangs* dans les prairies : voici les dunes, voici le bouquet d'arbres d'où montent en tournant les avions légers, comme d'un grand nid, voici la grange où les soldats au repos font l'école aux enfants des hameaux bombardés, voici les baraquements, les hôpitaux improvisés, les croix-rouges sur les robes blanches. Voici le village tranquille et clair où jadis j'ai passé tant d'étés paisibles, et que je retrouve plein de la plus intense vie.

Je débouche sur la digue de mer devant un royal crépuscule. La marée toute basse a découvert l'immense plage, où s'allongent en lignes parallèles les flaques d'eau, et où règne une animation sans pareille. On a décrit souvent, sans en dire jamais toute la dramatique beauté, les revues que le roi Albert aime à passer devant l'humble villa où habite la Reine. C'est ici qu'il décore ses régiments, qu'il parle à ses troupes, qu'il reçoit, parmi les hommes rangés en carré, le serment de ses officiers. C'est parfois par des matins sombres, quand le bruit des vagues et du vent se joint à celui des batteries pour étouffer les paroles et les clairons. Alors combien tragiques apparaissent cette armée et ce chef, groupés à l'extrême bord de leur pays, sur une grève battue par les flots...

Ce soir, la mer est si calme qu'elle balance et déforme à peine les reflets oranges du couchant ; l'air est si pur et si léger que, de la grande rumeur des voix entrecroisées, arrivent distinctement à moi des bruits lointains, un commandement bref, des exclamations de joueurs, des galops épars.

De-ci de-là, sur la grande étendue mouillée, des compagnies font l'exercice, des officiers causent par groupes, des équipes de football se démènent et se mêlent : les hommes ont déposé leur tunique et leur casquette, ils bondissent et courent, en bras de chemise et en pantalon kaki, comme des collégiens en vacances. Le ballon vient et revient, monte et descend avec des reflets changeants et fauves. Une fanfare répète des morceaux : les badauds sont assis alentour comme aux « festivals » des dimanches de Flandre. Des

Wallons dont je reconnais le rire sautant, terminent une partie de balle : la « petite reine » dessine dans l'air, d'une paume tendue à une autre paume, des zigzags précipités. Près d'eux un groupe nombreux de cavaliers démontés : ils sont venus du cantonnement pour se rafraîchir : la plupart se déshabillent, courent à la mer. Et c'est un spectacle bien rythmé, et digne de l'antique Grèce, celui de ces jeunes hommes merveilleusement musclés qui se baignent dans l'eau dorée. Autour

des chevaux et des habits posés en tas, de petits marchands circulent avec des crêpes, du chocolat, des bonbons, des petits pains ronds et luisants. Vers Coxyde, des lanciers bleus font tourner dans les premières vagues une fantasia joyeuse et animée.

Et là-bas, tout au bord, là où il n'y a plus de promeneurs ni de passants, quelques officiers sur la digue se montrent un homme de haute taille, un peu penché,

une silhouette féminine toute blanche sous un bérêt blanc : la Reine et le Roi.

Jusqu'où sont-ils allés ? Jusqu'à la frontière toute proche où un poteau de bois, rongé par l'eau salée, s'isole sur la plage nue, à l'endroit où notre premier roi venant par les grèves vides toucha pour la première fois son royaume ? Jusqu'au cirque de dunes blanches où M. de Turenne battit l'infidèle Condé ? De quoi ont-ils parlé dans ce soir trop pur et trop doux ? Sans doute n'a-t-il dit que son travail, non ses soucis ; sans doute, parlant d'espérance, a-t-elle tu ses déchirements. Sans doute au retour, dans le calme du soir, se sont-ils complu à regarder sur le sable humide les mouvements joyeux et les jeux de ces grands enfants. Maintenant ils s'arrêtent et lèvent les yeux vers l'Occident.

Un avion ennemi passe, si haut, si loin, qu'il n'est pas plus gros qu'une abeille mordorée. Deux petits torpilleurs noirs qui se découpent à l'horizon le canonnet à coups espacés. On voit autour de lui des fumées rondes apparaître, se déployer, fondre sans bruit, puis on entend sur l'eau l'écho bref de l'éclatement. L'avion évolue, tranquille d'être si lointain. Nous nous mêlons bientôt résolument à la chasse. Les petits canons des dunes, vivement pointés, se mettent à donner. Et c'est après la petite chose, presque invisible déjà,



LA REINE ELISABETH

Clique « Les Annales ».

en visite aux tranchées sur le front de l'Yser.

LA CARNINE LEFRANCQ

rend la ZOMOTHÉRAPIE agréable

Elle plait aux malades, elle ne s'altère pas, elle agit.

une canonnade violente, acharnée, précise de plus en plus, que l'insensible obscurité arrête bientôt... Il ne reste plus au-dessus d'une bande encore blonde, au ras de la mer, dans la diffuse lueur du jour déjà mort, que deux ou trois fumées légères qui se dissipent, dénouées.

Les jeux, peu à peu, se sont arrêtés ; les soldats, isolés ou par colonnes, sont remontés à leurs quartiers où déjà se répondent des clairons graves. Les derniers chevaux escaladent la dune là-bas, en une suite de silhouettes mauves ; de timides lumières s'allument aux maisons ; des projecteurs, devant Nieuport, croisent leurs feux encore pâles, en des gestes rectilignes et mystérieux. Et bientôt l'on n'aperçoit plus, tout au bout de la plage nue, au bord de leur terre, au bord de la nuit, qu'une ombre grise, presque effacée, et, tout auprès, une ombre claire.

Je crois être seul, tant le silence est profond, seul à suivre des yeux la douce apparition qui persiste. Cependant, un murmure très bas et des mots mêlés à la nuit m'apprennent tout à coup que des hommes encore m'entourent... Je me retourne et je les devine, par dizaines et par centaines, presque invisibles dans la pénombre, debout sur le sable, appuyés aux murs, les yeux tendus aussi vers ce qui reste de lumière. Des bouches sont entr'ouvertes, des mains jointes, des visages enfantins illuminés d'on ne sait quel rayon, de rudes figures attendries. On entend les haleines, les chuchotements, l'extase, le bruit des âmes :

— C'est Elle...

Je comprends mieux que jamais l'admiration dont on l'entoure, l'affection qu'on lui porte, l'amour qu'on lui voue. Voici que tout ce soir d'été se recueille autour de son cœur.

Que deviendrions-nous si elle n'était pas là, peuplant de son pas silencieux la solitude du monde ? Quel gouffre serait cette nuit si, sur la plage invisible, nous ne percevions pas en elle

la clarté douce et obstinée de tout ce qui ne s'éteint pas ?

Quelle serait l'horreur des tranchées si son souvenir n'y flottait : *Elle a passé là. Là elle s'est assise. Elle n'a pas eu peur !... Elle nous a souri... Elle nous a parlé... ?* Que serait la mort des blessés si elle ne se glissait, bonne et bienfaisante, près de leur chevet ? Que serait,

au bruit du canon, ce « lieu de repos », si à chaque pas l'on n'y rencontrait sa grâce ? Aux côtés du roi elle demeure, belle comme la douleur, douce comme la patience, tranquille comme la confiance, rayonnante comme la victoire. Il est le Chef — mais elle est l'âme.

Elle est l'âme de cette armée dont elle a partagé le sort et qu'elle n'a point voulu quitter. On l'a vue à Anvers braver les bombes, d'un sourire. On l'a vue sur les routes de Flandre parmi les soldats, pendant la retraite d'octobre. Elle a voulu rester sur le sol belge, elle y a ramené ses enfants ; elle a voulu que son fils aîné, — il a

quatorze ans, — prit le sac et le fusil comme simple soldat ; elle aussi veut donner son sang !

Elle est l'âme de cette bataille qui ne dure que pour mieux finir, de cette résistance improvisée, désespérée, victorieuse ; de ce combat perpétué où chaque jour nous progressons ; de cette seconde victoire qui déjà derrière nos lignes ouvre ses ailes au vent de mer. Rien qu'à la voir passer, les Belges savent ce qu'ils défendent et ce pourquoi ils doivent vaincre.

Elle est l'âme de ce pays plus émouvant que tout au monde, de cette réserve suprême que délimitent les roseaux du petit fleuve infranchissable. Dès qu'on foule ce sol béni on devine partout sa présence, on pressent partout sa lumière. Plus tard, quand nous viendrons avec nos frères délivrés baiser la terre sainte où nos héros sont morts, visiter ces ruines augustes, cette plage à jamais libre, ces rives d'où aura bondi la définitive revanche, nous reverrons partout, comme en ce soir tombé, glisser discrètement sa silhouette blanche...

(L'Yeer).



SOLDATS BELGES
au cantonnement sur la plage de la Panne. Vénuscop Richard.



ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ
TUBERCULOSE
NEURASTHÉNIE - CHLOROSE



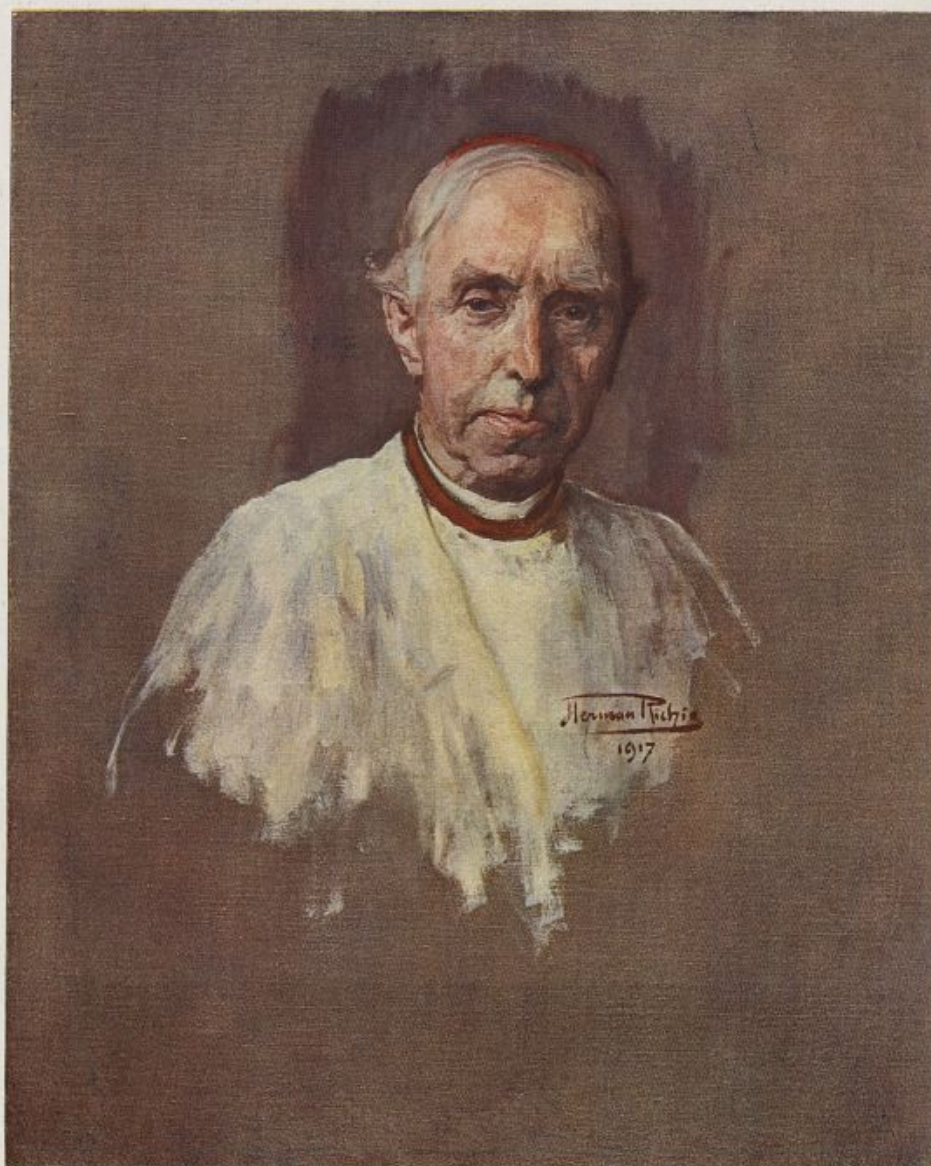
CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES
DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN



CARNINE LEFRANCQ

PUR SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE CONCENTRÉ
SOUS FORME DE SIROP DE SAVEUR AGREABLE

FUMOUE - 78, Faub. St. Denis - PARIS



LE CARDINAL MERCIER
Par Herman Richir (*Étude originale, Printemps 1917*).

En 1917, le peintre Herman Richir, voulant immortaliser le symbole de la résistance du peuple belge, sous l'occupation allemande, obtint de son Eminence le Cardinal Mercier, primat de Belgique, la faveur de quelques heures de pose, qui lui permirent de reproduire les traits de l'illustre défunt. Le grand portrait historique (portrait en pied), fait d'après cette étude, et qui se trouve actuellement au Palais de l'Archevêché à Malines, est destiné à la Bibliothèque de Louvain.

Parmi les nombreuses œuvres du peintre, citons : Les portraits de L. L. M. M. le Roi et la Reine des Belges, de L. L. A. A., le Comte et la Comtesse de

Flandre. Citons également le groupe imposant qu'il vient de terminer, et qui représente les Membres du Conseil d'administration de la Banque Nationale de Belgique pendant la guerre.

Herman Richir, portraitiste officiel belge, est actuellement Directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. Il est né à Bruxelles en 1866. En dépit des préoccupations multiples et des tendances qui, dans la recherche malade d'une personnalité, ont inquiété et inquiètent encore actuellement tant d'artistes, Herman Richir est resté fidèle aux traditions d'un art classique et sain.

LE DÉFENSEUR DE LA JUSTICE

Les alliances que rencontra la France au cours de la grande guerre nous laissent fidèlement reconnaissants. Sans autre arme que sa parole, le cardinal Mercier, chef d'une Église surveillée dans un pays piétiné, osa proclamer hautement, publiquement, que ce pays, et que la France aussi, ayant pour eux le droit, avaient pour eux l'alliance divine.

L'alliance divine !

Vous vous rappelez les manifestations allemandes du mois d'août 1914, et la morgue dévote qui portait l'impérialisme germanique à se flatter d'une telle alliance. Le Dieu jadis glorifié par le beau cantique de Luther, ce Dieu qui était une citadelle, se laissait déchoir à n'être plus qu'un complice d'agression, un protecteur de coups de main, un instigateur de violences ; il s'appela désormais le vieux Dieu allemand ; il saccageait Louvain comme il avait, du vivant même de Luther, au nom des « griefs de la nation germanique », saccagé Rome ; il armait l'Allemagne contre toute culture qui n'était pas la sienne, et s'armait lui-même pour l'Allemagne.

Grande déchéance pour le Très-Haut, d'être ainsi réduit par un Hohenzollern à l'état de compère ; et de pareilles profanations mettaient en péril l'idée même de Dieu. Toutes les confessions religieuses surent gré au cardinal Mercier d'avoir restauré du haut de la chaire de Malines la véritable notion de l'alliance divine.

A l'encontre de cette conception d'un Dieu partisan, serviteur aveugle du caprice national, le cardinal fit resplendir l'ineffable image d'un Dieu dont la volonté s'identifie avec la justice, et dont l'omnipotence est au service de cette justice. L'Allemagne brûlait Louvain, bafouait la Belgique, et ce prélat disait à ses ouailles, devant elle : « Dieu est notre allié », et la Belgique avait confiance, la France avait confiance, parce que l'affirmation d'une telle alliance, en face d'un oppresseur im-

puissant à en assourdir l'écho, était déjà une première victoire.

Le cardinal, dans l'après guerre comme durant la guerre, demeura l'inflexible défenseur de cette justice que saint Thomas, l'auteur qu'il aime, appelait, d'un mot que la théologie peut se permettre, la « justice vindicative ».

Entre les puissances de l'Esprit, représentées par l'archevêque de Malines, et les manœuvres où se complaisent les adeptes du vieux Dieu allemand, la lutte continue. L'autre jour, aux États-Unis, un « clergyman » luthérien suppliait ses coreligionnaires d'avilir le franc et de « mettre la France à genoux », afin que « par le salut de l'Allemagne, fussent garantis l'avenir du luthéranisme en Europe et le règne de la moralité, de la vérité, de la commune décence parmi les hommes ». Mais simultanément, en Belgique, une voix s'élevait, accusant les vaincus d'avoir « organisé eux-mêmes une

faillite fictive », et déplorant que l'Allemagne eût refusé à ses vainqueurs, qu'elle eût refusé à l'Europe et au monde, de s'acquitter d'une dette justement contractée : c'était la voix du cardinal Mercier.

Elle trahit le sentiment, très fier et tout en même temps très humble, que sa dignité de prêtre fait de lui le représentant de la justice éternelle : de là, la souveraineté d'accent avec laquelle il sait ponctuer les verdicts de cette justice. C'est parce que prêtre qu'il peut tenir un tel langage ; c'est dans son sacerdoce même qu'il trouve l'ascendant nécessaire pour tenir les âmes en haleine. Supprimez de l'histoire cette matinée du début d'avril 1874, où Désiré Mercier devint prêtre ; et dans les annales de la grande guerre, une page qui fut glorieuse pour la dignité de la pensée, glorieuse pour la liberté de l'âme, celle qu'y inscrivit le cardinal Mercier, disparaîtrait du même coup.

GEORGES GOYAU, de l'Académie française.



LE CARDINAL MERCIER A LA CATHÉDRALE DE MALINES.

Vérascope Richard.

LA CARNINE
LEFRANCO

enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps



MUSÉE DE BRUXELLES



L'ALCHIMISTE
Tableau de David Ryckaert (1612 + 1661). — Ecole Flamande.

L'Imprimeur-Gérant: JEBLEN, 24, AVENUE DE ST-OUEN, PARIS.

PRINTED IN FRANCE.



L'ANTECLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION

CARNINE LEFRANCQ

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : COMBAT 01-34

R. C. Seine 45.195

ABONNEMENT

UN AN. } FRANCE . . 18 Fr.
 } ÉTRANGER . 25 Fr.
LE NUMÉRO : 1 FR. 50.

VINGT ET UNIÈME ANNÉE

N° 225

MAI-JUIN 1926

NUMÉRO SPÉCIAL CONSACRÉ AU 6^e SALON DES MÉDECINS



PAYSAGE DE NORMANDIE, Peinture, par M^{me} L. BROUARDEL.

CARNINE LEFRANCQ PUISSANT RÉGÉNÉRATEUR
:: DU SANG ET DE L'ORGANISME ::

LE SIXIÈME SALON DES MÉDECINS

Longtemps il y eut, aux Champs-Élysées, un marronnier célèbre dont les tendres pousses vertes se montraient dès le 20 Mars. On le guettait, on allait le voir, il était tout à la fois une célébrité et une éphéméride parisienne, annonçant le printemps avec sa perspective de plaisirs artistiques, de fêtes mondaines. N'en va-t-il pas un peu ainsi pour notre Salon des Médecins qui, régulièrement, à la mi-Mars, comme une pointe d'avant garde, semble ouvrir le défilé des Salons officiels. Petit soldat de la grande Cohorte de l'art, il est demeuré fidèle à son berceau : le Cercle de la Librairie où, pour la sixième fois, il a ouvert toutes grandes ses portes, le dimanche 14 Mars dernier, d'abord à M^r Paul Léon, le directeur des Beaux-Arts, qui a bien voulu lui faire l'honneur de l'inaugurer, ce dont se sont empressés de le remercier, au nom de tous, les Membres de son Comité : MM. les Professeurs Hayem, Marcel Labbé, F. Bezançon et Grimbert, enfin à tous les Membres de la Famille Médicale et à leurs amis.

Pour rendre hommage au goût, aux qualités artistiques primesautières des 167 exposants, et de leurs 500 œuvres, il faudrait non pas un mais plusieurs articles. Nous nous contenterons donc de dire, avant tout, que, de l'avis général, ce sixième Salon fut, dans son ensemble, en très sensible progrès sur les précédents et que du sentiment de visiteurs de marque : grands artistes ou critiques comme : Jean Boucher, Van Dongen et Arsène Alexandre, il



LE DOCTEUR PAUL RABIER
Sculpture, par J. DROUOT.

est un des meilleurs Salons d'amateurs.

A cela rien d'étonnant et l'on ne saurait trop répéter que le Médecin, en effet, de par son éducation, les qualités d'observation qu'il doit posséder, et l'habitude scrupuleuse qu'il a de son propre contrôle, font qu'il est demeuré fidèle au dessin, à la relativité des valeurs, et qu'enfin il se juge lui-même en conscience. Si on ajoute à cela qu'il est, la plupart du temps, un autodidacte qui n'a eu, le plus souvent, pour tout maître que la sincérité de son émotion et pour qui toute formule se résume dans le souci de faire vrai, on comprendra que, ses inexpériences mises à part et dont il se corrige du reste par comparaison chaque année, ce Salon soit un des plus goûtés, pour sa loyauté même si l'on peut dire, qualité qui ne laisse pas de manquer à certains autres grands Salons.

Comme à l'accoutumée tous les genres y furent représentés. Le nu par les fines « études à la sanguine » de M. Briau, par le « torse » d'une belle matière de M^{me} Pascalis, par la gracieuse « étude de femme » au crayon de M. Peugniez et par celles solides, de « seins » de M. Harburger.

Parmi les portraitistes il nous faut mettre hors de pair trois femmes, trois exquises miniaturistes : M^{mes} Routchine-Vitry, Lemerle et M^{lle} Lévy-Engelmann, et à leur suite signaler : MM. Péraire, Escat, Cabon, Sinan, Livet, Pecker et M^{me} Hézard.

Fleurs et Natures mortes furent, comme d'habitude, surtout l'apanage des dames et

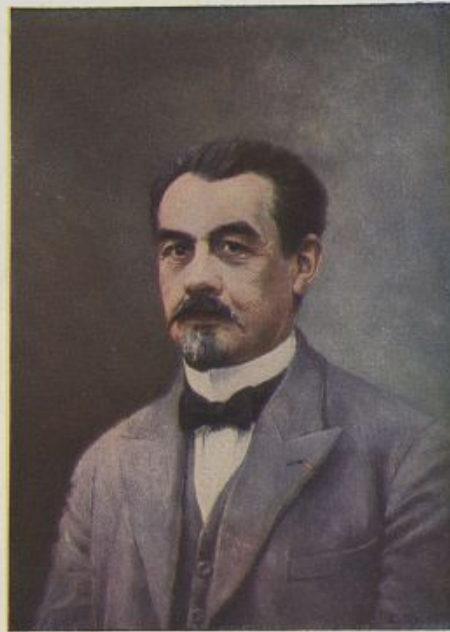
LA CARNINE
LEFRANCO

enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps





JEUNE FEMME AU TURBAN
par J. BUREAU, de Paris.



LE PROFESSEUR JEAN ESCAT
par E. ESCAT, de Toulouse.

LA CARNINE
LEFRANCQ

N'EST PAS UNE MÉDICATION
A LONGUE ÉCHÉANCE
ELLE AGIT TOUJOURS ET TRÈS RAPIDEMENT



VUE DE MASSEVAUX (ALSACE)
Gouache, par le Dr KOLB, de Paris.



CAUSETTE
par Mme L. LAMORRE-CASTEX, de Rennes.



M. le Prof. SERGENT.

M. le Docteur NETTER.

M. le Prof. LEJARS.

MM. les Drs MARTIN et ROUX,
de l'Institut Pasteur.

DESSINÉS PAR BILS

jeunes filles, parmi lesquelles s'y distinguèrent : M^{lles} Bazy, Gardette, Mathieu, Perrin, Wilborts ; M^{mes} Henria et Nermord-Detanger à la riche palette, et MM. Da-bout, Ménier et Sinan.

Les sujets de genre pour peu nombreux y furent bons et d'une heureuse inspiration, ainsi de la « Maternité », de M. Doin ; de la « Causette », de M^{me} Lamorre-Castex ; de « à pleines dents », de M^{me} Flamme-Mayné ; du « Kangaroo » de M^{me} Mac-Auliffe ; des « Tigres », de M. Métayer ; de ceux de M. J. de Pradel, et enfin des œuvres de MM. Laurens, Deleage et Bobo.

Les fidèles de l'aquarelle, ce genre tout à la fois séduisant et difficile, furent cette année encore nombreux, et nous fûmes heureux d'y retrouver, pour la joie de nos yeux, M^{mes} Brouardel, Fourneau-Segond, Perrens-Bonamy, Tixier, Voisin, Zabeth, avec MM. Labbé, Grimbert, Philibert, Maurice, Malherbe, Leter, Moullin,

Janet, Papin, Bureau, Blind, Barbié, et parmi les nouveaux : M^{lles} Pelletier Christophe, et MM. Bruker, Rendu et Rondeau du Noyer.

Le paysage avec la douceur de son repos, l'immobilité inlassable de ses modèles, le grand bain de silence et de calme dont est faite son atmosphère a conservé et même accru ses pratiquants au nombre desquels nous avons remarqué : M^{mes} Thoinot, Delage, Funck-Hellet, Lévy-Blum, Lily Pech, Paris, Perrotte, Lasnier-Bosquains ; M^{lles} Marignac, Raydel, de Sarnez, et ensuite la légion de nos confrères : Albertin, Barbillion, Bardon, G. Baudoin, A. Baudoin, Benoit, Blanc, Boinot, Boyé, Boyer, Bron,

Caboche, Chrétien, Creissent, Davenport, Decléty, Desmier, Devaux, Dondey, Engel, Escat, Eyraud, Fay, Fétel, Fuhrer, Giron, Guyonnet, Hallé, Harlez, Keller, Kolb, Lapeyre, Lehmanns, Le Gendre, Lemièrre, Lesur, Lonjumeau, Mac-Master, Magin, Mahu, Mary-Mercier, Montlaur,

LE FAUNE AU LAPEREAU
par F. de HÉRAIN.

La CARNINE LEFRANCO

LES MALADES EN ÉTAT DE CACHEXIE PULMONAIRE

RELEVE AVEC UNE RAPIDITÉ
ET UNE
ÉNERGIE INCONTESTABLES



M. le Prof. CHAUFFARD.

M. le Dr COURTOIS-SUFFIT.

M. le Docteur FLORAND.

M. le Prof. CUNEO.

DESSINÉS PAR BILS

Pernin, Plessard, Poyet, Prunet, Raymond, Rohmer, Rostan, Siffre, Tassilly, Viguier, Wilborts.

Le groupe des graveurs, dessinateurs, illustrateurs, comptait à ce salon d'excellentes recrues, venues se joindre aux anciens : Brouette, Colin, De Hérain, Wagner devenus des professionnels connus et cotés, Caussade, Antoine, Choquet, Creissent, Janet ; ainsi de M^{lle} Ardouin, de M^{me} Camus, de MM. Bils, Cami, Charbonnier, Charvet, Giraudeau et Prodhomme.

Les sculptures, plus nombreuses également et disséminées, heureusement, sur des consoles, sur des stèles, comprenaient des bustes, des animaux, jusqu'à un très beau monument aux morts de Martigny, et étaient signées : De Hérain, Moncassin,

Villandre, Dhôtel, Faure ; de M^{mes} Réal, Sidler ; de M^{lles} Quinquaud, Delage, de MM. Boureille, Champion, Gérard, Jacquemin, Péralté, Prével, Marcorelles, Zalta.



SOLDAT MOURANT (Monument aux Morts).

Plâtre patiné, par le Dr MARTIGNY.

A la section d'art décoratif, elle aussi en plein accroissement, nous voyons de M^{lles} Baillière, Henne et Lapasset de précieuses pièces de céramique ; de M^{me} Urbain-Monnier, un ravissant éventail gouaché ; de M^{lle} Pi-

geaud, de séduisantes reliures ; de M^{me} Streletsky, de fines peintures sur porcelaine ; de M. Oliviero, des grès flammés ; de M. Ronal, d'amusantes sculptures sur ivoire.

Que représente tout cela me demandera-t-on ? Vers quel but, quelles réalisations cela tend-il ? Cela répond au besoin de détente nerveuse indispensable à certains

LA CARNINE LEFRANCQ

rend la ZOMOTHÉRAPIE agréable

Elle plait aux malades, elle ne s'altère pas, elle agit.

moments, à la nécessité de reposer, ne fut-ce que quelques instants, ses yeux et son cœur de toutes les tristesses physiques, de toutes les détresses morales vues et vécues chaque jour. C'est un effort vers le beau, vers ce beau qui, affirmait Goethe, contient le bien, ce bien qu'il est de notre devoir de faire sans cesse. C'est donc comme une sorte de recharge morale que le Médecin demande



De haut en bas :

POCHADE EN PLEIN AIR
Esquisse, par
M^{me} Louise PASCALES (Atras)

COLLIOURE
(Pyrénées-Orientales)
DERNIERS RAYONS
SUR LE PORT
par le

Prof. Marcel Lanné, Paris,
de la Faculté de Médecine.

BORDS DE LA THÉOLE,
A BRIVES (INDRE)
par le Professeur TASSILLY,
de la Faculté de Pharmacie, Paris

ainsi à l'art. Sans compter comme le dit Molière, ce grand connaisseur du cœur humain, que : « La récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement ». Voilà pourquoi nous avons créé le Salon des Médecins. Qui nous en blâmera !

PAUL RABIER.



Dans les NÉVROSES,
INTOXICATIONS,
NÉVRALGIES TENACES,
VERTIGES,
CHORÉE,
NEURASTHÉNIE
et HYPOCONDRIE



LES RÉSULTATS OBTENUS
PAR L'EMPLOI MÉTHODIQUE DE

La CARNINE LEFRANCO

SONT SUPÉRIEURS À CEUX DE TOUTES
LES PRÉPARATIONS SIMILAIRES

LA DICTÉE DE MÉRIMÉE

Cette dictée fut faite par Prosper Mérimée à Napoléon III, à l'Impératrice Eugénie et à quelques personnes de leur entourage.

En voici le texte :

Pour parler sans ambiguïté, ce diner à Sainte-Adresse, près du Havre, malgré les effluves embaumés de la mer, malgré les vins de très bons crus, les cuisseaux de veau et les cuissots de chevreuil prodigués par l'amphitryon, fut un vrai guépier.

Quelles que soient, quelles que exigües qu'aient pu paraître, à côté de la somme due, les arrhes qu'étaient censés avoir données la douairière et le marguillier, il était infâme d'en vouloir, pour cela, à ces fusiliers jumeaux et mal bâtis, et de leur infliger une raclée, alors qu'ils ne songeaient qu'à prendre des rafraîchissements avec leurs coreligionnaires. Quoiqu'il en soit, c'est bien à tort que la douairière, par un contre-sens exorbitant, s'est laissé entraîner à prendre un râteau et qu'elle s'est crue obligée de frapper l'exigeant marguillier sur son omoplate vieillie.

Deux alvéoles furent brisées,



PORTRAIT

par M^{lle} Sonia ROUCHINE-VITRY.

une dysenterie se déclara, suivie d'une phthisie. Par Saint-Martin, quelle hémorragie ! s'écria ce bellâtre.

A cet événement, saisissant son goupillon, ridicule excédent de bagage, il la poursuit dans l'église tout entière.

Dans les *Souvenirs*, que publièrent Plon-Nourrit, la princesse de Metternich rappelle cette amusante anecdote et termine ainsi :

« Le travail de correction terminée, Mérimée se leva et déclara à haute voix le nom du lauréat, lequel, à la stupefaction générale, était celui du prince de Metternich. Il lut : S. M. l'Empereur a fait 75 fautes, S. M. l'Impératrice 62, la princesse de Metternich 42, M. Alexandre Dumas 24, M. Octave Feuillet 19 (je passe les autres) et le prince de Metternich 3 ! Je laisse à juger de la figure consternée des deux académiciens. Elle nous fit tous éclater de rire. Alexandre Dumas se leva et alla vers mon mari en lui demandant : Prince, quand allez-vous vous présenter à l'Académie pour nous apprendre l'orthographe ? »



Buste du Prof. GRÉGOIRE.
Terre Cuite
par Ch. VILLANDRE.

Buste de DOMINIQUE.
Terre Cuite
par M^{lle} Anna QUINQUAUD.

Buste du Prof. BRETON.
(In memoriam)
par G. GÉRARD (Lille).

Buste du Prof. RIEFFEL.
Terre Cuite
par Ch. VILLANDRE.



A PLEINE DENTS
par Mme B. FLAMME MAYNÉ, de Bruxelles.



MATERNITÉ
Peinture de G. DOIX.

CARNINE LEFRANCQ PRÉVIENT ET COMBAT TOUTES DÉCHÉANCES PHYSIQUES



LE BOUQUET DE VIOLETTES, par Mme C. HERRIA.



JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)

ABONNEMENT :
UN AN. } FRANCE . . 18 Fr.
 } ÉTRANGER . 25 Fr.

VINGT ET UNIÈME ANNÉE

N° 226

Téléphone : COMBAT 01-34

LE NUMÉRO : 1 FR. 50.

JUILLET-AOÛT 1926

R. C. Seine 55.195.

G. LENÔTRE

LE MARI DE LA "JEUNE CAPTIVE"



L'ÉPOQUE où elle inspira ces beaux vers, une femme de vingt-cinq ans, ayant la prestance de Vénus, et déjà légalement séparée de son mari. Je ne sais si jamais elle s'avisait du sentiment qu'elle avait inspiré au poète; il me semble bien avoir lu qu'il lui offrit le manuscrit de son élégie et qu'elle en fit cadeau à Millin, enfermé comme elle et comme Chénier, pendant la Terreur, à Saint-Lazare; ce qui semblerait établir qu'elle n'y donna pas grande attention.

Elle était beaucoup plus occupée d'un autre prisonnier, M. de Montrond, qui, pour se distraire des ennuis de la captivité, lui faisait une cour

assidue. Tandis que le candide Chénier écrivait ses vers, Montrond prenait un moyen moins poétique mais plus sûr de se faire aimer. Blond et rose, avec la figure de Faublas, la grâce d'Adonis et les épaules d'Hercule, Montrond avait été quelque peu officier dans les dernières années de la monarchie. Grand joueur, très aimable, il avait eu rapidement tous ses camarades du régiment pour amis et tous les marchands de Paris pour créanciers. Mis en prison, sans ressources, il négocia imperturbablement, moyennant cent louis d'or promis aux agents de Fouquier-Tinville, sa liberté et celle de la duchesse. En doublant la somme, ce qui ne lui coûtait pas davantage, ils auraient acheté également la vie du poète; mais il est bien manifeste que l'idée ne leur en vint pas. Chénier fut conduit à l'échafaud; Montrond et sa *jeune captive* prirent la clef des champs: ils s'épousèrent et partirent ensemble pour l'Angleterre abriter un bonheur qui dura ce que peuvent durer les roses dans les brouillards de la Tamise. Tandis que son mari courait à de nouvelles et anciennes amours, M^{me} de Montrond s'efforça de lui rester fidèle durant quelques années; mais elle

La Carnine Lefranco est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les déchéances physiques

se laissa prendre d'abord à la voix du chanteur Garat, qui ne chanta pas avec la pauvre femme un duo bien tendre, ensuite à l'éloquence d'un autre Garat, le tribun, qui la roua de coups. La solide amitié du poète Népomucène Lemerrier fut la consolation de sa fin, arrivée en 1820.

* *

Quant à Montrond, qui se disait « si peu marié », il l'oublia vite; cet homme instruit, spirituel, querelleur, égoïste et charmant aurait pu servir de modèle à quelque La Bruyère pour un caractère inédit: l'homme qui sacrifierait à ses aises l'univers entier. Son esprit était un carquois inépuisable, sans cesse prêt à se vider, et l'on ferait de ses mots un recueil précieux. Un jour, par exemple, qu'avec un ancien régicide, il jouait aux cartes, agacé d'un manque d'attention de son partenaire, il lui dit froidement: « C'est donc une habitude chez vous de couper les rois? »

Sa finesse et sa crânerie avaient séduit la belle madame Hamelin, reine de Paris au temps du Directoire, et il s'établit entre eux une intimité qui dura tant que Montrond vécut. Mme Hamelin avait bien, outre son mari, un autre *intime*; mais personne ne s'en scandalisait; elle avait été élevée aux derniers jours d'un siècle où l'amour se montrait conciliant: elle aimait mieux rendre deux êtres heureux plutôt que d'en attrister un seul.

Sous l'Empire, les railleries de Montrond ne furent pas très goûtées du pouvoir; on le pria de quitter Paris et d'aller se fixer à Anvers; les parisiennes intriguèrent pour obtenir le retour de l'enfant prodigue, elles intriguèrent trop; le duc de Rovigo, commandant de la gendarmerie d'élite, fut chargé de saisir l'aimable homme et de le transporter au fort de Ham; au bout d'un mois, pourtant, on l'autorisa à résider à Châtillon-sur-Seine. Pour égayer son exil, il fit des mots: « Le duc de Rovigo, disait-il, est une nature honnête;

mais il n'y a que sa gendarmerie qui soit d'élite. » Pourtant il s'ennuyait à périr; il devint bucolique, s'occupa de greffes et de boutures, cultiva les roses; ça ne le distrayait pas beaucoup. En juillet 1812, il rompit sa surveillance et disparut; on mit la police à ses trousses, et un inspecteur se lança à sa piste jusqu'en Egypte, — une fausse piste, car Montrond avait gagné l'Espagne et s'était embarqué sur un petit bateau bientôt

capturé par une escadre anglaise. Conduit à bord du vaisseau amiral, il resta cinq mois, assistant aux bals comme aux batailles, témoin involontaire de toutes les misères qu'on voit dans les livres, ce qui, d'ailleurs, n'était rien à sa verve. Certain jour qu'on offrait à bord un dîner auquel il assistait, le capitaine, loup de mer rude et brutal, porta divers toasts et termina de la sorte: « Je bois aussi aux Français, quoique ce soient tous des polissons... je ne fais pas d'exception! » Montrond se leva, et du ton le plus aimable, riposta: « Je bois aux Anglais! Ce sont tous des gentlemen; mais je fais des exceptions! »

* *

Rentré en France à l'époque

de la Restauration, Montrond s'amusa à intriguer; il avait pris l'habitude d'être un peu traqué par la police et trouvait à ce jeu un certain plaisir; d'opinions, du reste, il n'en avait guère, et l'on ne peut débrouiller à qui et à quoi il était attaché, si l'on en excepte son vieil ami Talleyrand et la volage Mme Hamelin. En 1823, il habitait rue Blanche un pavillon isolé qu'il payait, ou était censé payer, 2.500 francs par an. Il vivait là, sans capitaux et sans rentes, menant le train d'un millionnaire, ayant pour domestique un homme qui devenait son secrétaire à l'occasion, son intendant quelquefois, son caissier souvent, son valet de chambre à l'ordinaire, et son ami dans l'intimité. Cet homme se nommait Antoine Boulanger. A servir ce maître sans le sou, Antoine avait fait une petite fortune: il avait



AIMÉE DE COIGNY

Par A. WERTMÜLLER. — (Collect. de M. de Mandrot).





Le Professeur GLEY

un intérieur, un ménage et même un domestique.

Un beau jour, Montrond, perdu de dettes, vit à sa porte des affiches annonçant la saisie et la vente de son mobilier et de la maison : il en avait subi bien d'autres et ne s'en émut guère. On adjugea la maison d'abord, puis le mobilier, à charge par l'acquéreur de laisser Montrond en jouir sa vie durant. Or, cet acquéreur n'était autre qu'Antoine Boulanger, qui, flairant une bonne affaire, devenait ainsi le propriétaire de son maître, sans pourtant oser le lui avouer. Ma's, un jour, Montrond aux abois dut se résoudre à vendre une partie de son mobilier, ce qu'apprenant, Antoine n'hésita pas à révéler son opération. « Comment, fit le philosophe, c'est toi qui as acheté ça ? Parfait, tu connais l'ordre et tu sais placer tes économies ». De ce jour, parfaitement tranquille, il doubla ses dettes, certain d'être hors de l'atteinte de ses créanciers.

Même il devint généreux : il envoyait en cadeaux à quelques belles dames des livres à reliures, des porcelaines, des bibelots tirés de son appartement, et c'est le brave Antoine qui portait à destination ces objets soigneusement emballés par son maître, sans se douter qu'il se dépouillait lui-même. L'infortuné s'en aperçut enfin : « Je prévins Monsieur le comte que je vais tout vendre. — Tu ne commettras pas cette sottise. — Si, monsieur le comte, et pas plus tard que cette semaine. — Non ! te dis-je, puisque j'ai donné tes meubles en garantie de mes emprunts ! » Ecrasé, Antoine se résigna et ne rentra dans ses fonds qu'après la mort de l'insouciant personnage.

Perclus de goutte, Montrond traînait à Valençay, chez le prince de Talleyrand, ses infirmités multiples. On le brouettait dans les allées du parc, à la table du prince, au whist que les insomnies du maître prolongeaient bien avant dans la nuit. Ainsi logé, chauffé et nourri, Montrond vivait

sans soucis, comptant son avenir assuré par le testament de Talleyrand. Le public, bien renseigné, affirmait que celui-ci laisserait à son ami 50.000 fr. de rente. Or, le vieux diplomate mourut, et il se trouva qu'il ne légua à Montrond que son *fauteuil historique*. « Que veut-il que j'en fasse, disait l'héritier, moi qui n'aime dormir que dans mon lit ! » Il rentra furieux à Paris et fonda chez lui un tripot ; mais la police intervint et fit saisir

le mobilier ; alors il se démena si bien qu'il obtint « une indemnité ».

* * *

La fin de ce Lauzun du Directoire fut plus édifiante qu'on n'aurait pu le prévoir. Quand la ruine et la maladie l'accablèrent sans rémission, il vint chercher un abri près de Fontainebleau, au château de la Madeleine qu'habitait Madame Hamelin. M. Alfred Marquiset — dans une piquante étude qu'il publia naguère sous le titre : *Une Merveilleuse* (M^{me} Hamelin), 1776-1851, — citait de bien jolies lettres de son héroïne racontant les derniers jours de Montrond. « Je l'ai bien reçu et je lui ai cédé mon lit. Il est resté huit jours sans paraître s'ennuyer ; il est très peu sourd en ce moment, il

mange assez bien, babille beaucoup ». Et plus loin : « Il fut très aimable, sans la moindre polissonnerie ; il vantait son bien-être, me comblait de tendresses et de louanges et enfin vint à Paris pour... un emprunt... y dina seul et prit une effroyable indigestion... Il arriva ici pour s'aliter. Mon confesseur, l'abbé Petitot, fut demandé par lui. Il fut adorable avec ce bon prêtre... Il vécut neuf jours encore, envoyant chercher sans cesse son bon petit curé. Il fit des adieux presque gais et nous quitta... » Par un retour sur sa propre vie, la charmante femme ajoutait, s'adressant à son correspondant : « Mon ami, pensez à Dieu, ça n'empêche pas d'être aimable et Montrond l'a bien prouvé... »

G. LENOTRE.



LA JEUNE CAPTIVE

(Œuvres d'André CHÉNIER. — (Edit. Bibl. Nat.).

Dans les NÉVROSES,
INTOXICATIONS,
NÉURALGIES TENACES,
VERTIGES,
CHORÉE,
NEURASTHÉNIE
et HYPOCONDRIE



LES RÉSULTATS OBTENUS
PAR L'EMPLOI MÉTHODIQUE DE

La CARNINE LEFRANCQ

SONT SUPÉRIEURS À CEUX DE TOUTES
LES PRÉPARATIONS SIMILAIRES

MICHELET

JACQUES CŒUR

Il faut visiter à Bourges la curieuse maison de ce personnage équivoque, maison pleine de mystères, comme fut sa vie. On voit, à bien la regarder, ce qu'elle montre et ce qu'elle cache; partout on y croit sentir deux choses opposées, la hardiesse et la défiance du parvenu, l'orgueil du commerce oriental, et, en même temps, la réserve de l'argentier du roi. Toutefois, la hardiesse l'emporte; ce mystère affiché est comme un défi au passant.

Cette maison, avancée un peu dans la rue, comme pour regarder et voir venir, se tient quasi toute close; à ses fausses fenêtres deux valets en pierre ont l'air d'épier les gens. Dans la cour, de petits bas-reliefs offrent les humbles images du travail, la fileuse, la balayeuse, le vigneron, le colporteur; mais par dessus cette fausse humilité, la statue équestre du banquier plane impérieusement.

Dans ce triomphe à huis clos, le grand homme d'argent ne dédaigne pas d'enseigner tout le secret de sa fortune; il nous l'explique en deux devises. L'une est l'héroïque rébus: « *A rail-lans cœurs rien impossible* ». Cette devise est de l'homme, de son audace, de son naïf orgueil. L'autre est la petite sagesse du marchand au moyen âge: « *Bouche close. Neutre. Entendre dire. Faire. Taire* »: Sage et discrète maxime, qu'il fallait suivre en la taisant. Dans la belle salle du haut, le vaillant Cœur est plus indiscret encore; il s'est fait sculpter, pour son amusement quotidien, une joute

burlesque, un tournoi à ânes, moquerie durable de la chevalerie, qui dut déplaire à bien des gens.

Le beau portrait que Godefroy donne de Jacques Cœur d'après l'original, et qui doit ressembler, est une figure éminemment roturière, mais point du tout

vulgaire, dure, fine et hardie. Elle sent un peu le trafiquant en pays sarrasin, le marchand d'hommes. La France ne remplit que le milieu de cette aventureuse vie, qui commence et finit en Orient: marchand en Syrie en 1432, il meurt en Chypre, amiral du Saint-Siège. Le pape, un pape espagnol, tout animé du feu des croisades, Calixte Borgia, l'accueillit dans son malheur et l'envoya combattre les Turcs.

C'est ce que rappelle à Bourges la chapelle funéraire des Cœur. Jacques y paraît transfiguré dans les splendides vitraux sous le costume de Saint-Jacques, patron des pèlerins; dans ses armes, trois coquilles de pèlerinage; triste pèlerinage, les coquilles sont noires; mais entre sont postés fièrement trois cœurs rouges, le triple cœur du héros marchand. Le registre de l'église ne lui donne qu'un titre:

« Capitaine de l'Eglise contre les infidèles ». Du roi, de l'argentier du roi, pas un mot, rien qui rappelle ses services si mal reconnus. Peut-être, en son amour-propre de banquier, a-t-il voulu qu'on oubliât cette mauvaise affaire qui sauva la France, cette faute d'avoir pris un trop puissant débiteur, d'avoir prêté à qui pouvait payer d'un gîbet.



Portrait de Jacques CŒUR

Musée de Bourges.

Phot. Auzanfans.

LE JARDIN D'ALEXANDRE DUMAS

Nous avons reçu du Docteur Cesbron, une nouvelle rédaction de l'anecdote sur le jardin d'Alexandre Dumas, anecdote rapportée dans le n° 223 de Chanteclair, page 206.

Voici la scène relative au jardin où étouffait Alexandre Dumas fils.

Vous savez qu'il professait pour son père, « cet enfant qu'il avait eu quand il était très jeune », une tendresse un peu ironique. Évoquant l'origine quarteronne de Dumas père et son enfantine vanité, il disait: « Papa monterait derrière sa voiture pour faire croire qu'il a un nègre ».

Ceci vous explique que toute occasion de taquinerie lui était douce. Au moment où se place l'anecdote du jardin, les Dumas habitaient rue Ballu, l'hôtel appartenant aujourd'hui, je crois, à M. Ballu, Inspecteur des Monuments historiques d'Algérie.

À côté du salon se trouvait un minuscule jardin, actuellement couvert. Dumas père se réjouissait à l'idée d'en faire les honneurs à ses convives lors d'un grand dîner. Dumas fils, à l'heure du cigare, et comme son père, au milieu du salon commençait à vanter son jardin, lui dit brusquement: « Papa, ouvre donc la porte pour donner de l'air au jardin ».

Vous devinez la déconvenue du grand enfant romancier.

D. CESBRON.

LA CARNINE
LEFRANCQ

*Ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin
comme le fait la viande crue, et
son action est plus Énergique puisque*

**"DANS LA VIANDE CRUE.
L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE,
ACTIF, THÉRAPEUTIQUE,
C'EST LE JUS"**

Docteur J. HENICOURT,
"La Zoothérapie"
1 Rue de la Libération

LA CARNINE
LEFRANCQ

*Quotique d'un prix élevé et
moins chère des préparations
Il vaut mieux faire
petite quantité d'un remède dont on a besoin
qu'une dose élevée d'un produit qui ne l'est pas.*



PLAINTÉ

*Le vent aime la fleur; la fleur, le papillon;
Le papillon, l'azur; l'azur, le doux rayon
De l'étoile lointaine;
L'étoile aime la mer, et la mer, le rocher
Qui reçoit ses baisers sans se laisser toucher
Par l'amour ou la haine.*

*Hélas! c'est donc la loi des choses d'ici-bas?
Et moi, j'adore aussi qui ne m'aimera pas;
C'est une autre qui m'aime.
Et celle à qui j'aurais voulu donner mes jours
Cherchera loin de moi d'impossibles amours
Qui la fuiront de même.*

*O vent, fleur, papillon, azur, étoile, mer!
Vous qui souffrez aussi de ce tourment amer,
Puisque je vous ressemble,
Amis de l'infini, frères silencieux,
Venez, rapprochons-nous, aimons-nous sous les cieux,
Consolons-nous ensemble!*

EDOUARD GRENIER.

MÉDICATION RÉPARATRICE

Le suc musculaire est, de toutes les préparations opothérapiques, la seule nettement réparatrice et hématogène. C'est pourquoi son mode d'emploi en pratique a, depuis longtemps, débordé les affections tuberculeuses, dans lesquelles RICHET démontra son activité spécifique. L'épuisement neuromusculaire qui suit les fièvres graves et accompagne les maladies chroniques; la goutte et le rhumatisme à formes cachectiques, le diabète maigre, l'albuminurie rebelle et bien d'autres dyscrasies sont devenus, peu à peu, tributaires de son emploi. Cette vogue thérapeutique contre l'épuisement et la dénutrition est due, pour une grande part, au perfectionnement réalisé dans la zomothérapie primitive, par la **Carnine Lefrancq**. Aucun remède chimique ne saurait suppléer la Carnine, qui agit, avant tout, par l'affinité de ses enzymes, pour la vitalité intime des cellules vivantes.

MUSÉE DE NANCY



IVRESSE DE SILÈNE

par Carl VAN LOO (1705-1765). — École française.

LE PROFESSEUR GLEY



Walery, phot.

Eugène Gley est né à Epinal, en 1859.

Après études faites au Collège d'Epinal, puis au Lycée de Nice, il commença ses études de médecine à la Faculté de Montpellier, et les termina à la Faculté de Nancy.

Professeur agrégé de la Faculté de Médecine pour la Physiologie (Concours de 1889), il est maintenant professeur au Collège de France, où il occupe la chaire de Biologie générale.

Son sujet de thèse, en 1881, fut l'étude du pouls carotidien pendant le travail intellectuel, sujet qu'il devait élargir plus tard, en étudiant l'influence du travail intellectuel sur la température (1884).

Puis le jeune physiologiste poursuit des recherches sur les mouvements musculaires inconscients (1884-1889); sur l'inexcitabilité périodique du cœur des mammifères (1889-1890); sur les mouvements trémulatoires du cœur (1887, 1891, 1892); sur la moelle et les actions vaso-motrices (1889-1894); sur l'innervation des vaisseaux lymphatiques (1891-1895); sur l'action des produits microbiens sur le système nerveux vaso-moteur (1890-1891).

De 1891 à 1896, il étudie l'action tératogène des toxines microbiennes.

En 1895-1896, le docteur Gley découvre une nouvelle fonction du foie, la fonction anticoagulante, et en 1902, il établit une distinction entre deux sortes de sécrétions pancréatiques.

En 1891, il fait la découverte des glandes parathyroïdes; puis il poursuit l'étude de la thyroïde et des parathyroïdes. De 1900 à 1902, il constate et démontre la présence de l'iode dans le sang, puis dans le sang thyroïdien (1923); et, le premier, il affirme que la thyroïde est une glande à sécrétion interne. Il apporte

par la suite une contribution à la démonstration du rôle du pancréas comme glande à sécrétion interne. De 1913 à 1924, il publie des recherches sur la fonction des surrénales. Antérieurement, d'ailleurs, de 1896 à 1899, il avait scruté le rôle des glandes génitales accessoires, puis montré l'action hémolytique du sang de l'anguille.

Notons aussi la découverte de la première anticytotoxine, et sa distinction de deux sortes d'immunité, etc. (1898, 1899-1901, 1904, 1907).

On doit au professeur Gley des *Essais de Philosophie, d'Histoire et de Biologie* (Paris, Masson, 1900); des *Études de psychologie physiologique et pathologique* (Paris, Alcan, 1903); un *Traité élémentaire de Physiologie* (2 vol. Baillière; 6^e édition en 1924); *Les Sécrétions internes* (Paris, Baillière, 1914, 3^e édition en 1925, ouvrage traduit en anglais et en allemand); *Quatre Leçons sur les Sécrétions internes* (Paris, Baillière, 1920; 2^e édition en 1926, traduite en espagnol).

Directeur du *Journal de physiologie et de pathologie générale*; co-directeur des *Archives internationales de pharmacodynamie*; membre du comité de rédaction de la *Revue générale des Sciences*, le Professeur Gley a été rapporteur au Premier Congrès international de Psychologie (Paris, 1887); au Congrès international de Médecine à Moscou en 1897, au Congrès international de médecine de Londres, en 1913. Enfin il a représenté la France au Comité directeur des Congrès internationaux de Physiologie.

Membre de la Société de Biologie (1886), dont il a été vice-président en 1897 et 1910 et secrétaire général de 1899 à 1909; membre de l'Académie de médecine (1903), dont il est vice-président; et membre correspondant, associé ou honoraire de nombreuses sociétés scientifiques étrangères, le professeur Gley est Officier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT CHARGE. — Le professeur Gley est un maître de la biologie et de la physiologie; il connaît à fond les ficelles qui font agir les pantins dont se compose la pauvre humanité.



La Carnine Lefrancq

PRÉVIENT ET COMBAT

TOUTES DÉCHÉANCES PHYSIQUES

LA CARNINE LEFRANCQ
RÉTABLIT RAPIDEMENT

Salonique } Tombeau royal dans la Ville Haute.
Tombeau de marbre (Cour de la caserne Top-Hané).
(Collection de M. le Médecin-Major H. Cordier).



UN JOUR DE REVUE SOUS L'EMPIRE (1810)
par Hippolyte Boulasol (1800-1866) et Adrien Dauzats (1803-1868). — Ecole française du XIX^e siècle.



PANTÉCLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION

CARLINE LEFRANCQ

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone. COMBAT 01-34

R. C. Seine 25.195

ABONNEMENT :

UN AN. } FRANCE . . 18 Fr.
 } ÉTRANGER . 25 Fr.

LE NUMÉRO : 2 FR. »

VINGT ET UNIÈME ANNÉE

N° 227

SEPTEMBRE 1926

MONTPELLIER, VILLE UNIVERSITAIRE

Montpellier, par ses monuments, ses jardins, ses boulevards, ses somptueuses demeures, l'éternel azur de son ciel, est une des plus belles villes de France. On le sait, et depuis longtemps. Mais le nom de Montpellier dit encore autre chose. Voilà : non seulement dans les classes cultivées, mais même dans tout le populaire de France, on ne sépare pas Montpellier de son Université. C'est la seule de nos villes universitaires, qui, dans l'esprit de tous, fasse corps ainsi avec son Université. Autant vaut dire que Montpellier est quelque chose comme notre Heidelberg, notre Salamanque, notre Oxford.

Mais, quelque très fréquentées et brillantes par leur enseignement que soient les autres Facultés, qui comptent parmi leurs maîtres de beaux et même de grands noms de la science française, il n'en est pas moins vrai que c'est la Faculté de Médecine qui a fait la gloire de l'Université montpelliéraine. Ses mille ans d'existence, la

longue lignée, depuis le moyen âge jusqu'aujourd'hui, de ses professeurs illustres, l'éclat de ses doctrines particulières, le retentissement de ses querelles avec la Faculté de Paris, sa clientèle internationale d'étudiants, ont assuré à la Faculté de Médecine de Montpellier un incomparable renom.

Mais n'oublions pas l'étudiant de génie dont elle peut inscrire le nom sur son fronton, au-dessus même de ses plus glorieux professeurs : Rabelais.

Dans le Pantagruel, Rabelais parle lui-même de son séjour à Montpellier. Il nomme ses professeurs. Il raconte la « morale comédie de celui qui avait épousé une femme mute » dans laquelle, en 1531, il joua un rôle. Reçu docteur le 22 mai 1537, il enseigna pendant quelque temps : Le registre des leçons de l'Université nous le montre

interprétant le texte grec des *Pronostics d'Hippocrate* à partir de la Saint-Luc 1537.

Les touristes pourront voir, dans les archives



SCEAU

de
l'Université de Médecine
de Montpellier (1560).

JOURNÉES MÉDICALES DE MONTPELLIER (4-6 Novembre 1926).

Numéro Spécial consacré par la **CARLINE LEFRANCQ**
à la Faculté de Médecine de Montpellier.

de la Faculté de Médecine de Montpellier, plusieurs documents se rapportant à Rabelais : son immatriculation comme élève en médecine, écrite de sa main ; un autre autographe, sur le livre des Procureurs, constatant sa présence à la première démonstration anatomique de l'année 1530 ; sa signature au bas des comptes

La vie des étudiants de Montpellier, à que de Rabelais, le Professeur P. Delmas nous l'a fait connaître. Dès 6 heures du matin, même en hiver, heure que nos étudiants d'aujourd'hui trouveraient peut-être trop matinale, les cours se succédaient dans les locaux de l'école, qui occupaient alors, ceci dit pour les touristes, une partie du terrain où s'élève actuellement l'École de Pharmacie.

Les Cours étaient purement théoriques. Ce n'est qu'en 1376 que l'École de Montpellier reçut du duc d'Anjou, gouverneur du Languedoc, l'autorisation de disséquer, chaque année, le cadavre d'un criminel qu'on exécuterait. En 1550, les études anatomiques ayant pris de plus en plus d'importance, les dissections devinrent plus fréquentes. C'était un spectacle très couru. En dehors des étudiants, on voyait dans l'assistance des seigneurs, des bourgeois, et même des dames. Un compte qui nous a été conservé des dépenses nécessitées par la seconde anatomie de l'année 1527 nous permet, pour ainsi dire, de suivre d'un bout à l'autre, dans ses détails, l'opération :

« Pour l'éminent et très savant maître Jean Faucon, doctissime interprète de l'histoire du corps, un écu. — Pour le prosecteur, vingt sous. — Pour le vase de verre destiné à recevoir les intestins, ainsi que pour le feu et les étoupes,

cinq sous dix deniers. — Pour l'encens employé à assainir la salle, dix-huit deniers. — Pour le garde de l'hôpital qui a bénévolement livré le cadavre, cinq sous. — Pour la femme dudit garde, qui a prêté le linceul dans lequel on l'a apporté à l'École, deux sous, afin de la mieux disposer à nous avertir lorsqu'il se présentera des corps propres à la dissection. — Pour les hommes qui ont amené le cadavre de l'hôpital au collège de médecine, deux sous. — Pour le vin qui a servi à le laver, et pour ceux qui l'ont lavé, deux sous. — Pour une livre de chandelles, nécessaires à la

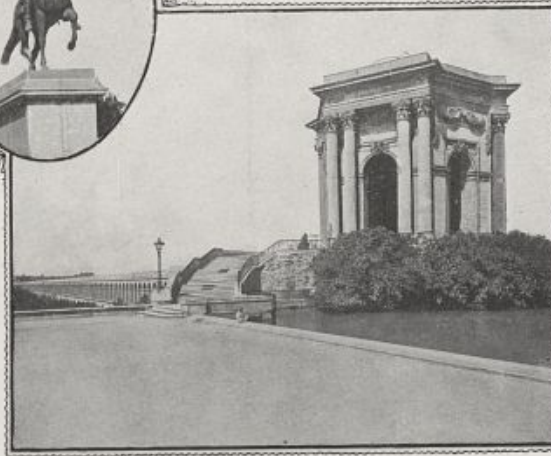
poursuite de la dissection dans la soirée du jour de l'autopsie, seize deniers. — Pour les peines du bedeau de l'Université, qui a concouru à l'opération, en ouvrant les portes, en entretenant le feu, en fournissant de son mobilier nombre d'ustensiles dont on avait besoin, cinq sous. — Pour sa femme, qui a ensuite nettoyé la salle, douze deniers. —

Pour ses enfants qui ont également prêté assistance, soit en aidant les opérateurs, soit en courant chercher tout ce qu'il fallait, quatre deniers ».

Suivent les sommes allouées aux prêtres pour accompagnement du corps au cimetière, messe « à l'intention du disséqué », etc...

On faisait bien les choses pour le « macchabée ». Mais le difficile était d'en avoir. Toute l'année, professeurs et étudiants surveillaient les fourches patibulaires. Car on leur disputait même les cadavres des suppliciés. Si bien que les étudiants étaient obligés d'aller voler les cadavres dans le cimetière des Augustins.

Les examens des étudiants se passaient en grande pompe, mais principalement les deux



MONTPELLIER. — Le Château-d'Eau (Jardin du Peyrou) et la Statue de Louis XIV.

La Carnine Lefrancq

est préparée avec de la Viande de Bœuf choisie dans une USINE MODÈLE où toutes les prescriptions de la Science actuelle sont rigoureusement observées



derniers : la licence, qui permettait d'exercer et même d'enseigner, et le doctorat.

Le candidat à la licence, une fois admis par la Faculté, était accompagné processionnellement par un cortège de professeurs, étudiants, notables de la ville, à la demeure que l'évêque de Maguelone, qui avait la haute juridiction sur l'École, possédait à Montpellier. Là, *in aula episcopali*, en présence de tous les assistants, le prélat, après avoir fait jurer au postulant d'observer les statuts de l'École, le confirmait, si l'on peut dire, licencié, en lui disant : *Nos ideo, tuis et Universitatis votis satisfaciennes, auctoritate apostolica, damus tibi licentiam legendi, regendi, examinandi, practicandi, caeterosque actus magistrales exercendi, hic et ubique terrarum...* Un jour, Molière, qui se rendait à Pézenas, chez le prince de Conti, passa par là, et nous eûmes l'intermède burlesque du Malade imaginaire : *Ego, cum isto boneto. — Venerabili et docto. — Dono tibi et concedo. — Virtutem et puissanciam. — Medicandi. — Pur gandi. — Seignandi. — Percandi. — Taillandi. — Coupandi. — Et occidendi. — Impune per totam terram.*

Les étudiants d'aujourd'hui ont d'autres facilités, pour s'instruire, que du temps de Rabelais ; l'appareil qui entoure leurs examens s'est simplifié ; mais il sont toujours aussi joyeux. La chanson des Vingt ans peut être diversement orchestrée : c'est toujours la même chanson.

En dehors de leurs travaux, pour leurs heures de repos et de flânerie, quel magnifique champ Montpellier offre à ses étudiants ! C'est la belle promenade de l'Esplanade, en pleine ville, que continue un jardin des plus riants d'où l'on jouit d'un admirable coup d'œil sur la campagne ; c'est le Peyrou, ce coin de Versailles, avec ses

allées majestueuses, au centre desquelles se dresse la statue équestre de Louis XIV, sa terrasse, aux nobles lignes d'où le regard embrasse un horizon d'une pureté toute latine, qu'encadrent, d'un côté le ruban argenté de la mer, de l'autre les ondulations violettes des Cévennes : le Jardin des Plantes, avec ses orangers et ses palmiers, ses promenades ombrées, refuge des rêveurs et des amoureux, sa retraite poétique où, dans des verdures sombres, se cache le tombeau de Narcisse Young, la jeune fille du poète anglais des Nuits, sur lequel tant de jolis yeux émus ont lu l'inscription : *Placandis Narcissae Manibus* ; le Musée, d'une incomparable richesse, avec son admirable collection de romantiques ; et, entre la Faculté de Médecine, d'un aspect imposant et pittoresque, à l'intérieur médiéval, et l'église de « Son antique Majesté de Notre-Dame-des-Tables », tout un dédale de vieilles rues étroites, qui montent, descendent, serpentent, fraîches et silencieuses, autour d'anciennes demeures et de couvents, et d'où se dégage, dès que les ombres de la nuit les enveloppent, la poésie pénétrante d'un passé lointain qui ne veut pas mourir.

Et je n'ai pas parlé de la jolie rivière, le Lez, si propice au plaisir du canotage, ni de la mer voisine, à Palavas, avec son immense plage de sable fin et doré, ni de Maguelone, cette Cité d'Ys du Midi, qui fut le berceau de Montpellier et le siège de l'évêché, et dont rien ne subsiste que sa cathédrale qui s'élève sur le miroir des étangs comme une vision de mirage.

Tout le charme de Montpellier est dans ce mélange de la vie moderne la plus brillante avec les survivances émouvantes du plus noble passé.

JULIUS VÉRAN.



LA CATHÉDRALE S^t-PIERRE DE MAGUELONE, près Montpellier (XI^e siècle). — Propriété de Mademoiselle Fabrège. Aquarelle du peintre montpelliérain Ed. MARSAL.

LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER



SCEAU
des Procureurs des étudiants
de l'ancienne Université de
Médecine (XIV^e siècle).

quand le charme de la jeune cité de Montpellier et de ses alentours exerça sur lui une telle séduction, qu'il la choisit pour sa résidence.

A se servir, selon l'usage de son temps, d'allusions mythologiques, cet auteur eut été mieux inspiré en plaçant, au début de son récit, Mercure, l'autre porteur de caducée, emblème des commerçants. Montpellier doit, en effet, sa naissance aux marchands d'épices — d'où son nom « *Mons Pistillarius* » — quand, après la destruction de Maguelone, en 737, par Charles Martel, ils viennent reconstituer non loin de là leur centre de négoce maritime avec tout le bassin méditerranéen.

Dès le ^xe siècle, affluent dans son enceinte les juifs d'Espagne, les Arabes d'Afrique et les hommes d'affaires italiens, parmi lesquels se trouvent des lettrés. Au milieu de l'ignorance ou des superstitions ambiantes, posséder et comprendre de passables traductions d'Hippocrate leur donne une incontestable valeur qui assoit promptement leur renommée. A partir de l'an 1000, leurs continuateurs apparaissent dans les archives, nantis du titre de « *magistri physici* ». Cent ans plus tard, saint Bernard

I. — Historique.

Dans un discours d'apparat, prononcé sur la fin du ^{xv}e siècle, le professeur François Ranchin, alors chancelier de cette Université de Médecine déjà célèbre, raconte qu'Apollon, dieu de la Médecine, chassé du reste du monde, errait par la Gaule narbonnaise,

rendait hommage à leur science plus qu'à leur désintéressement.

Les bulles pontificales rediront plus tard combien étaient nombreux les élèves venus puiser auprès d'eux le meilleur de la science médicale de l'époque. Cet enseignement privé entre particuliers ne connaît d'autre loi que celle de l'offre et de la demande, d'où, faute de réglementation, une concurrence sans frein, source d'abus si criants que le pouvoir local est sollicité, en janvier 1181, de concéder à quelques-uns seulement le droit de tenir école. Cette réclamation tourne contre ses auteurs, car Guilhem VIII, après l'avoir qualifiée

d'odieuse, d'injuste et d'impie, déclare, au contraire, donner plein pouvoir d'enseigner à quiconque le désirera, quel qu'il soit et d'où qu'il vienne.

Quarante ans ne se sont pas écoulés, que de l'excès du mal va naître le remède. Depuis la donation de Pierre de Melgueil à Grégoire VII, en 1085, Montpellier est terre pontificale. Or, en 1220, le cardinal Conrad, légat du pape Honorius III, traverse la ville à l'occasion de l'affaire des Albigeois. Pris comme juge de graves incorrections nées de l'absence de contrôle, il édicte, le 17 avril, les fameux statuts auxquels son nom est demeuré attaché. Après avoir rendu hommage à l'ancienneté et à l'excellence de la médecine à Montpellier, il déclare que désormais, loin de se concurrencer, les maîtres formeront un groupement, — on disait alors une université. — Point d'autres rangs entre ces égaux, que ceux marqués par l'ancienneté, mais en ce qui concerne la discipline intérieure, l'un d'entre eux sera investi par l'autorité diocésaine, dont le siège est encore à Maguelone, du titre de chancelier, pour rendre la justice aux maîtres et aux élèves.



ANCIENNE UNIVERSITÉ DE MÉDECINE
(Faculté de Pharmacie actuelle)

cienneté et à l'excellence de la médecine à Montpellier, il déclare que désormais, loin de se concurrencer, les maîtres formeront un groupement, — on disait alors une université. — Point d'autres rangs entre ces égaux, que ceux marqués par l'ancienneté, mais en ce qui concerne la discipline intérieure, l'un d'entre eux sera investi par l'autorité diocésaine, dont le siège est encore à Maguelone, du titre de chancelier, pour rendre la justice aux maîtres et aux élèves.

LA CARNINE LEFRANCQ ENRICHT LE SANG EN HÉMOGLOBINE

AVANT L'EMPLOI DE LA CARNINE : 8 % D'HÉMOGLOBINE

APRÈS UN MOIS DE TRAITEMENT : 9,7 % D'HÉMOGLOBINE



UNE « ANATOMIE » (DISSECTION) AU XIV^e SIÈCLE
Miniature de la chirurgie manuscrite de Guy de Chauliac.

Les constitutions successives que, par la suite, l'Université se donne à elle-même, ne sont, pour importantes qu'elles soient, que de simples retouches, nées de l'expérience, tels ces statuts complémentaires des 14 et 21 janvier 1240, qui règlent la scolarité et la collation des grades, allant du « baccalauréat », simple candidature qualifiée, à l'autorisation, ou « licence », de prendre part aux disputes scolaires, jusqu'au « doctorat » qui confère, avec la maîtrise, le droit de régenter « *hic et ubique terrarum* », ainsi que le permet la bulle de Nicolas IV, en date du 26 octobre 1259.

Informé de regrettables irrégularités provenant d'interventions abusives de l'official, Clément V, par sa bulle du 8 Septembre 1309, décide que, sans diminuer en rien l'autorité nominale de l'évêque de Maguelone, seront seules valables les décisions prises à la majorité des deux tiers des voix des régents, acte d'une portée considérable, puisque, par là, l'Ecole est

rendue maîtresse de ses destinées. C'est une sécularisation véritable : il est à noter qu'elle est l'œuvre du Saint-Siège lui-même.

De bonne heure, dès 1340, se fondant sur ce que « l'expérience est le meilleur des maîtres » une part importante est faite à l'observation, et l'article XIII des statuts de la même année astreint le chancelier, sous l'obligation du serment, à organiser des dissections, une fois au moins tous les deux ans. Neuf ans après, le 18 Avril, Philippe VI de Valois achète la Seigneurie de Montpellier au Roi de Majorque, suzerain de la ville depuis le mariage de Marie de Montpellier, le 15 juin 1204, avec Pierre d'Aragon. C'est donc un Gouverneur du Roi, en Languedoc, le duc d'Anjou, qui, par mandement du 10 Octobre 1376, ordonne aux officiers de justice de cette province de remettre à cette fin, annuellement, à la Faculté, le cadavre d'un supplicié.

Jusqu'alors sans autre local de réunions que l'Eglise Saint-Firmin, paroisse de la

LA CARNINE LEFRANCO rend la Zomothérapie agréable
ELLE PLAÎT AUX MALADES, ELLE NE S'ALTÈRE PAS, ELLE AGIT !

ville, les maîtres, dont l'enseignement se faisait encore à domicile, font, à frais communs, l'acquisition d'un modeste immeuble que l'Université devait occuper jusqu'à la Révolution, et sur l'emplacement duquel se dresse aujourd'hui la Faculté de Pharmacie.

De si importants débours épuisent quelque peu les ressources des régents puisqu'ils n'ont d'autres que la contribution volontaire de leurs élèves. La longue durée des hostilités avec l'Angleterre — c'est l'époque de la guerre de Cent ans — entraîne, avec une grave dépréciation de l'argent, de lourdes charges fiscales. Aussi la Faculté se tourne-t-elle vers le roi de France pour en obtenir exemptions et privilèges, volontiers accordés le 16 Mars 1380 par les lettres patentes du roi Charles V.

En fait l'esprit égalitaire du bayle et des consuls y apporte-t-il mille entraves. Ce sont d'incessantes tracasseries dans la vie quotidienne, où les droits les mieux assis sont âprement contestés. Aussi les exodes se multiplient-ils, et la vitalité de l'École en est fort compromise.

Tels sont les arguments qu'en 1496 le régent Honoré Picquet fait valoir à Charles VIII, auprès duquel il est fort en crédit. Par lettres patentes données à Lyon en mai 1496, ce prince accorde à l'Université « une somme de cinq cent livres tournois à valoir sur les finances du Languedoc, à savoir pour chacun des docteurs cent livres, et pour les réparations des dites écoles cent livres

par an ». Mais ces lettres sont inopérantes, puisque Charles VIII est mort avant qu'elles aient été enregistrées. Il faut donc en obtenir confirmation le 29 août 1492, et Louis XII, après avoir désigné nommément les quatre d'entre les régents qui seront désormais professeurs royaux, stipule

vouloir que, « quand lesdits offices vaqueront, il en soit mis en leur lieu autres à la dispute ». C'est la nomination au concours.

Il en résulte pour l'École une favorable impulsion à laquelle en 1530 et 1537 le séjour de Rabelais ne manquera pas d'ajouter. Malheureusement, les guerres de Religion, d'une violence exceptionnelle dans cette ville, anéantissent la bibliothèque, ruinent l'immeuble et dispersent les maîtres. Les actes universitaires sont interrompus et l'existence de l'École en péril.

L'influence bienfaisante d'Henri IV va, par d'opportunes créations, redonner une vigueur nouvelle

à cette Faculté où la tendance à l'observation est si constante que, dès le 23 Novembre 1589, les étudiants y faisaient dresser par leur

procureur Albert Pelletier le premier amphithéâtre d'anatomie qui fut au monde.

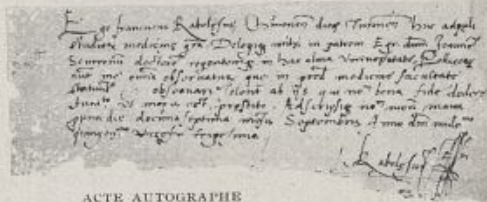
C'est donc, en 1593, la création d'une chaire d'anatomie et de botanique, doublée deux ans plus tard d'une charge de chef des travaux anatomiques, sous

la dénomination de dissecteur ou anatomiste royal. Une nouvelle chaire, de chirurgie et de pharmacie, est créée en 1597, suivie, l'année suivante, de l'organisation d'un Jardin des Plantes, pour remplacer,



RABELAIS

Toile anonyme de la salle Rancu



ACTE AUTOGRAPHE

d'immatriculation de RABELAIS et signature

(Archives de la Faculté de Médecine de Montpellier).

LA CARNINE LEFRANCQ

**enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps**





MONTPELLIER. — Façade de la Faculté de Médecine et la Cathédrale Saint-Pierre.
Aquarelle par Ed. MARSAL, de Montpellier.

hors des remparts, où il est encore, le jardin des simples qui existait, depuis le XIV^e siècle, dans l'enceinte de l'École.

Des huit à dix maîtres qui, jusqu'alors, avaient distribué l'enseignement à une soixantaine d'étudiants, ceux qui ne sont pas appointés et pourvus d'une chaire subsistent toujours sous le nom de « *docteurs agrégés* ». Les lettres patentes du 6 Avril 1610 en réduisent le nombre à deux. La création, en 1673, de la chaire de chimie, sur la demande de la Faculté qui s'opposait, sans cela, à ce qu'un démonstrateur, nommé hors de son sein par Louis XIV, y organisât des travaux pratiques, ne laissera plus subsister qu'une agrégature qui disparaîtra à son tour, deux ans plus tard, par la fondation d'une huitième chaire pour enseigner aux étudiants « *à consulter et à pratiquer* ». C'est l'enseignement clinique officiellement spécialisé, innovation d'ailleurs purement apparente dans une École où, depuis les statuts de 1239, nul ne peut affronter la licence qu'il n'ait fait, hors de Montpellier, il est vrai, un stage clinique d'au moins six mois.

Malgré quelques abus, telles les survivances qui intronisent à la Faculté de véritables dynasties avec les Chicoyneau, l'École est en pleine prospérité à la veille de la Révolution : en 1789, son registre d'immatriculation comportait cent étudiants, alors que Paris atteignait à peine la soixantaine.

La loi du 19 août 1792 supprimait les

dix-huit Facultés de Médecine en tant qu'associations. Cependant l'École de Montpellier ne cessait pas de fonctionner, bien que l'exercice de la Médecine fut devenu libre, sous réserve de payer patente.

Devant la nécessité d'un recrutement sérieux pour le personnel sanitaire des armées, la loi du 14 Primaire an III, en réorganisant trois Ecoles de santé, Paris, Montpellier et Strasbourg, ne faisait pour la seconde que constater sa persistance. Son corps enseignant comportait huit professeurs titulaires, doublés chacun d'un adjoint, pour cent cinquante élèves militaires appointés.

Dès 1801 des étudiants civils y étaient admis, d'où l'appellation d'École de Médecine; deux ans plus tard, on y procédera à de nouvelles réceptions doctorales,

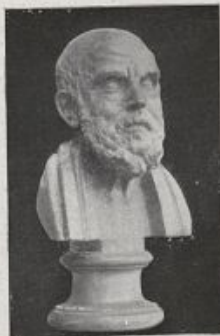
jusqu'à ce qu'enfin, dans l'Université impériale de 1808, l'École reprenne son titre de Faculté, avec ses professeurs nommés au concours, à la tête desquels le doyen

électif, et non plus désigné par l'ancienneté, remplissait l'ancienne charge du chancelier.

Dernier remaniement, survenu en 1823 : des agrégés, nommés au concours sur place d'abord, puis, à partir de 1880, au concours commun à Paris, viennent remplacer les adjoints.

Avec les diverses spécialisations qu'exige

l'extension des sciences médicales, les chaires vont se multiplier. La vingt-cinquième, celle de clinique urologique, date de Septembre 1921.



BUSTE D'HIPPOCRATE
(Salle des Actes)



FACULTÉ DE MONTPELLIER. — Salle d'Assemblée.
(Au fond, portrait de Lapeyronie, par H. Rigaud).



LACARNINE LEFRANCO

ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin, comme le fait la viande crue et son action est plus énergique, puisque

DANS LA VIANDE CRUE,
l'élément spécifique, actif, thérapeutique, **C'EST LE JUS**

D^r HÉRICOURT
"LA ZOMOTHERAPIE" Rueff, éditeur.

Pour les étudiants, la progression est plus forte encore, puisque au lendemain de la guerre leur nombre atteignait 786.

Depuis sa reconstitution en l'an III, l'Ecole a été mise en possession, par le décret du 3 Floréal, de l'ancien évêché de Montpellier où elle s'est, depuis, développée du fait de créations successives: théâtre anatomique par Chaptal, en 1802; aile du conservatoire, par Bérard en 1838; pavillon d'anatomie, par Bouisson en 1867; Institut de Physique, en 1869, agrandi en 1900, par Moitessier; enfin Institut antirabique, en 1914 par Mairat.

A ces extensions, il faut ajouter, pour l'enseignement théorique, sa riche bibliothèque, réorganisée et considérablement enrichie par Prunelle en l'an XII, et, pour les sciences fondamentales, son Conservatoire d'anatomie qui date du 26 Frimaire an III, sans compter son Jardin des Plantes dont il a été plus haut question.

L'enseignement clinique que l'on a vu, à Montpellier, contemporain de la fondation de l'Ecole, est organisé sur des bases modernes depuis l'arrêté du ministre de l'intérieur, en date du 28 Floréal an VIII, par lequel le service de l'hôpital Saint-Eloi est confié aux professeurs de clinique.

En 1870, le préfet Lisbonne ouvrait à son tour l'Hôpital Général aux services de la Faculté, initiative suivie, depuis, de la réorganisation et de l'extension des services hospitaliers par la création de l'Hôpital suburbain en 1898, de la clinique ophtalmologique en 1889, et de la Maternité en 1902.

Ainsi par une série d'adaptations successives, nées le plus souvent de circonstances qui auraient pu tourner à sa

perte, la Faculté de médecine de Montpellier montre-t-elle, dans son passé bientôt millénaire, une vitalité qui lui permet d'envisager l'avenir avec une confiance que l'événement n'a jamais démentie.

II. - Visite des Bâtiments.

Logée depuis 1376 dans une médiocre bâtisse, acquise à frais communs et absorbée aujourd'hui par les locaux de l'Ecole de Pharmacie, la Faculté de Médecine occupe, depuis le 22 Avril 1795, le ci-devant évêché du district, transformé en prison de suspects, du 17 Septembre 1793 au 27 Avril 1795 (9 thermidor an II).

Fortement remaniés à diverses époques, la construction de ces bâtiments remonte au 1^{er} Octobre 1364 où la première pierre en fut posée, sur l'ordre et aux frais d'Urbain V.

De concert, au levant, avec sa collégiale, devenue depuis cathédrale Saint-Pierre, ce collège Saint-Benoît, destiné à loger seize étudiants en droit (canon, forme avec ses trois corps de logis un quadrilatère irrégulier dont l'aile Sud abrite aujourd'hui en façade les locaux d'apparat, tandis que l'aile Nord est occupée par le théâtre anatomique et l'aile Ouest par les magasins de la bibliothèque. La cour intérieure conserve encore les traces de son cloître ogival.

Terminé en 1373, l'édifice, livré en 1536 au chapitre de la cathédrale, après le transfert à Montpellier du Siège de Maguelone, était ruiné en

1561 et 1567 par deux sièges subis au cours des guerres de la Religion.

L'évêque François Bosquet le restaure et le transforme pour y établir sa résidence dans l'aile Sud, dont il fait en 1658 percer les fenêtres à l'italienne. Son successeur



RONDELET (RONDIBILIS)
Le contemporain de l'ami de Rabelais



GUY DE CHAULIAC
Le père de la chirurgie française.

LA CARNINE LEFRANCO ENRICHT LE SANG EN HÉMATIES

GLOBULES ROUGES PAR CARRÉ D'HÉMATIMÈTRE :

AVANT L'EMPLOI DE LA CARNINE : 41 — APRÈS UN MOIS DE TRAITEMENT : 54

Charles de Pradel, rétablit l'aile Ouest en 1681. Le pont, le vestibule et l'escalier de la bibliothèque sont l'œuvre de Giral en 1739, sous l'épiscopat de Berger de Charancy. Mgr de Malide, le dernier occupant avant la Révolution fait percer de fenêtres l'aile du couchant.

Depuis son affectation à l'Ecole de Médecine, ce sont, tour à tour, Chaptal qui, de 1802 à 1806, fait construire par La Gardette le théâtre anatomique dans l'aile du Nord; Bérard qui, de 1848 à 1851, fait édifier par Abrie le bâtiment du Musée en bordure du boulevard; Bouisson, enfin, à qui est dû en 1867 le pavillon d'anatomie.

Tels qu'ils sont aujourd'hui, ces locaux renferment de nombreuses œuvres d'art.

De chaque côté de la *grande porte*, timbrée du sceau de 1260, deux statues monumentales en bronze, datées de 1864: Barthez, par Lamy, et Lapeyronie, par Gumery.

Dans le *vestibule* de Charency, ou *atrium*, dix-huit bustes de célébrités médicales, commandés par une délibération du 5 Février 1825, et des plaques de marbre qui commémorent, l'une, les membres de la Faculté morts aux Armées de 1914 à 1918, deux autres, les bienfaiteurs de la Faculté, deux enfin, la série des premiers maîtres de l'Ecole avant 1220.

A gauche, une enfilade de salons: d'abord



LE CHIMISTE CHAPTAL (1756-1832).
Ministre de l'Intérieur de Napoléon I^{er}



LE DOYEN J.-L. VICTOR BROUSSONNET (1771-1846).
Professeur de Clinique médicale

le *vestiaire des professeurs*, ou *salle Ranchin*, qui contient le début d'une galerie de portraits du XIII^e au XVII^e siècle (Rabelais, etc.) et le buste en terre cuite de N. Dortoman, modelé en 1849 par Prosper Bénézech, pour l'exposition de Montpellier; — puis le *conclave* ou *salle d'assemblée*; il renferme les portraits du XVIII^e siècle, entre autres Lapeyronie par Hyacinthe Rigaud, et une série de bustes: deux marbres, par Bénézech, l'Hippocrate, donné par les Polonais, le 25 mai 1858, et le Professeur Lordat; un bronze d'Astruc, par Agostino Bocciardo; trois terres cuites: Lapeyronie, par J.-B. Lemoyne, Barthez par Legendre Héral, Delpech par Falguière; deux plâtres patinés: Dubrueilh, par Baussan et Grasset, par Injalbert — dans la *salle de délibérations*, ou *salle Bérard*, qui lui fait suite, ancienne chambre à coucher épiscopale, d'une élégante ornementation Louis XVI: quatre petites maquettes patinées de Barthez et Lapeyronie, par Vital Debray, en 1862, le buste de A. P. de Candolle, par Custor, en 1878, et ceux de Bérard, Caizergues, Dugès, Raffeneau-Delille, Serre, exécutés de 1839 à 1864, par Bénézech; — plus loin, enfin, le *cabinet du doyen*, reconstitution de celui de Bouisson, dont le buste en marbre, par Desportes, en 1876, fait pendant à celui de son beau-père Bertrand, dû en 1877 à Baussan.

ANÉMIES REBELLES



CARNINE LEFRANCO

agit

très rapidement



DELPECH
1777-1832
Terre cuite, par FALGUIÈRE

J. ASTRUC
1684-1766
Bronze, par A. BOCCARDO

BOISSIER
1813-1884
Marbre, par DESPORTES

BARTHÈS 1734-1806
Terre cuite,
par LEGENDRE HÉRAL

A droite du vestibule de Charancy, la vaste *salle des Actes* naguère dénommée « *Hippocratis Sacrum* ». Dans le fond, au-dessus de la chaire, le buste en bronze antique d'Hippocrate, provenant des fouilles de Velletri, et envoyé à l'Ecole en 1801 par le Premier Consul, est encadré d'Hygie et d'Esculape en marbre par Dejoux en 1803, et de quatre terres cuites de Potevin en 1805; à droite, Boissier de Sauvages et Borden, à gauche, Lazare de Rivière et Guy de Chauliac; — dans un réduit voisin, la robe de Rabelais; — sur les murs, les portraits des maîtres du XIX^e siècle, dont celui de Chaptal au-dessus de la porte.

Orné de marbres antiques, apportés des anciens édifices de Nîmes par Ranchin en 1629, et de toiles modernes, un acte de licence à la Salle l'Evêque au XIII^e siècle, par Privat, et la « remise du drapeau à l'Union Générale des Etudiants par le Président Carnot, en 1890 », par Marsal, l'escalier de Charancy conduit à la bibliothèque; — dans la *salle de lecture des étudiants*, ou *salle Prunelle*, le buste en marbre du doyen Hagnenot et deux toiles

de Bézard: Aristote adolescent et Pliny l'ancien; — les trois pièces suivantes contiennent, les deux premières, le musée Atger et, la dernière, les archives anciennes; — on y note, dans la première, ou *Cimé-*

liarque, ancien salon de compagnie de Mgr de Malide, aujourd'hui *salle Barthès*, réservée aux professeurs, outre le « Barthès » de Legendre Héral et un Saint Louis de Gonzague mourant, par Pierre Puget, une centaine de dessins originaux de peintres du Midi de la France, et une riche collection de manuscrits; — dans la pièce suivante, *salle Atger*, cent autres dessins de peintres de diverses écoles, ainsi que les bustes de Louis XV et du conseiller Jean-François Deydé; — enfin, plus au fond, dans la *salle Jean Astruc*, les archives de l'ancienne Université de Médecine,

avec d'intéressantes vitrines d'exposition. Au delà d'un *palier* orné de trois bustes, dont une terre cuite anonyme représentant Pecquet, sont les collections du *conservatoire anatomique*.

Un escalier, où se trouve « l'écorché » de



INSCRIPTION LAPIDAIRE
à la mémoire de Rondelet.

La CARNINE LEFRANCO LES MALADES EN ÉTAT DE CACHEXIE PULMONAIRE	RELEVE AVEC UNE RAPIDITÉ ET UNE ÉNERGIE INCONTESTABLES

Houdon, conduit aux salons du rez-de-chaussée, desservis par le *promenoir*, *galerie Honoré Picquet*, orné de curieuses inscriptions lapidaires des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, provenant de l'ancienne Université de Médecine dont elles célèbrent quelques-uns des maîtres les plus en vue. Sauf leurs armoiries, martelées en exécution d'un décret du 14 août 1792, elles ont été minutieusement restaurées par l'auteur en 1921.

Le promenoir aboutit à la *cour intérieure* ou *aula*, d'où le regard embrasse l'ensemble des locaux et la cathédrale. Le buste en marbre de Chaptal par Comoli, y fait face au *grand amphithéâtre*, ou *theatrum natomicum*, dont la façade est ornée d'une belle fontaine en marbre du XVII^e siècle, et d'une clef de voûte aux armes d'Anglic de Grimoard, frère d'Urbain V; elle provient des ruines du collège Saint-Ruf, sur l'emplacement duquel a été édifié l'Institut Bouisson-Bertrand en 1914.

A l'intérieur de l'hémicycle, où plus de cinq cents auditeurs peuvent trouver place, se trouve un siège antique en marbre, provenant de l'amphithéâtre de 1620, et rapporté par le chancelier Ranchin, des arènes de Nîmes ⁽¹⁾.

La description des locaux, purement technique, d'ailleurs admirablement agencés, ne saurait trouver place ici.



Le Professeur GRASSET (1849-1918)
Clinicien et philosophe



Le Professeur LORDAT (1773-1862)
Théoricien du « Vitalisme »

III. — Les Collections

a) BIBLIOTHÈQUE.

Bien qu'administrativement rattachée depuis 1880 à la Bibliothèque universitaire, la Bibliothèque de la Faculté de Médecine est bien plus ancienne, puisqu'elle tire son origine de la donation testamentaire de ses 1.200 volumes à l'Hôpital Saint-Éloi, par le doyen Haguenot, en 1767. Au fonds primitif se sont ajoutés les dons des docteurs Rast, Uffroi, Amoureux, qui en portent le chiffre à 2.700, puis le testament de Barthez qui l'accroît de 5.000 volumes environ; enfin et surtout, les envois de Chaptal, qui l'enrichit, en 1800, du fonds du cardinal Albani, provenant du butin de la campagne d'Italie; puis, de 1802 à 1805, de 77 caisses de livres « empruntés » aux dépôts littéraires des départements. Auteure de l'inscription qui retrace, dans la salle de lecture des professeurs ou « *ciméliarque* », l'histoire de cette fondation, le professeur Prunelle en a été l'animateur et le bienfaiteur de 1804 à 1818.

Indépendamment des ouvrages scientifiques qui en constituent la plus grande part.

(1) Les locaux d'apparat ne sont pas, en principe, ouverts au public; une autorisation du Doyen est nécessaire (la demander au Secrétariat de 10 h. à midi), pour les visiter.

**CONVALESCENCES
DIFFICILES**



CARNINE LEFRANCO
réussit
toujours et très vite

cette bibliothèque comprend, outre une belle collection d'incunables et d'impressions alldines, une précieuse série de 614 manuscrits, représentant un total de 753 volumes, entreposés dans la salle de lecture des professeurs.

Minutieusement décrits, en 1849, par le trop célèbre Libri, en collaboration avec M. Kühnholz, agrégé, alors bibliothécaire de la Faculté, ils constituent la section H du fonds actuel de la bibliothèque.

On y remarque plus spécialement les numéros : 409, psautier du VIII^e siècle; — 125, Perse et Juvénal, du IX^e; — 158 collection de Frédégaire, du IX^e; — 360, Grégoire de Tours, des IX^e et X^e; — 425, Horace, du X^e; — 159, célèbre antiphonaire du X^e et XI^e siècles, dit de Montpellier, en notation musicale ancienne par lettres et par neumes; — 196, recueil de chansons du XIV^e, avec la musique notée; — 71, missel à miniatures du XIV^e, dit missel de Sens; — 95, Albucasis du XVI^e en languedocien, avec figures d'instruments; — 184, Guy de Chauliac, du XIV^e; — 96 bis, chirurgie de Maître Roger (de Parme), du XIV^e, avec de nombreuses miniatures; — 451, lys de la Médecine, de Bernard Gordon, du XIV^e; — 7, bible du XV^e ayant appartenu au pape Jean XXII; — 70, portulan du XVI^e; — 273, 274, 275, manuscrits autographes du Tasse; — 258, correspondance de la reine Christine de Suède,

sans compter de nombreux manuscrits orientaux, chinois, persans, arabes et turcs.

La plupart de ces ouvrages sont ornés de riches miniatures d'une grande perfection.

b) MUSÉE ATGER (1)

Beau-frère du Ministre plénipotentiaire Bonnier d'Alco, qu'il avait sans doute accompagné dans ses ambassades, M. Xavier Atger, né à Montpellier, en 1758, avait recueilli une riche collection de dessins originaux, au cours de ses voyages et d'un long séjour à Paris où, agent de change avant la Révolution, il avait, depuis, occupé pendant vingt-deux ans, les fonctions de Directeur général des Droits réunis.

De retour, en août 1813, dans sa ville natale, où n'existait alors aucun musée, il faisait hommage à la Faculté de Médecine, dont plusieurs maîtres étaient ses amis d'enfance, d'une première série de dessins sous verre, œuvre des peintres de ce Midi de la France que limite une ligne allant de Bordeaux à Lyon.

Placés dans la *salle Barthéz*, salle de lecture des Professeurs où se trou-

vent le portrait d'Atger et l'inscription qui perpétue ses libéralités, on y note plus spécialement les numéros :

9, Moïse, par Sébastien Bourdon, de Montpellier; — 16, Religieuse, par Jean de Troy, de Toulouse; — 23, Tobie faisant ensevelir les morts par Raymond de la Fage, de l'Isle-en-Albigeois; — 30, le Maréchal d'Harcourt, attribué à Nicolas Mignard, mort à Avignon; —

32 à 40 bis, divers dessins de Charles Natoire, de Nîmes; — 46, un groupe de soldats, par Pierre Parrocel, d'Avignon; — 49, Persée et Andromède, par Pierre Puget,

(1) Réorganisé par l'auteur au cours de l'été de 1925.



FAÇADE DE LA FACULTÉ



VESTIBULE DE LA FACULTÉ
(Vu de l'Escalier de Charancy)

ANOREXIE



CARNINE LEFRANCO

ramène toujours l'appétit
dès le premier flacon

de Marseille; — 55, le chancelier Voyer d'Argenson, par Hyacinthe Rigaud, de Perpignan; — 72, Jason et Médée, par Carle Van Loo, de Nice; — 80, Marine, par Cl.-Jos. Vernet, d'Avignon; — 83 et 84, les Saisons, par Joseph Vieu, de Montpellier.

Quatre ans avant sa mort, survenue le 22 mars 1833, Atger légua à la Faculté une nouvelle série de dessins de maîtres de diverses écoles. Ils sont exposés dans une deuxième salle, ou *salle Atger*, qui fait suite à la précédente; on y remarque, entre autres, les numéros:

97, une Académie, par Edme Bouchardon, de Chaumont; — 123, une Religieuse, par Philippe de Champaigne, de Bruxelles; — 124, un Saint Jean-Baptiste, d'après Le Corrège, de Modène; — 128, une Vénus, par Antoine Coyne, de Paris; — 137, une Religieuse, par Le Dominiquin, de Bologne; — 142 à 148, divers dessins par Jean-Honoré Fragonard, de Grasse; — 179, les armes de France, par Charles Le Brun, de Paris; — 195, un Ange, par Eustache Le Sueur, de Paris; — 211 à 216, divers dessins, par J.-B. Oudry, de Paris; — 213, la Mort d'Adonis, par Nicolas Poussin, des Andelys; — 242, la Délivrance des Prisonniers, par Hubert Robert, de Paris; — 267, diverses caricatures, par G. Battista Tiepolo, de Venise; — 285, l'Atelier de Zeuxis, par Fr. Vincent, de Paris; — 291, un Christ, par Simon Vouet, de Paris; — et nombre d'autres, également encadrés.

De plus, donnés par le peintre montpeliérain Bestieu, trois grands portraits à l'huile; — 298, le peintre Rose, par Faucher, de Marseille; — 297, celui de Mme Richer de Belleval, par Sébastien Bourdon, de Montpellier, et, 304, du conseiller Rosset,

par un inconnu. — Deux belles toiles, par de Troy. — 299, la Peinture et l'Histoire, et, 302, la Géométrie, encadrent la baie du nord.

Dans une troisième et dernière salle, *salle Jean Astruc*, se trouvent, outre une centaine d'autres dessins en cartons, 27 recueils, dont 8 de dessins originaux et 19 de gravures.

Cette pièce, aux murs ornés de quelques peintures, contient, en outre, et surtout, les archives anciennes de l'Université de Médecine. Des vitrines d'exposition permettent de voir, dans celle du milieu: des bulles pontificales, des lettres patentes des Rois de France, des autographes de Ra-

belais, Rondelet, Lapeyronnie, Lordat, etc.; — celle du fond contient les adresses envoyées à l'Université à l'occasion du Centenaire de 1900, et à la Faculté, par divers corps savants, lors de celui de 1921; — dans les deux médailliers latéraux se trouvent les matrices des anciens sceaux, des médailles, jetons, etc. — A signaler, encadrée, la série complète des anciens diplômes d'avant la Révolution (baccalauréat 1, cours 3, point rigoureux 1, licence 1, doctorat 1.)

A noter encore, dans la salle Barthez, deux bustes en terre cuite: le Professeur



MADAME RICHER DE BELLEVAL
par Sébastien Bourdon, de Montpellier, (1616-1671).
(Salle Xavier Atger).

La Carnine Lefrancq



DONT LA BASE EXCLUSIVE EST LE
SUC MUSCULAIRE CONCENTRÉ de BOEUF

possède tous les avantages éupeptiques de la
viande crue sans aucun de ses inconvénients

Barthez, par Legendre Héral, et Saint Louis de Gonzague mourant, par Pierre Puget. — La salle Atger renferme deux admirables bustes: le conseiller Jean-François Deydè, de la Cour des Comptes, Aydes et Finances, en plâtre patiné, par Pierre Puget, et un Louis XV, en terre cuite dorée, exécuté sur une décision de la Faculté, en date du 18 avril 1814, pour remplacer l'œuvre en marbre, de J.-B. Lemoyne, qui avait disparu au cours de la Révolution et avait été envoyée, le 8 décembre 1760, au « *Ludovicum Medicum Monspeliense* », par le comte de Saint-Florentin, ministre d'Etat.

c) MUSÉE ANATOMIQUE.

Installé dans le premier étage du bâtiment de la Faculté, parallèle au boulevard Henri-IV, le Conservatoire occupe une vaste salle de 68 mètres de longueur sur 8 m. 50 de largeur que des colonnes intermédiaires, d'ordre dorique, revêtues en marbre imitatif, vert antique, divisent en quatre parties. De grandes et belles armoires vitrées en occupent le pourtour. Le haut des murs a été peint en grisaille par M. Montseret, de Montpellier, qui y a représenté les diverses sciences en rapport avec la Médecine. Au même artiste sont dus les médaillons polychromes, dont beaucoup sont copiés sur la galerie de portraits du vestiaire et du conclave, et qui représentent les 27 médecins célèbres dont la liste fut arrêtée, sur la proposition du Professeur Rech, par

délibération de la Faculté, du 31 août 1850. Ils sont encadrés dans une riche décoration, due à l'habile pinceau de M. Baroffi.

Les collections proprement dites sont disposées dans 16 grandes armoires, cotées de 1 à 16, qui font le tour de la salle, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, à partir de la porte d'entrée, et 22 vitrines situées au milieu du vaisseau.

On y voit, méthodiquement disposées:

Les collections d'anatomie normale et pathologique, composées de pièces naturel-

les, acquises, de la succession de feu Joubert, en l'an V, accrues, tous les ans, depuis une décision de l'École, en date du 4 Brumaire an VII, par les apports de préparations effectuées à l'occasion de divers concours:

Les moulages en cire de Fontana, envoyés par Chaptal, le 23 Germinal an XI; — ceux

de Laumonier, de Rouen, reçus par J. Anglada le 3 Frimaire an XII; — ceux en carton-pâte du docteur

Thibert, achetés par Jaumes en 1842; — les reproductions en cire, par Draparnaud, de

lésions vénériennes et cancéreuses, acquises en 1848; —

deux beaux écorchés polychromes, de grandeur naturelle, tous deux donnés par leurs

auteurs, l'un, en 1816, par le prosecteur Bernard Delmas,

devenu en 1826, professeur d'accouchements, l'autre par le

docteur Lami, en 1858; — les collections d'anthropologie, dont une

riche série de crânes; — celles d'anatomie comparée; — de matière

médicale et d'instruments tant anciens que modernes.

Professeur Dr PAUL DELMAS.



MUSÉE ANATOMIQUE



Nouveau Sceau
rond de
l'ancienne Université
de Médecine.



Par ses actions multiples la **CARNINE LEFRANCO** s'affirme comme étant un agent reconstituant de premier ordre, doué de vitalité régénératrice rapide du sang, accroissant le poids du corps et renforçant les défenses naturelles de l'organisme vis-à-vis des intoxications du froid et des hémorragies.



LA PRIÈRE DU MATIN

Tableau de Jean-Baptiste Greuse (1725 + 1805). — Ecole française.

La **CARNINE LEFRANCQ** EST LE RECONSTITUANT DE CHOIX
contenant tous les ferments vivants du tissu musculaire.
TRÈS RAPIDEMENT, ELLE RÉGÈNÈRE LE SANG
ET RENFORCE LES DÉFENSES NATURELLES DE L'ORGANISME



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : COMBAT 01-34

R. C. Seine 25.195

ABONNEMENT :
UN AN. { FRANCE . . 18 Fr.
 { ÉTRANGER . 25 Fr.
LE NUMÉRO : 1 FR. 50.

VINGT ET UNIÈME ANNÉE

N° 228

OCTOBRE 1926

ANTOINE-JÉRÔME BALARD SA VIE — SON ŒUVRE

Rien de plus modeste que l'origine de ce grand homme. Antoine-Jérôme Balard naquit à Montpellier, rue de l'Argenterie, le 30 Mars 1802. Il était fils de parents peu aisés. Sa marraine, M^{me} Vincent, frappée de sa vive intelligence, voulut se charger de son éducation, et le fit entrer comme externe au Lycée de Montpellier; il y fit de bonnes études et en sortit à l'âge de dix-sept ans.

Pendant qu'il suivait les cours du Lycée, Balard avait trouvé dans un galetas près duquel il couchait, un grand nombre de volumes dépareillés qu'il avait lus avec avidité, et dont beaucoup étaient des ouvrages de littérature classique.

Familiarisé avec les hautes pensées de nos grands écrivains, il avait appris et retenu des pièces tout entières qu'il redisait avec bonheur dans les dernières années de sa vie. Doué d'un grand sens critique qui n'excluait pas une exquise sensibilité, nourri de fortes et saines lectures, capable de saisir les nuances les plus délicates de la pensée, il était admirablement préparé aux méthodes scientifiques faites de rigueur et de précision, sans rien perdre de la vivacité de son imagination.

Son éducation terminée, Balard entra comme élève dans une pharmacie et, à dix-sept ans, il était préparateur à la Faculté des Sciences, sous

le savant chimiste Anglada; il étudiait en même temps la chimie à l'Ecole de Pharmacie auprès de Bérard, qui l'initia aux procédés industriels en l'admettant dans son Usine de la Paille (1).

C'est donc l'Ecole de Pharmacie de Montpellier qui a vu naître à la Science cette intelligence si prompte, si brillante et si pratique.

N'oublions pas combien, en échange, ce fils reconnaissant a, pendant toute sa vie, coopéré avec ardeur au développement de cet établissement.

Reçu pharmacien en 1826, Balard créa, dans la rue de l'Argenterie, une officine qu'il céda, peu de temps après, à Lutrand, un de ses élèves. Il était à la veille d'une de ces grandes découvertes qui sont une date dans l'histoire de la Science. Il vient un moment où le génie prend ainsi conscience de lui-même et prépare à ses hautes destinées.

En 1811, Courtois étudiant les soudes de varech des bords de l'Océan, les



PORTAIT DE A.-J. BALARD
Faculté de Pharmacie de Paris

(1) Le domaine de la Paille, près de Montpellier, renfermait alors une manufacture célèbre dans le Midi, que le parlement du Languedoc avait fondée pour la fabrication des produits chimiques. Dirigée d'abord par des produits chimiques, elle était restée entre les mains de ce dernier.

Numéro Spécial consacré par la CARNINE LEFRANCQ
AU CENTENAIRE DE LA DÉCOUVERTE DU BROME (1826-1926)
par JÉRÔME-ANTOINE BALARD, CHIMISTE MONPELLIÉRAIN

soumit à diverses réactions chimiques et vit se produire une vapeur violette. C'était l'iode dont Gay Lussac établit la nature et les propriétés, ainsi que son étroite parenté avec le chlore que Scheele avait retiré du sel marin (1).

Les propriétés de ces deux corps étant analogues, il n'était pas surprenant de les rencontrer réunis dans une même production marine.

Balard, voulant vérifier si les êtres qui vivent dans la Méditerranée contenaient aussi de l'iode, soumit à l'analyse, un grand nombre de productions méditerranéennes : des plantes, des mollusques, des polypiers, et partout, il constata la présence de l'iode. Il se demanda alors si l'eau de mer n'en contenait pas aussi et, dans le but de résoudre cette question, il examina les eaux mères des marais salants, c'est-à-dire celles qui ont abandonné, par le fait de leur évaporation, tout le sel marin qu'elles contenaient. Elles renfermaient toujours de l'iode, mais, en même temps, que voit-il ? Que le liquide traité par le chlore conserve une teinte jaune. A quoi est donc due cette couleur ? N'est-ce pas une combinaison du chlore et de l'iode ? Nous verrons que le grand Liebig s'y laissa tromper. Balard, qu'une fausse timidité n'égare pas, voulut déterminer les éléments de ce liquide et il isola ainsi un corps nouveau que d'autres, moins curieux, avaient laissé échapper.

En traitant par l'éther le liquide jaune fourni par l'action du chlore sur les eaux mères des marais salants, il avait séparé la substance

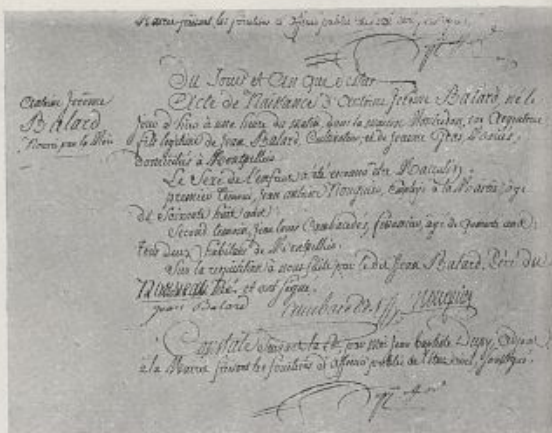


PORTE DU "GYMNASIUM PHARMACEUTICUM"
Amphithéâtre où enseigna Balard

(Sur cet emplacement s'élevaient les locaux où
Rabais fit ses leçons en 1830.)

nouvelle de toutes les impuretés avec lesquelles elle se trouvait mêlée, impuretés insolubles dans ce dissolvant, et il avait fait naître le brome à la lumière. Un pli cacheté fut déposé à l'Académie des Sciences.

Deux ans plus tard, Balard publia tous les détails de sa découverte et montra que le corps nouveau possédait des propriétés analogues à



ACTE DE NAISSANCE DE A.-J. BALARD
(Archives de la Mairie de Montpellier).

celles du chlore et de l'iode. Il le nomma *Muride*.

Gay-Lussac, chargé de vérifier les expériences de Balard, les confirma pleinement et proposa le nouveau nom de *Brome*, qui a prévalu.

On raconte que Liebig avait reçu quelques années auparavant, avec prière de l'examiner, un flacon contenant du brome, ou tout au moins riche en brome, il ne vit là que du chlorure d'iode et négligea de soumettre l'échantillon à un examen approfondi. Lorsque, à la suite de la découverte de Balard, il eut reconnu son erreur, il plaça ce flacon dans une armoire spéciale qu'il appela « l'armoire des fautes ». Il la montrait volontiers à ses amis pour leur prouver que, souvent, l'on cotoie, sans la saisir, une découverte de premier ordre en se laissant égarer par des idées préconçues.

L'anecdote est plutôt de nature à relever qu'à amoindrir le mérite de Balard, dont la grande sagacité expérimentale sut distinguer le nouveau corps simple du chlorure d'iode, si voisin de lui par son aspect.

Une découverte de cette importance, faite par un jeune élève en pharmacie à peine âgé de vingt-quatre ans, fut un événement pour le monde savant. L'histoire de la Science offre peu d'exemples d'une telle précocité.

Les plus célèbres Universités d'Europe s'empressèrent de joindre leur suffrage à celui de

(1) Bernard Courtois, né à Dijon en 1777, fut d'abord élève en pharmacie. Il vint à Paris, où il entra dans le laboratoire de Fourcroy, à l'Ecole Polytechnique. Appelé aux Armées par la Réquisition de 1799, il servit quelques temps dans les hôpitaux militaires. Il reprit ensuite ses travaux chimiques sous Thénard et Séguin et eut part avec ce dernier à la découverte de l'acaloïde de l'opium. En 1804, il établit une nitrière artificielle en décomposant le nitrate de chaux par les soudes de varech. C'est en opérant sur les eaux mères de ces soudes qu'il découvrit l'iode.

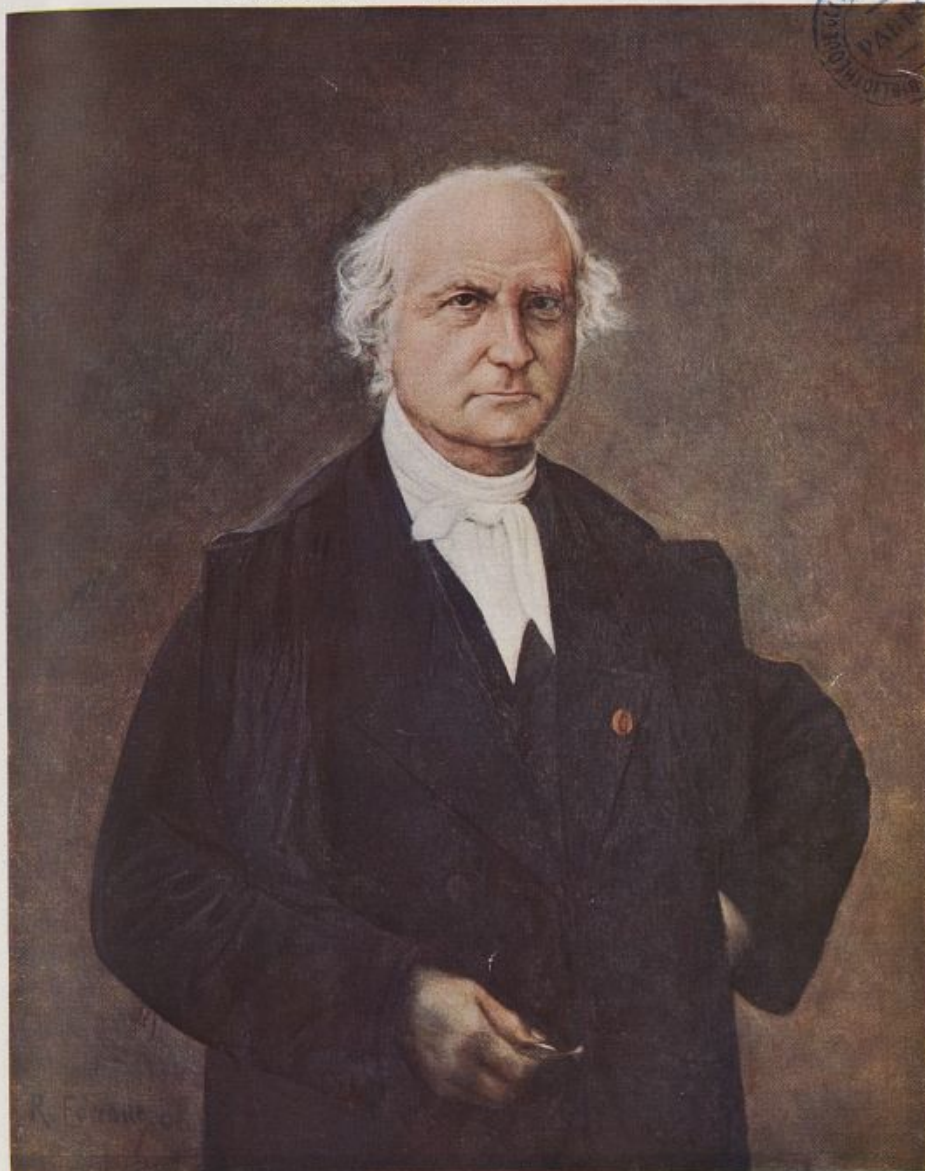
L'Académie des Sciences lui décerna en 1821, un prix de six mille francs (Girardin).

	ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ		CONVALESCENCES - FAIBLESSE	
	TUBERCULOSE		MALADIES	
NEURASTHÉNIE - CHLOROSE		DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN		

CARNINE LEFRANCQ

PUR SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE CONCENTRÉ
SOUS FORME DE SIROP DE SAVEUR AGRÉABLE

FUMOUZE - 78 Faub. St. Denis - PARIS R.C. SEINE 23.197

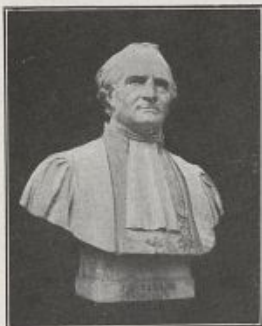


ANTOINE-JÉRÔME BALARD, MEMBRE DE L'INSTITUT
Son portrait peint par R. FAURNY.

.....» Ses découvertes brillantes, utiles, incontestées; son âme droite et sincère; son cœur
« ouvert et chaleureux; son caractère naïf et séduisant, tout a été rappelé en termes touchants
« et célébré d'un commun accord. Le temps n'a rien changé à ces pures manifestations de la
« première heure, et le souvenir de M. Balard demeure parmi nous comme celui d'un confrère du
« commerce le plus sympathique; d'un savant honoré dans les deux mondes; d'un esprit charmant,
« sensible à toutes les beautés de la poésie et des lettres; d'un ami sûr et fidèle à toutes ses affections ».

ELOGE DE BALARD, par J.-B. DUMAS

Lu dans la séance publique annuelle de l'Académie des Sciences, du 10 Mars 1879.



BUSTE DE J.-A. BALARD
Faculté de Pharmacie de Montpellier

trouve assez fréquemment certains éléments dont les caractères indécis n'ajoutent rien au fonds commun des idées acquises, ceux qui ouvrent à la Science de nouveaux horizons par leurs propriétés exceptionnelles se montrent rarement. » Tel était le cas du brome.

Sa découverte soulevait, en effet, une question d'équilibre entre quatre éléments chimiques, et dont la place entre le chlore et l'iode était, pour ainsi dire, marquée à l'avance.

Comme le chlore et l'iode, le brome est très répandu dans la nature et, depuis le jour où son existence a été révélée à Balard, ses usages se sont singulièrement multipliés.

Faut-il mentionner l'action thérapeutique des bromures alcalins et la merveilleuse impressionnabilité du bromure d'argent à la lumière, impressionnabilité telle qu'il suffit d'une fraction de seconde pour fixer sur la plaque photographique l'expression fugitive d'une physionomie, tandis qu'avec le chlore ou l'iode de ce métal, le temps de pose se comptait par minutes ? Qu'on supprime le brome et la photographie est ramenée à ses premiers essais.

Il est à remarquer que les quatre corps simples formant la famille du chlore ont été tous découverts par des pharmaciens. Le chlore par Scheele, le brome par Balard, l'iode par Courtois, pharmacien, et Salpêtrier, enfin, le fluor, entrevu par Scheele, a été isolé par Moissan, professeur à l'Ecole de pharmacie de Paris ; au reste, la Pharmacie revendique à bon droit une grande part dans les découvertes humaines. Aux quatre noms qui précèdent, elle peut ajouter ceux de Vauquelin, Pelletier, Robiquet, Serullas, Pelouze, Claude Bernard, Dumas, pour nous en tenir aux plus grands, car la liste en serait longue.

Par la découverte du brome, Balard était arrivé tout d'un coup à la plus haute situation scientifique. Il fut nommé successivement Professeur de Chimie au Lycée de Montpellier et Professeur Adjoint à l'Ecole Supérieure de Pharmacie. En 1834, il succéda à son maître, Joseph Anglada, dans la chaire de Chimie de la Faculté des Sciences.

Une découverte si remarquable, à un âge où tout le temps se passe à acquérir et à s'assimiler, tant d'honneurs, accumulés sur un seul, réveillèrent l'envie qui fait toujours cortège au mérite.

« Mais ce n'est pas Balard qui a découvert le brome, s'écria-t-elle, c'est le brome qui a trouvé Balard ». Il serait à souhaiter que le hasard rompant avec ses

allures capricieuses, se mit ainsi au service de nos savants et les conduisit comme par la main, de découverte en découverte, jusqu'à l'Institut, jusqu'à la gloire.

D'autres travaux vinrent démentir une aussi mensongère appréciation. Parmi les principaux, nous citerons une étude sur l'acide hypochloreux et les hypochlorites, qui établit définitivement la véritable nature des chlorures décolorants, et démontra que ces corps sont des mélanges d'hypochlorites et de chlorures. Des recherches sur l'alcool amylique des vinasses et sur ses principaux dérivés, l'amyliésie et ses divers éthers. Sa découverte de l'acide oxamique, type organique nouveau, qu'il obtint en distillant à 250° environ, au bioxalate d'ammoniaque et qui a été le premier exemple d'amide acide connue, etc., etc.

Cependant, Balard était ramené comme par une sorte de gratitude à l'étude des eaux mères, il en fit pendant toute sa vie l'objet de recherches incessantes qui faillirent déterminer une grande révolution économique.

Les eaux mères des marais salants, après avoir sous l'influence de l'évaporation, abandonné tout le sel marin qu'elles renferment, étaient jusque-là rejetées à la mer ; Balard va leur demander la potasse et la soude, deux corps dont l'utilité industrielle et agricole est immense, et réaliser ainsi une économie considérable sur l'ancien procédé qui les retirait des cendres, tout en sauvant de la destruction une partie de nos forêts d'Europe.

Déjà en 1824, en herborisant au bord de la mer, près d'un marais salant, par une matinée d'automne, il avait remarqué, dans un bassin contenant des eaux mères, un dépôt de sulfate de soude qui avait cristallisé sous l'action du froid de la nuit et s'était ainsi spontanément séparé des autres substances dissoutes dans le liquide.

Cette observation fut pour lui un trait de lumière et devint le point de départ du procédé industriel, dit « procédé Balard », par lequel on peut extraire directement de l'eau de mer, non seulement le sulfate de soude, mais encore les sulfates de potasse et de magnésie qu'elle contient en quantité illimitée.

Et, pendant vingt années de sa vie, Balard étudia patiemment les conditions, dans lesquelles pouvait s'effectuer la séparation des divers sels contenus dans l'eau de mer, en mettant à profit tous les incidents météorologiques ; mais en 1850, au moment où il allait recueillir le fruit de ses labeurs, c'est-à-dire verser dans le commerce du sulfate de soude provenant des eaux mères, un événement considérable vint réduire à néant tout le côté industriel de ses recherches.

L'acide sulfurique servant à la transformation du sel marin en sulfate de soude était jusque-là fabriqué au moyen des sulfures de Sicile, et était, par conséquent, d'un prix relativement élevé. Or, on était parvenu à le fabriquer avec les pyrites à un prix de revient beaucoup moindre ; dès lors, l'extraction du sulfate de soude des eaux mères ne pouvait plus être rémunératrice.

allures capricieuses, se mit ainsi au service de nos savants et les conduisit comme par la main, de découverte en découverte, jusqu'à l'Institut, jusqu'à la gloire.

D'autres travaux vinrent démentir une aussi mensongère appréciation. Parmi les principaux, nous citerons une étude sur l'acide hypochloreux et les hypochlorites, qui établit définitivement la véritable nature des chlorures décolorants, et démontra que ces corps sont des mélanges d'hypochlorites et de chlorures. Des recherches sur l'alcool amylique des vinasses et sur ses principaux dérivés, l'amyliésie et ses divers éthers. Sa découverte de l'acide oxamique, type organique nouveau, qu'il obtint en distillant à 250° environ, au bioxalate d'ammoniaque et qui a été le premier exemple d'amide acide connue, etc., etc.

Cependant, Balard était ramené comme par une sorte de gratitude à l'étude des eaux mères, il en fit pendant toute sa vie l'objet de recherches incessantes qui faillirent déterminer une grande révolution économique.

Les eaux mères des marais salants, après avoir sous l'influence de l'évaporation, abandonné tout le sel marin qu'elles renferment, étaient jusque-là rejetées à la mer ; Balard va leur demander la potasse et la soude, deux corps dont l'utilité industrielle et agricole est immense, et réaliser ainsi une économie considérable sur l'ancien procédé qui les retirait des cendres, tout en sauvant de la destruction une partie de nos forêts d'Europe.

Déjà en 1824, en herborisant au bord de la mer, près d'un marais salant, par une matinée d'automne, il avait remarqué, dans un bassin contenant des eaux mères, un dépôt de sulfate de soude qui avait cristallisé sous l'action du froid de la nuit et s'était ainsi spontanément séparé des autres substances dissoutes dans le liquide.

Cette observation fut pour lui un trait de lumière et devint le point de départ du procédé industriel, dit « procédé Balard », par lequel on peut extraire directement de l'eau de mer, non seulement le sulfate de soude, mais encore les sulfates de potasse et de magnésie qu'elle contient en quantité illimitée.

Et, pendant vingt années de sa vie, Balard étudia patiemment les conditions, dans lesquelles pouvait s'effectuer la séparation des divers sels contenus dans l'eau de mer, en mettant à profit tous les incidents météorologiques ; mais en 1850, au moment où il allait recueillir le fruit de ses labeurs, c'est-à-dire verser dans le commerce du sulfate de soude provenant des eaux mères, un événement considérable vint réduire à néant tout le côté industriel de ses recherches.

L'acide sulfurique servant à la transformation du sel marin en sulfate de soude était jusque-là fabriqué au moyen des sulfures de Sicile, et était, par conséquent, d'un prix relativement élevé. Or, on était parvenu à le fabriquer avec les pyrites à un prix de revient beaucoup moindre ; dès lors, l'extraction du sulfate de soude des eaux mères ne pouvait plus être rémunératrice.

L'acide sulfurique servant à la transformation du sel marin en sulfate de soude était jusque-là fabriqué au moyen des sulfures de Sicile, et était, par conséquent, d'un prix relativement élevé. Or, on était parvenu à le fabriquer avec les pyrites à un prix de revient beaucoup moindre ; dès lors, l'extraction du sulfate de soude des eaux mères ne pouvait plus être rémunératrice.

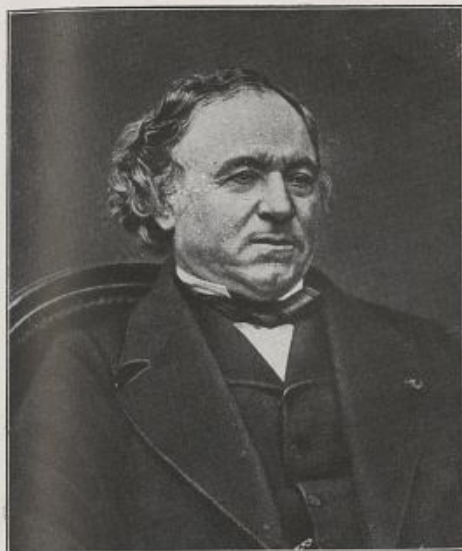
L'acide sulfurique servant à la transformation du sel marin en sulfate de soude était jusque-là fabriqué au moyen des sulfures de Sicile, et était, par conséquent, d'un prix relativement élevé. Or, on était parvenu à le fabriquer avec les pyrites à un prix de revient beaucoup moindre ; dès lors, l'extraction du sulfate de soude des eaux mères ne pouvait plus être rémunératrice.



L'enveloppe du pli cacheté remis par BALARD à l'Académie des Sciences en Novembre 1825.



Par ses actions multiples la **CARNINE LEFRANÇO** s'affirme comme étant un agent reconstituant de premier ordre, doué de vitalité régénératrice rapide du sang, accroissant le poids du corps et renforçant les défenses naturelles de l'organisme vis-à-vis des intoxications du froid et des hémorragies.



JEAN-BAPTISTE DUMAS
(Bibliothèque de l'Académie des Sciences, Paris)

Une nouvelle déception était réservée à notre savant : alors que des usines importantes avaient déjà été établies pour l'extraction des sels de potasse de l'eau de mer, on découvrit en Prusse, à Stassfurt, en 1858, un immense gisement de chlorure de potassium naturel, lequel, transformé en carbonate de potasse, fournissait ce sel à un prix notablement inférieur à celui des usines de France. Dans ces mines célèbres, on trouve des couches de sulfate de soude et des sels de potasse surmontées de bancs de sel marin, dont le dépôt successif s'est probablement effectué par le fait de modification dans la température des mers anciennes. Balard avait donc employé, pour extraire ces différents sels, un procédé analogue à celui employé par la nature dans les temps géologiques. Si ces deux événements ruinaient l'entreprise à laquelle il avait consacré tant d'années, il lui restait au moins l'honneur d'avoir révélé au monde savant et à l'industrie un procédé d'extraction inconnu avant lui, et l'explication d'une grande loi géologique.

Depuis 1842, Balard avait quitté Montpellier, pour un théâtre scientifique plus important ; il avait été appelé à Paris, pour suppléer Thénard dans son cours de chimie de la Sorbonne.

En 1844, il fut élu à l'Institut, dans la section de chimie, en remplacement de Darcet.

En 1845, il fut nommé Maître de conférences à l'Ecole Normale Supérieure, enseignement qu'il abandonna en 1851 pour la chaire de chimie du Collège de France, où il a professé jusqu'à sa mort.

Enfin en 1857, il quittait la Sorbonne pour devenir inspecteur général de l'enseignement supérieur.

Chevalier de la Légion d'honneur en 1837, Officier en 1855 et Commandeur en 1863.

Comme professeur, Balard était doué d'une incomparable facilité d'élocution. La netteté et, en même temps, la simplicité de son exposition faisaient de ses cours une causerie aussi attrayante qu'instructive.

La caractéristique de son enseignement était la rigueur et l'enchaînement des idées.

Il aimait à prouver que l'on peut faire de la chimie partout et sans avoir besoin d'appareils coûteux, pourtant indispensables dans certains cas spéciaux.

Cette science, à laquelle il était reconnaissant de tous les succès de sa vie, il aimait à la répandre et à en inspirer le culte, surtout aux jeunes enfants. A l'Ecole Normale de Cluny, qu'il était chargé d'inspecter, il avait introduit l'usage de petits laboratoires d'élèves, permettant, avec une faible dépense, de reproduire les principaux phénomènes de la chimie élémentaire. Balard a été mêlé, pendant plus de trente ans, au mouvement scientifique dont il ne se désintéressa jamais.

Il était heureux de faire connaître les idées et les découvertes de ses confrères autant que les siennes propres. Le premier, il reconnut le mérite de Pasteur, son élève à l'Ecole Normale, et il se fit plus tard une gloire de répandre les belles découvertes de ce savant, devenu son collègue.

D'une nature droite et franche, ennemi de toute ostentation, il avait pour passions dominantes l'amour de la vérité et l'horreur du charlatanisme sous toutes ses formes. D'un dévouement sans bornes pour ses amis, il ne les abandonnait dans aucun cas, et savait, au besoin, les défendre avec énergie. Jamais il ne se servit de ses relations amicales avec les hommes les plus influents pour parvenir aux honneurs et à la fortune. Les honneurs ? Il savait les acquérir par son propre mérite. La fortune ? Il n'en avait nul besoin, car jamais homme ne fut plus simple et plus modeste dans sa vie privée.

Sa robuste constitution, ses habitudes de sobriété, sa constante activité semblaient devoir lui promettre de longs jours ; mais plusieurs causes contribuèrent à altérer sa santé, restée si longtemps florissante.

Il avait eu la douleur de voir mourir ses trois enfants, dont l'un, l'ainé, était sorti de l'Ecole Polytechnique. Puis, vint le Siècle de Paris et Dieu sait quelles furent les angoisses patriotiques de ce cœur aimant et sensible, quelles furent les souffrances matérielles et morales qu'il eut à endurer pendant ce terrible hiver ! Enfin, la mort de sa compagne l'affecta profondément et lui porta le dernier coup.

A partir de ce moment, le déclin de sa santé fut rapide, et il succomba le 30 mars 1876 ayant conservé jusqu'à ses derniers jours, sinon ses forces physiques qui l'avaient abandonné, au moins sa belle âme, sa haute intelligence et la sérénité inaltérable de son caractère.

Balard fut un esprit supérieur et primesautier, un infatigable travailleur, un chercheur de tous les instants, et c'est à bon droit que la ville de Montpellier peut s'enorgueillir de lui avoir donné le jour.

DISCOURS DE M. JEANJEAN.

Directeur de l'Ecole Supérieure de Pharmacie, de Montpellier, le 11 Juin 1896

SIGNATURE DE BALARD.

LA CARNINE
LEFRANCO

enrichit le Sang
refait des Muscles
augmente le poids du Corps



LES MAÎTRES DE BALARD

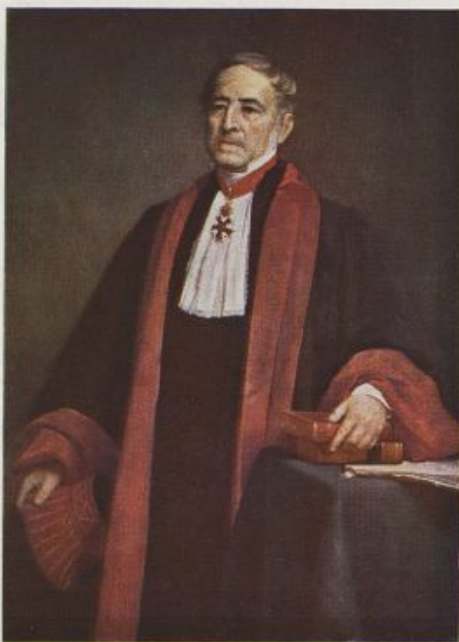
Joseph ANGLADA, médecin et chimiste français, naquit à Perpignan le 17 Octobre 1775. Reçu docteur à Montpellier en 1797, il fit un séjour à Paris et revint se fixer à Montpellier où il fut nommé Professeur à la Faculté de Médecine.

Il y enseigna avec succès la chimie et la médecine légale et obtint, en 1820, la chaire de matière médicale et de thérapeutique. Il devint par la suite Professeur de Chimie à la Faculté des Sciences.

Anglada s'occupa beaucoup des eaux sulfureuses de son pays natal et attribua la température élevée des eaux thermales, non à voisinage volcanique ou à la chaleur centrale, comme ses devanciers, mais à une force électromotrice siégeant dans l'écorce terrestre.

C'est sous l'habile direction d'Anglada que Balard perfectionna ses études à la Faculté des Sciences et quand, plus tard, tout rayonnant de la gloire de sa découverte, le jeune Savant estima remplir un devoir en offrant à son maître de partager cette gloire, il trouva en lui un cœur assez noble pour la laisser tout entière à celui qui l'avait méritée.

Anglada mourut à Montpellier le 19 Décembre 1833.



JACQUES-ÉTIENNE BÉRARD
Son portrait par Monseret.
(Faculté de Pharmacie de Montpellier.)



JOSEPH ANGLADA
Toile anonyme de la Salle des Actes
de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Jacques-Étienne BÉRARD, chimiste français, naquit à Montpellier, le 12 Octobre 1779.

Il étudia dans le laboratoire d'Arcueil, sous la direction de Berthollet, les sciences chimiques et participa aux belles expériences qui ont illustré ce laboratoire célèbre du siècle dernier.

L'amitié que Chaptal portait au père de Bérard se reporta sur le fils, et c'est par ce maître, à la fois chimiste et homme d'État, que furent dirigées les premières années d'études de Bérard.

Nommé Professeur de Chimie Minérale à l'Ecole Supérieure de Pharmacie de Montpellier, en 1817, Bérard eut Balard comme élève et fit admettre, ce dernier, par faveur exceptionnelle dans le vaste laboratoire de produits chimiques de La Paille dont il avait la direction, facilitant ainsi à Balard, la connaissance des procédés de l'industrie.

Correspondant de l'Institut en 1819, Bérard devint doyen de la Faculté de Médecine de Montpellier en 1846.

Le travail le plus important qu'il ait publié a été fait en collaboration avec Delaroche : « Sur la détermination de la chaleur spécifique des différents gaz ». Ce mémoire fut couronné par l'Institut. Bérard a publié également diverses notes dans les « Annales de Chimie et de Pharmacie » et les C. R. de l'Académie des Sciences.

Il mourut à Montpellier, en Juillet 1869.

LA DÉCOUVERTE DU BROME

Extrait d'une Note de BALARD au sujet de son « Mémoire sur une substance particulière contenue dans l'eau de la mer (1) ».

... Une algue, connue des botanistes sous le nom d'*Ulva intestinalis*, se rencontre à la fois auprès de Montpellier, dans les eaux d'un canal, tantôt au-dessus d'une écluse, qui ne lui permet aucune communication avec l'eau de la mer, tantôt au-dessous et dans une portion où ses eaux sont rendues saumâtres par leur mélange avec un peu de cette eau.

Or, en constatant que la plante recueillie dans le premier cas était toujours et complètement dépourvue d'iode, tandis que les échantillons ramassés dans le second en contenaient constamment, je dus, naturellement, reporter à l'eau de la mer l'origine de cet iode, et le chercher dès lors dans l'eau de la Méditerranée, et, mieux encore, dans cette même eau concentrée par l'évaporation spontanée et réduite à l'état d'eau mère des salines. Mais en faisant intervenir sur ces eaux mères le chlore et la solution aqueuse d'amidon, je vis se reproduire une coloration en jaune, que j'avais déjà observée en traitant par les mêmes réactifs la partie soluble des cendres des divers produits marins, et, quoique je fusse presque convaincu d'avance que cette couleur jaune était due à du chlorure d'iode, je m'efforçai néanmoins de constater par l'expérience l'exactitude de cette opinion.

Les circonstances au milieu desquelles j'étais placé contribuèrent à rendre difficile pour moi l'isolement de la substance que je voulais étudier.

Je parvins à constater cependant, malgré des ressemblances trompeuses et des analogies entraînant, que cette substance n'était pas du chlorure d'iode, comme je l'avais supposé d'abord. Je crus y reconnaître un nouveau corps simple, de la même famille que l'iode et le chlore; mais ce premier aperçu, que je consignai dans un paquet cacheté remis à l'Institut, je cherchai à le justifier pleinement par une étude approfondie de ce corps. Je m'efforçai de le rendre aussi complète qu'il m'était donné de la tracer, et, à la suite d'un travail continu de près de deux années, dans lequel détruisant souvent une combinaison déjà étudiée, je me procurais ainsi la matière première propre à en obtenir d'autres, je résumai mes recherches dans un mémoire présenté à l'Académie, qui donna le nom de *brome* au nouveau corps simple que j'avais découvert et étudié avec détail.

Rapport des Commissaires de l'Académie des Sciences, sur le Mémoire présenté par BALARD

Académie des Sciences — Séance du lundi 14 août 1826

MM. Vauquelin, Thénard et Gay-Lussac font le rapport suivant, sur un mémoire de M. Balard qui a pour objet la description d'une nouvelle substance qu'il a trouvée dans les eaux de la mer.

« Nous avons été chargés par l'Académie, MM. Vauquelin, Thénard et moi, de lui faire connaître notre opinion sur un mémoire de M. Balard, préparateur de chimie à la Faculté des Sciences de Montpellier, ayant pour objet la Description des propriétés d'une nouvelle Substance qu'il a trouvée dans les eaux de la mer ». Nous allons nous acquitter de cette commission.

« M. Balard a donné à la nouvelle substance le nom de *Muride* mais plusieurs objections pouvant être faites contre cette dénomination, nous l'avons remplacée, avec le consentement de l'auteur, par celle de *Brome*, de *Βρομος*, mauvaise odeur.

« Le brome est liquide à la température ordinaire de l'atmosphère, et même à 18° au-dessous de 0°. En masse, sa couleur est d'un rouge brun foncé; en couche mince, elle est d'un rouge hyacinthe, celle de sa vapeur est entièrement semblable à celle de l'acide nitreux. Il est très volatil et bout à 47°. L'odeur en est très forte et ressemble beaucoup à celle du chlore. Sa densité est d'environ 3.

« Le brome détruit les couleurs à la manière du chlore; il se dissout dans l'eau, l'alcool et l'éther. M. Balard l'a combiné avec un grand nombre de corps simples et a obtenu des composés très remarquables. Le chlore est plus puissant que lui; mais à son tour il l'est plus que l'iode. Cette propriété est remarquable et rend très vraisemblable que le brome peut être un composé de chlore et d'iode, comme l'affinité qu'il a avec ces deux corps pourrait le faire soupçonner. « Si l'on veut se former une idée exacte des propriétés du brome, c'est au chlore qu'il faut le comparer. « Avec l'hydrogène, il forme un hydracide, l'acide hydrobromique, et avec l'oxygène, l'acide bromique dont les combinaisons avec les bases ont la plus grande analogie avec les chlorates.

« A chaud, il se décompose, comme le chlore, tous les oxydes alcalins solubles et en dégage l'oxygène; à froid, il se combine avec les oxydes et forme des bromures facilement décomposables par la chaleur ou par les acides les plus faibles.

« Il se combine aussi avec le gaz hydrogène percarboné, et produit un liquide oléagineux d'une odeur éthérée très suave.

« Le poids de son atome est 9,328, en prenant celui de l'oxygène pour unité.

« M. Balard, en adressant son mémoire à l'Académie, y avait joint de petits échantillons de brome et de quelques-unes de ses combinaisons avec lesquels nous avons pu faire quelques expériences.

« Nous avons même obtenu le brome par le procédé décrit par M. Balard, en traitant des eaux mères des marais salants du plan d'Aren, qui nous avaient été remises par notre collègue M. D'Arcet.

« Si le petit nombre d'essais qu'il nous a été permis de tenter ne nous a pas donné sur l'existence du brome, comme nouveau corps simple, cette certitude que l'on est aujourd'hui en droit d'exiger, nous la regardons au moins comme très probable. Le mémoire de M. Balard est d'ailleurs très bien fait, et les nombreux résultats qu'il y rapporte n'en excitent pas moins un très grand intérêt, lors même que l'on parviendrait à démontrer que le brome n'est pas un corps simple.

« La découverte du brome est une acquisition très importante pour la chimie, et fait entrer M. Balard, de la manière la plus honorable, dans la carrière des Sciences.

« Nous pensons que ce jeune chimiste est tout à fait digne des encouragements de l'Académie, et nous avons l'honneur de lui proposer d'ordonner que son mémoire soit imprimé dans le recueil des Savants Étrangers. »

Signé à la minute :

Vauquelin; Thénard; Gay-Lussac, rapporteur.

L'Académie a donné les conclusions de ce rapport.

(1) Annales de Chimie et de Physique, 2^e série, T. XXXI, page 337.



THÉNARD

(Faculté de Pharmacie de Paris)

ooo CARNINE LEFRANCO : ANÉMIES REBELLES ooo

LES CHAIRES DE BALARD, A MONTPELLIER

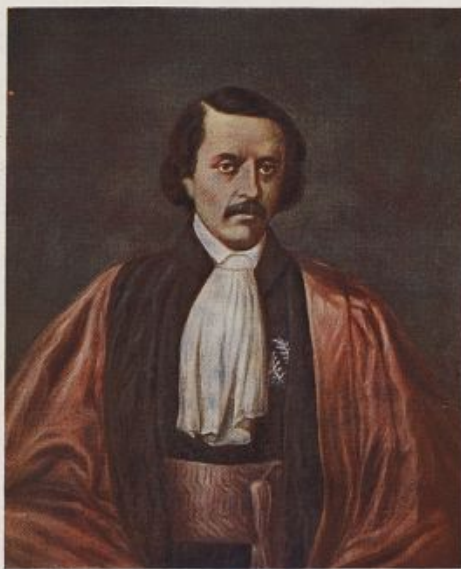
Lorsque Balard quitta la Chaire de Chimie à la Faculté des Sciences de Montpellier, pour la Sorbonne, il eut pour successeur le chimiste Gossauer, qui devait, lui aussi, honorer la science française et disparaître, jeune encore, en plein épanouissement de son génie.

Charles-Frédéric GERHARDT, naquit à Strasbourg le 21 août 1816. Après des études au Gymnase protestant de Strasbourg et à l'Ecole Polytechnique de Karlsruhe, il se voua à l'étude de la chimie, sous la direction de Liebig, à Giessen, où ce maître, alors dans le premier éclat de sa renommée, fondait une école justement célèbre.

En 1838, sur les conseils de Liebig, Gerhardt vint à Paris où Chevreul l'admit dans son laboratoire.

En 1841, après le départ de Balard de Montpellier, Thénard et Dumas pensèrent que Gerhardt seul pouvait maintenir dans cette ville, l'éclat d'un enseignement qui avait été porté si haut et l'engagèrent à prendre ses grades à la Sorbonne.

Gerhardt n'avait encore aucun titre universitaire français, mais, en quelques jours, il fut reçu licencié, puis Docteur ès-Sciences, montrant ainsi que ces examens étaient un jeu pour lui. Immédiatement et sur de nouvelles instances de Thénard, le ministre Villemain le nomma Chargé du Cours de Chimie à la Faculté des Sciences de Mont-



CH.-F. GERHARDT
Toile anonyme de la Salle du Conseil.
Faculté des Sciences de Montpellier.

peulier, le 16 Avril 1841, et le 17 Mai 1844, il était nommé Professeur titulaire, plus de deux ans avant l'âge réglementaire.

Il revint à Paris en 1848 et y fonda en 1851, une Ecole pratique de Chimie. En 1855, il fut nommé à Strasbourg aux deux chaires de chimie de la Faculté des Sciences et de la Faculté de Pharmacie.

Gerhardt était membre correspondant de l'Académie des Sciences et membre étranger de la Société Royale de Londres.

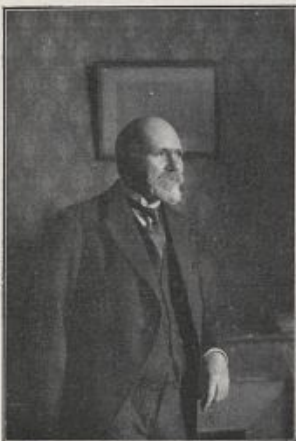
Nous lui devons la découverte des acides organiques anhydres qu'il effectua en 1852 ainsi qu'un nouveau système de notations et de formules qui, à part quelques modifications secondaires, constitue la notation atomique actuelle.

Gerhardt a lutté toute sa vie contre la théorie dualistique de Berzélius et l'a remplacée par la théorie des types, théorie beaucoup trop exclusive, qui résultait de la fusion de l'ancienne théorie des radicaux et de celle des substitutions.

Cette théorie qui n'est que le développement et la généralisation d'idées précédemment émises par Dumas et Williamson peut se résumer ainsi : « Tous les corps minéraux et organiques peuvent être ram- »

« nés à un petit nombre de » types généraux qui sont : l'hydrogène, l'acide chlorhydrique, l'eau et l'ammoniaque ».

Gerhardt mourut à Strasbourg, le 19 Août 1856.



PROFESSEUR G. MASSOL
Doyen de la Faculté
de Pharmacie de Montpellier.
1926 (Phot. Ribaud)

Noël Gastave MASSOL, né à Montpellier, le 12 Novembre 1857. Préparateur de Physique et de Chimie en 1879, Pharmacien Supérieur et Agrégé des Ecoles Supérieures de Pharmacie en 1882. Chargé du Cours de Chimie minérale, minéralogie et hydrologie, et en 1889, du Cours de Physique.

Docteur ès-Sciences en 1893, il devint le 7 Novembre de cette même année, titulaire de la Chaire de Physique, chaire créée pour Balard, en 1857.

Il est doyen de la Faculté de Pharmacie de Montpellier, depuis 1899.

Antonin-Marius FAUCON, né à Cette, le 14 Août 1876. Préparateur de Physique en 1900 et Chef de travaux de Physique en 1901, nommé Pharmacien Supérieur en 1904 et Docteur ès-Sciences Physiques en 1909. D'abord chargé du Cours d'Hydrologie, puis agrégé ; il est Professeur titulaire de Pharmacie Chimique à la Faculté de Montpellier. Certaines thèses remarquables sont sorties de son laboratoire. Le Professeur Faucon, membre de diverses Sociétés Savantes de Montpellier, préside à l'organisation de Sociétés de Conférences qui obtiennent un grand succès.

Secrétaire général des « Journées médicales », en 1926.

Les Professeurs Massol et Faucon ont uni leur activité scientifique dans l'étude de l'absorption des radiations ultra-violettes, etc., etc.



PROFESSEUR A. FAUCON
Professeur de Pharmacie Chimique
à la Fac. de Pharmacie de Montpellier.
1926 (Phot. Aubis)

La CARNINE LEFRANCQ, Jus de Viande de Bœuf CRUE CONCENTRÉ
représente le moyen LE PLUS PRATIQUE de réaliser la ZOMOTHÉRAPIE
ELLE PLAÎT AUX MALADES, SE CONSERVE BIEN ET AGIT TRÈS RAPIDEMENT
— C'EST UNE MÉDICAMENT VIVIFIANTE AU PLUS HAUT DEGRÉ —



ABONNEMENT :
UN AN } FRANCE... 18 Fr.
 } ÉTRANGER. 25 Fr.
LE NUMERO : 1 FR. 50

VINGT ET UNIÈME ANNÉE

N° 229

NOVEMBRE 1926

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : COMBAT 01-34

R. C. Seine 25.193

ADRIENNE CAMBRY

UNE CONSULTATION



M^{me} Libert, jeune veuve élégante et agréable, songeait à se remarier. Un mari, pensait-elle, cela sert vraiment à quelque chose, c'est une compagnie, un porte respect, un chaperon pour aller et venir, et l'on peut encore, aux jours où l'on se sent les nerfs « à fleur de peau », déverser sur son innocente personne le trop-plein de cet énerve-

ment qui vous fourmille jusqu'au bout des doigts, jusqu'à la pointe des cheveux — voire même jusqu'à la langue...

Mais trouver soi-même un mari n'est pas toujours facile. Jeune fille, on est mariée par ses parents ; c'est ce qui était arrivé à M^{me} Libert et, à la vérité, M. Libert n'avait pas été un mauvais époux. Pourtant, maintenant qu'elle était veuve depuis plusieurs années déjà, elle eût voulu enfin choisir, trouver l'être sympathique qu'elle aimerait...

Devant les difficultés grandes qu'il y avait pour elle à découvrir le *Rara visa*, elle accepta qu'on l'aidât en cette délicate affaire. Quelques amies intimes furent mises dans le secret, et les femmes

étant volontiers marieuses, plusieurs « partis » furent bientôt sur les rangs.

Ce matin-là, M^{me} Libert, dont les nerfs devenaient trop sensibles depuis quelque temps, s'était décidée à appeler le docteur. Cette détermination lui avait coûté beaucoup, parce que, son vieux médecin s'étant retiré à la campagne, il lui fallait faire connaissance avec un nouvel Esculape.

Celui que faisait mander M^{me} Libert lui était vivement recommandé par M^{me} Moreuil, cette bonne amie qui, précisément, avait découvert un parti superbe, un prétendant tout à fait « hors cours » à la main de la charmante veuve. Et M^{me} Libert lisait et relisait le petit mot reçu, dès le premier courrier, dans quoi la chère amie exposait les mérites de son protégé.

« Un artiste, ma chère, un fin connaisseur, amateur, collectionneur d'œuvres d'art !... Et voilà ce que j'ai imaginé pour vous permettre de connaître cet homme charmant. Au lieu de vous faire rencontrer chez moi, ce qui serait affreusement banal, je vais vous envoyer M. Lormont. Ne vous récriez point, car ce sera sous le plus naturel des prétextes. Vous possédez un rare chef-d'œuvre, cette vierge de Raphaël, authentique, dont se glorifierait un musée. Vous ne voulez pas la vendre

LA CARNINE LEFRANCO EST LA PRÉPARATION DE CHOIX
QUAND IL S'AGIT DE REMONTER UN ORGANISME DÉLABRÉ ET DE
LUTTER CONTRE LES MALADIES CONSOMPTIVES OU INFECTIEUSES

et cela se conçoit ; mais, en femme intelligente que vous êtes, vous n'en refuserez jamais la vue aux gens bien élevés qui éprouvent une vraie joie à contempler une de ces merveilles enfantées par le génie.

« Je vous adresserai donc M. Lormont, en vous promettant qu'il ne saura rien et que vous pourrez l'observer tout à votre aise. »

M^{me} Libert, n'en était pas moins inquiète. Comment juger aussi vite du caractère, des qualités ou des défauts d'un futur époux ? Elle attendait, anxieuse, l'instant où elle le verrait.

La jeune femme regarda sa pendule : dix heures du matin ; le docteur ne tarderait pas, ayant fait dire qu'il passerait avant le déjeuner.

Elle sonna sa femme de chambre :

— Vous ferez tout de suite entrer le docteur ici, dit-elle.

Au même instant, le timbre électrique frémit dans l'antichambre, et, presque aussitôt, un homme entra. Encore jeune, d'allures distinguées, il saluait avec aisance et, avant que M^{me} Libert eût rien dit, il se mit à parler :

— M^{me} Moreuil m'a envoyé vers vous, madame, en m'assurant que vous-voulez bien m'accueillir...

— Certainement, monsieur. Mon amie m'a beaucoup parlé de vous, de vos connaissances très vastes...

Le monsieur s'inclina, modeste, comme accablé sous l'éloge. M^{me} Libert reprit :

— Elle m'a surtout vanté votre sûreté de diagnostic.

L'étranger parut surpris et reprit ce dernier mot :

— Diagnostic ?... je ne vois pas trop... Enfin... Aujourd'hui on aime à faire entrer les mots d'un art dans un autre, avez-vous remarqué ? Un peintre fait un tableau qu'il appelle « symphonie », alors qu'un musicien intitule son œuvre « pastel » et qu'un poète dénomme « eau-forte » ses élucubrations.

M^{me} Libert le regardait, surprise à son tour, trouvant étrange ce nouveau médecin.

— Vous possédez, madame, dit-il, une œuvre authentique de Raphaël ? Une madone ?

— Quoi, fit-elle, vous vous intéressez aux œuvres d'art ? Votre profession si austère, et — permettez-moi de le dire, — si peu poétique, n'a pas desséché en vous la faculté de l'admiration ?

Le visiteur laissa tomber sur son interlocutrice un de ces coups d'œil où passe un monde de pensées, et dont le sens pourrait se synthétiser, par ces deux interrogations : « Parlé-je à un fou ? ou ai-je moi-même perdu l'esprit ? »

Après un mouvement des lèvres pour interroger, il eut un imperceptible sourire et se contenta de répondre :

— C'est un bonheur pour moi de contempler une manifestation du beau, « cette splendeur du vrai » a dit Platon.

M^{me} Libert se leva, ouvrit une porte :

— Alors, monsieur, si vous voulez bien me suivre...

Elle le mena dans le salon où, placé en bonne lumière, le tableau s'offrait aux regards dans toute son impérissable beauté.

Tout d'abord, le jeune homme demeura muet, l'admiration sincère se complaisant au silence. Puis, son enthousiasme s'exprima en courtes phrases.

— C'est admirable !... Un pur chef-d'œuvre !... Quel génie, ce Raphaël !... quel coloris, après tant d'années !...

Et tandis qu'il continuait, M^{me} Libert songeait : « Le singulier médecin ! Ne me parlera-t-il pas de moi ? Dois-je commencer ! »

Un peu plus tard, ils étaient de nouveau assis dans le petit salon, et la jeune femme, prenant son courage à deux mains, commença.

— Docteur, je vous ai fait demander pour vous consulter au sujet de malaises nerveux qui me tourmentent fort... Mon médecin s'est retiré, et M^{me} Moreuil m'ayant parlé de vous...

De nouveau, un léger sourire passa sur les lèvres du visiteur, il le réprima et, une gaieté dans le regard, il demanda :

— Seriez-vous souffrante, vraiment ?

M^{me} Libert déroula le mélancolique chapelet de ses maux, réels ou imaginaires. Discret, il l'arrêta :

— Passons, dit-il, pour l'instant. Je vois ce que c'est : un peu de neurasthénie. Mais le moral est surtout intéressant... Dans ce cas, parlez-moi de votre caractère, de vos goûts, de vos pensées préférées ?

Confiante, gagnée par l'attitude de cet homme, en qui elle pressentait un ami, la jeune femme lui faisait la plus charmante confession qui fut. Lui, écoutait sérieusement et, peu à peu, conquis lui-même, manifestait une sympathie légèrement émue, affectueuse, consolatrice.

— Comme vous me comprenez ! s'écria-t-elle. Il me semble que nous nous connaissons depuis longtemps déjà.

Puis, après avoir conté quelques détails qui achevaient d'initier le visiteur à sa vie intime, elle ajouta :

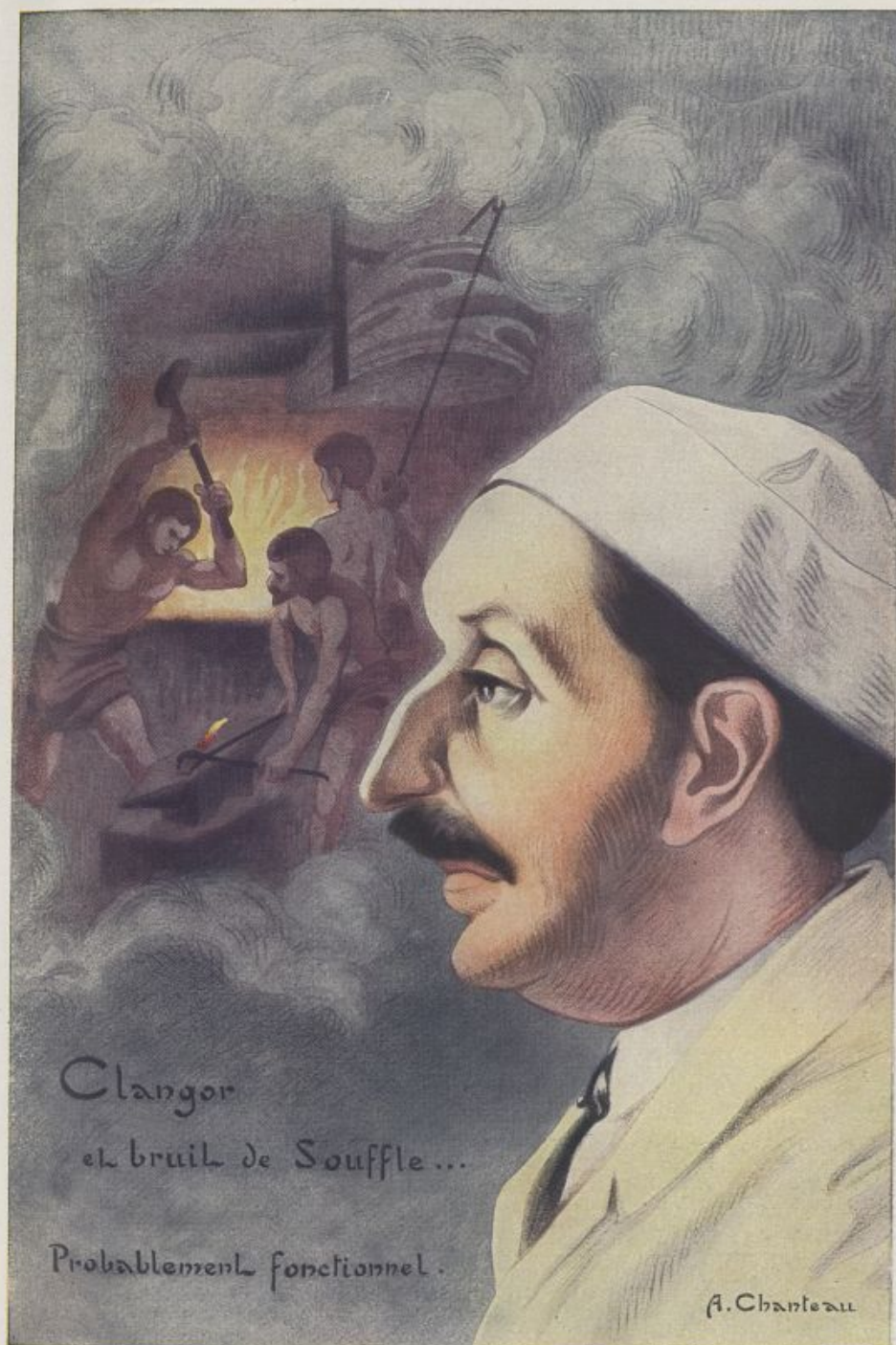
— J'ai été sincère et très franche. Personne, à part mon vieux docteur, ne me connaît comme vous, maintenant. Vous allez certainement m'ordonner des médicaments, un régime... Mais, dès aujourd'hui, je voudrais votre opinion sur quelque chose qui m'intéresse au plus haut point. Comme je vous l'ai fait comprendre tout à l'heure, je désire me remarier. Me le conseillez-vous ?

— Oui, certes ! s'écria le jeune homme avec beaucoup d'élan. Je vous y engage vivement.

Il eut un sourire amusé, en ajoutant :

— Et même, puisque je suis médecin, je





Le Docteur Paul RIBIERRE

parlerai tout à fait d'autorité : je vous l'ordonne !

— Vraiment, vous croyez que je le dois ?

— Entendons-nous, cependant, dit-il.

Le mariage ne vous sera bon qu'autant que le mari sera ce qu'il doit être pour vous.

M^{me} Libert songeait, très perplexe. Elle pensait au prétendant que devait lui envoyer son amie, M^{me} Moreuil, et qui était précédé d'une réputation si brillante.

— Il m'est très difficile de trouver moi-même un parti, fit-elle. Et m'en fier à d'autres me paraît bien dangereux.

— Evidemment !

Depuis quelques instants déjà, le malheureux protégé de M^{me} Moreuil baissait beaucoup dans l'esprit de M^{me} Libert. A mesure qu'elle sentait une sympathie très vive l'attacher à celui qu'elle voulait appeler « son docteur », elle éprouvait de l'éloignement pour tout prétendant à sa main. Que sera-t-il, cet inconnu ? Tandis que celui-ci, ce jeune médecin !... Ah ! que ne pouvait-elle lui dire toute sa pensée !

* *

Un peu languissante, maintenant, à cause d'une gêne très sensible entre les deux interlocuteurs, la conversation se poursuivait encore un moment.

Et M^{me} Libert, après un silence, commença :

— Docteur...

Mais elle sursauta, retenant un cri de surprise. Celui qu'elle interpellait ainsi s'était levé, brusquement, repoussant sa chaise dans un geste d'impatience.

Très ému, un peu pâle, il s'exclamait !

— Cessons de nous tromper !... Vous savez bien que je ne suis pas médecin !

Effrayée, M^{me} Libert le regarda, en même temps que ses yeux apeurés cherchaient le bouton électrique, près de la cheminée :

— Vous n'êtes pas médecin !

Tant de sincérité s'élevait de son exclamation qu'on ne pouvait songer à l'accuser de jouer la comédie.

— Vraiment, interrogea le visiteur un peu calmé, vous m'aviez pris pour le docteur ?

— Mais certainement, monsieur ! C'est un nou-

veau médecin que me recommandait M^{me} Moreuil. Mais, vous, monsieur, qui êtes-vous ?

L'étranger s'inclina en souriant.

— Moi aussi, dit-il, je vous ai été recommandé par M^{me} Moreuil, je suis M. Lormont et je venais pour voir votre Vierge, de Raphaël.

Cette fois, M^{me} Libert parut fâchée :

— C'est très mal, monsieur, ce que vous avez fait là !

Elle semblait courroucée, il l'interrompit :

— Je vous en prie, implora-t-il, ne soyez pas sévère. Je reconnais l'incorrection de ma conduite et je vous en demande pardon. Mais vous serez indulgente, quand vous saurez... M^{me} Moreuil voulait nous ménager une entrevue et elle avait trouvé ce stratagème pour nous laisser toute liberté.

Presque bas, il compléta :

— Elle voudrait nous marier.

M^{me} Libert répliqua vivement :

— Elle m'a manqué de parole ; elle m'avait juré que vous ne saviez rien, que j'étais seule dans le secret !

— Oh ! fit-il doucement, il y a tant de manières, pour une femme surtout, de dire les choses sans en avoir l'air ! Lui en voulez-vous donc à ce point ?...

Il continua de plaider sa cause avec un talent de conviction que lui eussent envié des avocats réputés. M^{me} Libert, reprise au charme de cette parole, l'écoutait de nouveau. Le côté romanesque de l'aventure n'était pas pour déplaire à cette charmante femme qui aimait assez à croire qu'un Etre supérieur et caché s'intéressait à sa petite personne.

Quand M. Lormont prit congé, il obtint la permission de revenir.

A ce moment, le timbre électrique vibra de nouveau dans l'antichambre, et la domestique, un instant après, annonça sur le seuil du salon :

— Madame, c'est le médecin !

M. Lormont sortit, et M^{me} Libert, presque aussitôt, ordonna :

— Faites entrer le docteur !

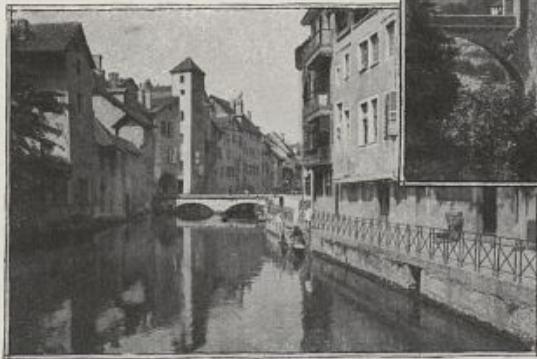
Mais tout bas elle pensa :

« Que vais-je bien lui dire ? Car vraiment, il me semble que je suis guérie ! »

ADRIENNE CAMBRY.

LA CARNINE LEFRANCO

RÉTABLIT RAPIDEMENT



En haut : SOSPEL (Alpes Maritimes). — Le Vieux Pont.
En bas : ANNECY. — Vue sur le Canal.
G. R. Ballance, Phot. Merton.



La Carnine Lefrancq

ne laissant aucun résidu

NE FATIGUE ni l'estomac, ni l'intestin,

NE PROVOQUE ni dégoût, ni intolérance

HENRI TAINÉ

CARACTÈRE DES NORMANDS

Le 27 Septembre 1066, à l'embouchure de la Somme, on pouvait voir un grand spectacle ; quatre cents navires à grande voile, plus de mille bateaux de transport, et soixante mille hommes qui s'embarquaient. Le soleil se levait magnifiquement après de longues pluies : les trompettes sonnaient, les cris de cette multitude armée montaient jusqu'au ciel ; à perte de vue, sur la plage, dans la rivière largement étalée, sur la mer qui s'ouvre au-delà spacieuse et luisante, les mâts et les voiles se dressaient comme une forêt, et la flotte énorme s'ébranlait sous le vent du Sud. Le peuple qu'elle portait se disait originaire de Norvège, et on eût pu le croire parent de ces Saxons qu'il allait combattre ; mais il avait avec lui une multitude d'aventuriers accourus par toutes les routes, de près et de loin, du Nord et du Midi, du Maine et de l'Anjou, du Poitou et de la Bretagne, de l'Ile-de-France et de la Flandre, de l'Aquitaine et de la Bourgogne, et lui-même, en somme, était Français.

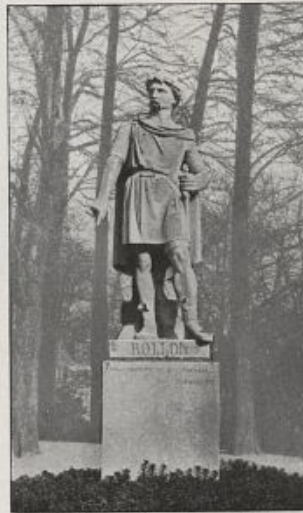
Comment se fait-il qu'ayant gardé son nom il eût changé de nature, et quelle série de rénovations avait fait d'un peuple germanique un peuple latin ? C'est que ce peuple, lorsqu'il vint en Neustrie, n'était ni un corps de nation, ni une race pure. Ce n'était qu'une bande, et à ce titre, épousant les femmes du pays, il faisait entrer dans ses enfants la sève étrangère. C'était une bande scandinave, mais grossie par tous les coquins courageux et par tous les malheureux désespérés qui vaguaient dans le pays conquis, et, à ce titre, il recevait dans sa propre substance la sève étrangère. D'ailleurs, si la troupe errante s'était trouvée mêlée, la troupe établie l'avait été davantage ; et la paix, par ses infiltrations, autant que la guerre par ses recrues, était venue altérer l'intégrité du sang primitif. Quand Rollon, ayant divisé la terre au cordeau entre ses hommes, eut pendu les voleurs et ceux qui leur donnaient assistance, des gens de tous les pays accoururent. La sécurité, la bonne et « roide » justice étaient si rares qu'elles suffisaient pour repeupler un pays. Il appela les étrangers, disent les vieux auteurs, « et fit un seul peuple de tant de gens de natures diverses ». Ce ramassis de barbares, de réfugiés, de brigands, de colons émigrés, parla si promptement roman ou français, que le

second duc, voulant faire apprendre à son fils la langue danoise, fut obligé de l'envoyer à Bayeux où elle était encore en usage. Les grosses masses finissent toujours par faire le sang, et le plus souvent l'esprit et la langue. C'est pourquoi ceux-ci, transformés, se dégourdirent vite : la race fabriquée se trouva d'esprit alerte, bien plus avisée que les Saxons, ses voisins d'Outre-Manche, toute semblable à ses voisines de Picardie, de Champagne et d'Ile-de-France.

« Les Saxons, dit un vieil auteur, buvaient à l'envi et consommaient jour et nuit leurs revenus en festins, tandis qu'ils se contentaient d'habitations misérables ; tout au contraire des Français et des Normands, qui faisaient peu de dépenses dans leurs belles et vastes maisons, étant d'ailleurs délicats dans leur nourriture et soigneux dans leurs habits jusqu'à la recherche ». Les uns, encore alourdis par le flegme germanique, étaient des ivrognes gloutons que secouait par accès l'enthousiasme poétique ; les autres, allégés par leur transplantation et leur mélange, sentaient déjà se développer en eux les besoins de l'esprit. « Vous auriez pu voir, chez eux, des églises s'élever dans chaque village, et des monastères, dans les cités, construits dans un style inconnu auparavant », en Normandie d'abord et tout à l'heure en Angleterre. Le goût leur était venu tout de suite c'est-à-dire l'envie de plaire aux

yeux, et d'exprimer une pensée par des formes, une pensée neuve : l'arche circulaire s'appuyait sur une colonne simple ou sur un faisceau de colonnettes ; les moulures élégantes s'arrondissaient autour des fenêtres, la rosace s'ouvrait, simple encore et semblable à la rose des buissons, et le style normand se déployait original et mesuré entre le style gothique dont il annonçait la richesse, et le style roman dont il rappelait la solidité.

Avec le goût, aussi naturellement et aussi vite, la curiosité leur était venue. Les peuples sont comme les enfants ; chez les uns, la langue se délie aisément, et ils comprennent d'abord, chez les autres, la langue se délie péniblement, et ils comprennent tard. Ceux-ci avaient fait lestement leur éducation à la française. Les premiers en France, il avaient débrouillé le Français, le fixant, l'écrivant, si bien qu'aujourd'hui nous entendons encore leurs codes et leurs poèmes.



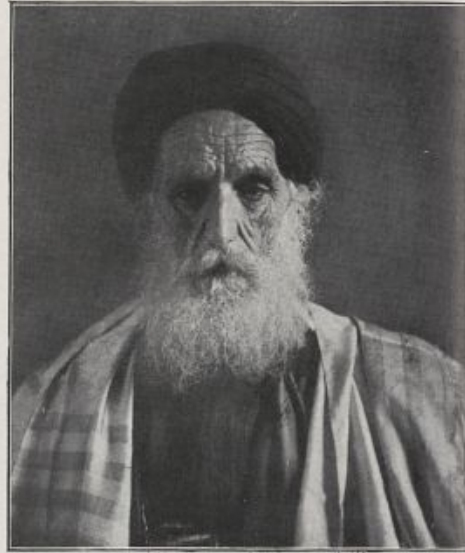
ROUEN. — Statue de Rollon.
Premier Duc de Normandie.

N. D., phot.



ALTÉRATION DE LA NUTRITION

La Carnine Lefrancq étend sa sphère d'activité sur toutes les dystrophies ou altérations de la nutrition. Primitivement employé comme anti-toxique dans la tuberculose, le suc musculaire du bœuf a été reconnu, graduellement, comme le puissant viatique des sujets torpides, anémiques, lymphatiques, asthéniques, affaiblis. Il provoque et réveille les mouvements de la vie végétative : la contractibilité qu'il excite le long des fibres lisses, régularise la circulation générale et décongestionne les organes internes, l'arbre aérien tout le premier. C'est pourquoi nous ne saurions trop engager les médecins-praticiens à ne point oublier les services appréciables que la Carnine peut leur rendre journellement : Ce conseil vise autant l'intérêt de leurs malades que celui de leur renommée propre en clientèle.



TUNIS. — UN VIEUX RABBIN.
Lebaert-Landrock, phot. Tunis.

PARIS - MUSÉE DU LUXEMBOURG



CHEZ ELLE
Tableau d'Armand BERTON (1854-1917). — Ecole française.

DE JOUR EN JOUR

*Vous m'avez dit : « Partez aemain.
Il faut que votre amour m'évite,
Mais ne m'oubliez pas trop vite. »
Et vous m'avez tendu la main.*

*Tout votre corps tremblait en elle :
Je la sentais, entre mes doigts,
Ardente et peureuse à la fois,
Battre et frissonner comme une aile.*

*Mes yeux ont rencontré vos yeux
Brûlés de larmes contenues ;
Nos âmes se sont mieux connues
Dans ce long regard anxieux.*

*Nous sommes restés sans rien dire,
Tous deux, face à face, longtemps
Immobiles et haletants...
Puis, j'ai tâché de vous sourire.*

*Et vous, rassurée à demi,
En cette minute suprême,
Vous m'avez attiré vous-même
Auprès de vous, d'un geste ami.*

*Et ce fut entre nous le tendre,
Le calme adieu de chaque soir...
Demain, je reviendrai m'asseoir
Chez vous, dans l'ombre et vous attendre.*

André RIVOIRE.

LE DOCTEUR RIBIERRE



Paul Ribierre est né à Limoges, le 5 mai 1875.

Il commença ses études médicales à l'Ecole de Limoges et à l'hôpital de cette ville, où il fut interne, sous la direction de deux excellents maîtres provinciaux, Ray-

mond et Boulland; puis il vint à Paris, et en 1898, il y arrivait à l'Internat, et travaillait successivement avec les professeurs Dupré, Vaquez et Thoinot.

Médecin des hôpitaux en 1910, il obtenait l'agrégation en 1913.

Le premier travail de Paul Ribierre, fut, en 1903, sa thèse sur *l'hémolyse et la résistance globulaire*; puis il donna des études sur *l'hématologie*, sous l'inspiration de Vaquez; un *Précis des maladies du sang et des organes hématopoïétiques*, dans la collection Gilbert-Fournier; des travaux de *Cardiologie* sur le diagnostic des lésions orificielles du cœur, sur les endocardites secondaires des cardiaques, sur l'insuffisance auriculaire gauche, sur le *Rhumatisme cardiaque évolutif* (en collaboration avec Pichon), sur l'emploi de l'ouabaine chez les brichiques, sur la sclérose de l'artère

pulmonaire (en collaboration avec Giroux), enfin des travaux de médecine légale sur les rapports des traumatismes et des affections viscérales, en particulier des cardiopathies.

Il prépare en ce moment un *Traité de la fièvre typhoïde*, en collaboration avec V. de Lavergne.

Le docteur Ribierre s'intéresse particulièrement, comme on le voit, à la pathologie cardio-vasculaire; mais il entend n'être pas tenu pour un « spécialiste ». Le cœur et les vaisseaux sont en effet en connexion avec tous les organes.

Il enseigne actuellement à l'Hôpital Necker, tant au lit des malades qu'à la consultation des maladies du cœur.

À la Faculté, il a déjà fait deux cours sur les maladies du cœur et un cours sur les maladies des reins.

Membre du Comité de rédaction de la revue *La Médecine*, où il est chargé de la rubrique des maladies du cœur, du sang et des reins, membre du Comité de rédaction des *Archives des maladies du cœur* de Vaquez, expert près le Tribunal de la Seine depuis 1913, le docteur Ribierre est Chevalier de la Légion d'Honneur au titre militaire.

PORTRAIT-CHARGE. — Le Docteur Paul Ribierre entendait certains bruits du cœur qu'il compare à ceux d'une forge.

PHILÉAS FOGG.

« NIHIL ALIUD »

On prête à Corvisart la facétie suivante:

À la cour de l'Empereur, les dames et demoiselles d'honneur qui entouraient la belle créole Joséphine, se plaignaient souvent de vapeurs, migraines et autres petits bobos fort à la mode à cette époque, car n'oublions pas que notre pauvre humanité souffrante a ses modes pour les chapeaux comme pour les indispositions. C'était donc l'époque des « vapeurs ».

Il y avait bien à la Cour quelques médecins, mais l'Empereur gardait les meilleurs pour son armée, comme de juste, et ces braves docteurs de l'armée n'arrivaient pas à débarrasser les belles demoiselles d'honneur de Joséphine, des légers troubles dont elles croyaient souffrir.

Un jour, le grand Corvisart vint faire un séjour à Fontainebleau. Immédiatement, il fut entouré, choyé, accaparé par l'essaim gracieux de ces dames, et la consultation chapardée étant en honneur à toutes les époques, on ne se gênait pas pour le « taper ». Et, par conséquent, on se plaignait des vapeurs : « Mon bon docteur, disait l'une, que faire ? J'ai essayé, en vain, tous les remèdes, j'ai suivi religieusement toutes les ordonnances qui m'ont été données, rien n'y fait : j'ai toujours des vapeurs ». L'Impératrice, elle-même, s'en plaignait... Il fallut donc à Corvisart de s'exécuter et trouver un remède vraiment efficace; on comptait sur lui, il n'y avait pas moyen de s'en tirer autrement que par une ordonnance en bonne et due forme.

Or, considérant que ses charmantes malades étaient plutôt des malades imaginaires, que ce dont elles souffraient était principalement, ce qu'on appellerait de nos jours, un excès de *flirt* avec les galants officiers qui venaient tour à tour

faire leur cour à Joséphine, il conçut l'ordonnance suivante :

<i>Aqua fontis</i>	50 grammes
<i>Eadem repetita</i>	100 grammes
<i>Eadem distillata</i>	200 grammes
<i>Nihil aliud</i>	100 grammes

Et il fallait prendre cela par cuillerée à café dans un grand verre... d'eau, à jeun.

Sa prescription fit merveille ! La foi en sa science avait causé un miracle et on n'entendit plus parler de « vapeurs ».

Mais un jour, un évêque de passage à Fontainebleau, s'étant plaint lui aussi d'être souventes fois la proie à ces malaises légers mais agaçants quand même, toute la Cour se précipita vers les tiroirs où l'on avait gardé la précieuse ordonnance pour la proposer à Monseigneur. Le bon prélat savourait d'avance la disparition de ses migraines et chaussant son nez d'une forte paire de lunettes, examina l'ordonnance libératrice. Il partit d'un franc éclat de rire. Son frivole auditoire étonné de voir le digne homme se livrer à un accès de gaieté si peu en rapport avec sa dignité et le respect dû au médecin de l'Empereur, attendit l'explication. Elle fut courte : « Corvisart, leur dit-il, s'est aimablement moqué de vous. Mais vous êtes guéries, tout va bien : il vous a fait boire de l'eau claire ! »

Lorsque Corvisart revint à la Cour accompagnant l'Empereur, il fut tout d'abord un peu surpris de voir que l'élément féminin lui faisait grise mine. Il en eut l'explication par une vieille amie qui lui conta la visite de l'évêque qui avait dévoilé sa ruse.

Et, *in petto*, il se réjouit de ne plus être en butte aux consultations oiseuses d'un essaim de femmes charmantes, mais encombrantes.

LA CARNINE LEFRANCQ

rend la ZOMOTHÉRAPIE agréable

Elle plait aux malades, elle ne s'altère pas, elle agit.



UNE LEÇON DE MICHELET AU COLLÈGE DE FRANCE
Parmi les auditeurs : Edgar QUINET, VILLENAIN, GUIZOT, COUSIN et Ernest RENAN)
Peinture de François FLAMENG (1856-1923). — École française.

L'Imprimeur-Gérant : JEBLEN, 24, AV. DE ST-DENIS, PARIS.

IMPRIMÉ EN FRANCE. — PRINTED IN FRANCE.



CHANTECLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : COMBAT 01-34
R. C. Seine 25.195

ABONNEMENT :
UN AN. { FRANCE . . 18 Fr.
 { ÉTRANGER . 25 Fr.
LE NUMÉRO : 1 FR. 50.

VINGT ET UNIÈME ANNÉE
N° 230
DÉCEMBRE 1926

LUCIEN DESCAVES
de l'Académie Goncourt

LA PORTEUSE DE CROIX



Cinquante ans, peut-être plus, peut-être moins, l'âge enfin d'une femme dont le fils aurait pu faire la dernière guerre. Elle traversait le hall de la gare de l'Est et venait des grandes lignes par un train dont les voyageurs s'égrenaient vers la sortie. Elle marchait lourdement à la fois parce qu'elle était de forte corpulence et embarrassée. Elle avait passé dans son bras droit les anses d'un de ces vastes paniers noirs à couvercle qui sont les valises des gens de la campagne, et elle portait sur son bras gauche quelque chose qui faisait saillie sous le châle noir dont elle s'enveloppait. La tête, massive et carrée, semblait taillée au couteau dans un bois dur; pour coiffure, une fanchon.

Paysanne? Oui et non. Je penchais plutôt pour une petite commerçante de village vivant du peu qu'elle vendait. Elle avait attiré mon attention simplement parce qu'elle se dirigeait vers moi,

après avoir regardé à droite et à gauche, en quête d'un renseignement que j'allais sans doute pouvoir lui fournir. Je ne me trompais pas; m'ayant abordé, elle me demanda :

« Qu'est-ce qu'il faut que je prenne, monsieur, pour me rendre à la gare de Lyon ? »

— Le métro, lui répondis-je. Vous descendez au quai de la Râpée.

— Et là ?

— Vous devrez aller à pied jusqu'à la gare de Lyon; mais le trajet n'est pas long.

— Et ce métro... où est-il ?

— Je vais vous y conduire : j'y vais ».

Elle me suivit; mais comme nous descendions le grand escalier de la gare de l'Est, dans un faux pas qu'elle fit, l'objet que soutenait son bras lui échappa et sonna sur les marches en tombant. Je me baissai pour le ramasser: c'était une croix de bois, une humble croix d'un modèle courant dans l'ancienne zone des armées. Elle avait environ soixante centimètres de hauteur; elle était peinte en noir, et sur l'enduit, des lettres blanches gauchement tracées et lavées par les pluies achevaient de s'effacer. Enfin, de la terre

RÉSISTANCE AU FROID

L'administration préventive de **CARNINE LEFRANCQ**

..... exerce une action empêchante vis-à-vis des

REFROIDISSEMENTS - HÉMORRAGIES - INTOXICATIONS - INFECTIONS

humide adhérait encore à la partie arrachée, comme un peu de chair à une dent qui a résisté avant de sauter.

Je n'avais pas pris garde au bruit qu'avait fait la croix dans sa chute... Je ne saurais dire à présent à quelle profondeur il retentissait en moi. On est incorrigible ; on est intoxiqué de littérature... Mon émotion, le croirait-on, eut besoin d'une référence, et elle la trouva immédiatement dans la chanson de la *Glu* et le cri si poignant de la mère, à la fin :

T'es-tu fait mal, mon enfant ?...

Évidemment, la mère qui s'était adressée à moi faisait à rebours son chemin de croix. Une sépulture de hasard venait de lui rendre le corps de son fils, et, tandis qu'on le rapatriait en bière, elle le ramenait en croix sur ses genoux et sur ses épaules, alternativement.

Quel voyage ! Je me le figurais. Et elle n'était pas au bout, probablement. Tous les calvaires ont leurs stations.

« Voulez-vous que je la porte un peu ? dis-je à la malheureuse femme, en lui présentant la croix de bois.

— Non, merci. Donnez ».

Elle me l'ôta vivement des mains et la remit au berceau sous son châle, dont elle tira le rideau.

« Vous allez loin ?

— En Auvergne ».

Et sa brusque façon de me répondre me dissuada de poursuivre la conversation.

Je voulus prendre son billet en même temps que le mien, au guichet du métro ; elle me laissa faire, mais elle déposa son panier à ses pieds, pour chercher son porte-monnaie par-dessus la croix dont les bras étendus lui barraient la poitrine, comme s'il y avait deux manières de mettre quelqu'un en croix.

Elle me remboursa donc mes trente centimes, puis, toujours sans mot dire, elle s'attacha à mes pas. Dans le compartiment du train où nous montâmes, elle était assise en face de moi, la croix au bras maintenant, comme les soldats portent l'arme. Ce devait être la nuit seulement, et lasse, qu'elle la couchait sur ses genoux.

Je remarquai alors, épinglé à son cou, le médaillon d'un jeune soldat coiffé de la bourguignotte... Mais la pauvre femme ne m'intéressait plus seul ; un autre voyageur d'une soixantaine d'années la regardait avidement aussi. C'était un homme grisonnant, et du peuple, un homme de métier. Quel métier ? Peu importe. Ses yeux, d'un bleu fané, se fixaient tour à tour sur la femme, sur la croix et sur le médaillon. L'histoire que je m'étais forgée, il se la racontait également, mais aucun souvenir littéraire ne l'ornait. Je sentais cet homme animé du désir de parler à sa voisine, de recevoir ses confidences, d'entrer — comme chez lui — dans cette douleur fermée. Il n'osait pas. La même pudeur farouche les possédait tous les deux et pourtant *ils avaient quelque chose à se dire*, ils étaient faits pour se comprendre... un pareil feu couvait sous d'invisibles cendres.

Un moment, l'homme n'y tint plus ; ses lèvres s'agitèrent et je l'entendis murmurer : « Elle aussi... La même pierre que moi dans son sac... » Et puis des mots inintelligibles... Après quoi il retomba dans son mutisme, sans cesser d'avoir des yeux, et quels yeux fraternels ! pour la porteuse de croix impassible et comme pétrifiée, afin de ne faire qu'un avec son cher fardeau.

A son tour, cependant, elle rompit le silence pour me demander :

« Est-ce encore loin ?

— La deuxième station, dis-je. En sortant du métro, vous prendrez l'avenue que l'on vous indiquera et qui conduit à la gare de Lyon ».

Mais l'homme nous avait écoutés ; il intervint :

« Je vous accompagnerai, fit-il ; je demeure par là... »

Et il se tut.

Maintenant encore, je suis convaincu qu'il mentait et se détournait de son chemin, comme j'ai idée qu'ils firent route ensemble sans desserrer les dents. Les grandes douleurs sont muettes et les cœurs simples se pénètrent sans le secours de la parole.

Mais je ne serais pas étonné non plus que la mère eût accordé à l'étranger qui l'escortait, la faveur — qu'elle m'avait refusée — de l'aider, pendant cinq minutes, à porter sa croix. LUCIEN DESCAGES.



La Carnine Lefrançois
est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les Déchéances physiques



Le Docteur Maurice CHIRAY
Médecin des Hôpitaux de Paris.

LE CENTENAIRE D'UN ÉMINENT PRATICIEN

LAENNEC (1781-1826)



PORTRAIT DE LAENNEC

Dessin de LAENNEC
d'après la peinture de DUBOIS.
Cliché « Illustration ».

rité, à l'Hôpital Laennec, à l'Hôpital Necker et à l'Institut Pasteur, cérémonies où fut rappelé, par des maîtres autorisés, tout ce que la Science médicale doit à l'un de ceux qui l'ont le plus glorieusement illustrée, à celui dont on a pu dire qu'il était le fondateur de la médecine moderne, et qu'il fut le plus grand médecin du monde depuis Hippocrate.

Né à Quimper le 17 Février 1781, René-Théophile Hyacinthe Laennec était le premier né de Théophile-Marie Laennec, conseiller du roi, lieutenant particulier de l'Amirauté de Quimper, et de Michelle-Gabrielle-Félicité Guesdon.

Son ascendance paternelle, connue jusqu'à Vincent Laennec, notaire royal à la Cour de Fouesnant-Concarneau-Rosporden en 1582, semble avoir appartenu à la Robe, presque tout entière. Sa famille maternelle était d'origine angevine, installée en Bretagne depuis le XVI^e siècle, et semble avoir été de goûts littéraires et artistiques.

Élève brillant au Collège de l'Oratoire de Nantes, élève plus remarquable encore à l'Ecole de Médecine de la même ville que dirigeait son oncle Guillaume Laennec, le jeune Théophile devint à quatorze ans et sept mois, aide chirurgien des Hôpitaux militaires de Nantes. Reçu docteur en médecine après des années de dur labeur à Paris, où il connut la misère, il était nommé, en 1816, médecin de l'Hôpital Necker, puis chargé d'une clinique à la Charité, où ses cours furent suivis par les futurs maîtres de la médecine, et un nombre considérable d'étrangers que sa réputation attirait en France.

En dépit d'un état malade qu'il attribuait au surmenage cérébral, et qui l'avait forcé en Juillet 1819 — il n'avait alors que quarante ans — à abandonner Paris pour se retirer dans son pays natal, à

Kerlouarnec, où il ne séjournait guère d'ailleurs, qu'une vingtaine de mois, Laennec n'en parcourut pas moins bientôt, en l'espace de moins d'une année, tous les degrés des honneurs officiels; médecin de la duchesse de Berry, membre des jurys d'agrégation, professeur au Collège de France (25 Août 1822); membre de l'Académie de médecine (5 Janvier 1823), et enfin professeur de clinique médicale à la Faculté de Médecine, ayant d'ailleurs refusé la dignité de doyen, qui lui avait été offerte.

C'est alors que pendant trois ans, il allait mener de front, malgré son état de santé toujours précaire, les recherches d'amphithéâtre, l'enseignement et la pratique médicale.

Mais si le triomphe de Laennec et de ses doctrines avait été rapide, il n'en avait pas moins connu, comme tous les savants modestes, les heures cruelles de la désillusion et de l'impopularité.

Quelques années avant sa mort, il avait dû subir tous les sarcasmes que l'envie et la haine peuvent inspirer à des confrères qu'un changement de politique avait portés au pinacle; et ses dernières années en avaient été douloureusement assombries.

On connaît sa querelle avec le célèbre Broussais, son émule et son compatriote, qui fut parmi ses ennemis les plus acharnés. La lutte se poursuivit pendant quatre ans, courtoise et piquante de la part de Laennec, brutale et rageuse de la part de Broussais, au cours de leurs leçons, où le tempérament de chacun se révélait avec intensité; et plusieurs années après la mort de Laennec, en 1833, Broussais s'acharnait encore sur son ennemi, qu'il croyait avoir vaincu. Cependant, de la doctrine physiologique, il ne reste rien, et aujourd'hui, Broussais, ainsi que le fait remarquer le professeur Chauffard, n'est plus qu'un grand nom.

Ses multiples occupations, son enseignement, sa pratique, la polémique, la réédition de son *Traité de l'Auscultation* ne tardèrent pas à épuiser complètement l'organisme de Laennec; et le 1^{er} Avril 1826, se déclarait un rhume qui se compliquait bientôt de douleurs dans la poitrine et d'une fièvre ardente: c'était une poussée de tuberculose qui allait être fatale à l'illustre malade.

En mai, il se décide donc à quitter Paris. Le 9 juin, il arrive à Kerlouarnec,

épuisé par le voyage. Ne se faisant d'ailleurs guère d'illusions, il rectifie son testament et fait venir le recteur de la paroisse, l'abbé Guézengar, pour se confesser et communier, et comme un voisin est là, et veut se retirer: « Restez, dit le malade, je vais parler latin ».

Et les jours de lutte entre la vie et la mort vont s'écouler, partagés entre la résignation et la paix du chrétien qui approche de la vie éternelle, le souci des difficultés matérielles auxquelles il va laisser sa femme aux prises — (il avait, en 1822, épousé une de ses cousines, M^{lle} Argou, née Guichard-Guéguen) — et les souffrances physiques du corps, miné par la maladie.

Il passe de longues heures dehors, dans son fauteuil, ou bien on le conduit dans une voiture d'enfant, adaptée à son usage et trainée par deux hommes,



LE MANOIR DE KERLOUARNEC (FINISTÈRE)

Au 1^{er} étage: à droite, la chambre où est mort Laennec, à gauche, son cabinet de travail.

Dessin du D^r H. Baralgetto.

**CONVALESCENCES
DIFFICILES**



CARNINE LEFRANCO
réussit
toujours et très vite

voir les travaux en cours dans son domaine, respirer la brise marine sur la plage du Ris, ou dire une prière à la chapelle de la Sainte-Croix.

« Le dimanche 13 Août 1826, vers trois heures de l'après-midi, le malade sortait de sa torpeur, retirait ses bagues l'une après l'autre et les posait sur la table de nuit. Comme on l'interrogeait à ce sujet : « Il faudrait, dit-il, que bientôt un autre me rendit ce service : je ne veux pas qu'on en ait le chagrin. » Deux heures après, il rendait son âme à Dieu. » (Docteur Henri Bon).

Dans nombre d'écrits publiés ces temps derniers pour célébrer le centenaire de Laënnec et résumer son œuvre, l'illustre médecin est présenté avant tout comme l'*inventeur de l'auscultation*. Il y a là une inexactitude, qu'il importe de relever, et surtout un jugement qu'il importe de rectifier.

L'auscultation avait été signalée par Hippocrate, et elle était pratiquée par Harvey, Ambroise Paré et bien d'autres; mais c'était l'*auscultation immédiate*, et les médecins y avaient rarement recours. On répugnait, comme l'a écrit le docteur Roux, à approcher le visage du corps des malades; la pudeur féminine pouvait s'en trouver choquée; la malpropreté de certains sujets rendait cet examen fort désagréable; enfin la position qu'elle nécessitait semblait contraire à la dignité du médecin.

Laënnec eut le premier l'idée d'interposer entre la peau du malade et l'oreille, tout d'abord un simple « cahier de visite médicale » enroulé en forme de cornet, puis un tube en bois, et ainsi fut inventée l'*auscultation médiate*, découverte que l'on n'a pas craint de qualifier d'« immortelle ».

« Quoi que l'on puisse penser de ce tube devenu le stéthoscope et de son usage, dit à ce propos M. René Villard, il n'en est pas moins certain que c'est grâce à lui que Laënnec a pu réunir cette suite d'observations précieuses qui lui ont permis d'écrire le livre fondamental connu sous le titre de *Traité de l'Auscultation* ».

Remarque fort judicieuse; car l'invention du stéthoscope en elle-même n'a pas la valeur qu'on a voulu lui attribuer; et aujourd'hui son emploi, s'il est encore assez courant pour la localisation des bruits anormaux du cœur, est fortement délaissé pour l'auscultation pulmonaire immédiate, qui se pratique avec une simple serviette interposée entre la peau du malade et l'oreille du médecin.

Cependant il est permis de dire que c'est le stéthoscope lui-même qui a appris aux médecins à se passer de lui, puisque c'est son emploi qui a permis à Laënnec de décrire tous ces bruits caractéristiques des lésions et des troubles fonctionnels des organes respiratoires, qui sont aujourd'hui si familiers aux

praticiens et de les rapporter à leurs causes. Maniant son appareil avec amour, Laënnec différencia avec précision tous ces bruits qu'il nomma des râles par analogie avec le râle des mourants, mais qui sont tous ces bruits contre nature que le passage d'air pendant l'acte respiratoire peut produire, soit en traversant des liquides qui se trouvent dans les bronches ou dans le tissu pulmonaire, soit en raison d'un rétrécissement partiel des conduits aériens.

Et alors ce fut une révolution en séméiologie, et par suite, en pathologie; car bientôt se trouvèrent dissociées des maladies confondues entre elles à tort, et aussi furent mises à jour des maladies méconnues avant Laënnec.

Entre toutes, la pneumonie, la pleurésie et la tuberculose pulmonaire furent nettement individualisées.

Des deux premières maladies, confondues au temps d'Hippocrate, et bien mal caractérisées cliniquement jusqu'à Bichat, qui ne les distinguait qu'anatomiquement, Laënnec donna une description magistrale, de leurs symptômes et de leur évolution clinique.

Et surtout, Laënnec fit pénétrer la lumière dans le fouillis de la tuberculose, dont on admettait alors jusqu'à vingt espèces.

Or Laënnec démontra — et ce fut là son plus beau titre scientifique — que

la tuberculose est *une*, et qu'elle est toujours constituée par sa lésion élémentaire, typique, la granulation tuberculeuse — avec laquelle les médecins sont aujourd'hui familiarisés — et il décrivit les différentes formes et variétés de l'infiltration tuberculeuse et des tubercules.

Sans doute, cette notion de l'unicité anatomique de la tuberculose est aujourd'hui périmée, car il est établi qu'il existe des lésions de nature tuberculeuse, dans lesquelles ne se retrouve pas la granulation caractéristique. Mais elle a eu pour corollaire la notion de l'unité *étiologique*, de l'unité de nature des multiples formes du mal, notion qui, confirmée par la découverte de l'inoculabilité par Villemin, et du bacille infectant par Koch, est maintenant la base de la lutte antituberculeuse, et des recherches actuelles qui vraisemblablement aboutiront sous peu, par la vaccination, à la prophylaxie du mal, et peut-être même à sa guérison; admirable mouvement dont Laënnec apparaît comme le premier moteur.

Ainsi, dans l'œuvre géniale de Laënnec, la découverte de l'auscultation médiate par le stéthoscope n'a été, si l'on peut dire, qu'un heureux incident, qui a été bientôt laissé à l'arrière plan par la valeur et l'étendue des observations et des notions dont elle n'a été que l'occasion, et qui ont véritablement créé la médecine clinique moderne.

Expliquant les symptômes perceptibles par la nature des lésions cachées, que l'anatomie pathologique, créée par Laënnec, avait su voir et décrire, la médecine n'attendait plus, pour être une science parfaite, que l'explication du mystère des causes, qui devait être l'œuvre de Pasteur.



LA CHAPELLE DE SAINTE-CROIX
au Manoir de Kerlouarnec. — Dessin du D^r H. Bazalgette.



Nous garantissons...

QUE LA CARNINE LEFRANCQ
ne contient ni SANG, ni ALBUMINE AJOUTÉE
MAIS SEULEMENT
DU SUC MUSCULAIRE DE BOEUF
CONCENTRÉ

EN SOLUTION SUCRO GLYCÉRINÉE



La Carnine
Lefrancq

RÉGÈNÈRE LE SANG
REFAIT DES MUSCLES
ACCROÎT LE POIDS
DU CORPS

LE SECRET

*Prends garde. Si tu veux parler à ma tristesse,
Ne lui demande pas le secret de ses pleurs
Ni pourquoi son regard se détourne et s'abaisse
Et se fixe longtemps sur le pavé sans fleurs.*

*Pour distraire son mal, sa peine et son silence,
N'évoque de l'oubli taciturne et glacé
Nul fantôme d'amour, d'orgueil ou d'espérance
Dont le visage obscur soit l'ombre du passé.*

*Parle-lui du soleil, des arbres, des fontaines,
De la mer lumineuse et du bois ténébreux
D'où monte dans le ciel la lune souterraine,
Et de tout ce qu'on voit quand on ouvre les yeux.*

*Dis lui que le printemps porte toujours des roses
En lui prenant les mains doucement, et tout bas,
Car la forme, l'odeur et la beauté des choses
Sont le seul souvenir dont on ne souffre pas.*

HENRI DE RÉGNIER.

PRIÈRE

*La barque est petite et la mer immense,
La vague nous jette au ciel en courroux,
Le Ciel nous renvoie au flot en démenée,
Près du mât rompu, prions à genoux.*

*De nous à la tombe il n'est qu'une planche,
Peut-être ce soir dans un lit amer,
Sous un froid linceul fait d'écume blanche,
Irons-nous dormir veillés par l'éclair!*

*Fleur du Paradis, Sainte Notre-Dame,
Si bonne aux marins en péril de mort,
Apaise le vent, fais tomber la lame,
Et pousse du doigt notre esquif au port.*

*Nous te donnerons, si tu nous délivres,
Une belle robe en papier d'argent,
Un cierge à festons pesant quatre livres,
Et pour ton Jésus, un petit Saint-Jean.*

THÉOPHILE GAUTIER.



CAPRI

par Jean BENNER (1836 + 1906). — École française. — PARIS - MUSÉE DU LUXEMBOURG.

LE DOCTEUR MAURICE CHIRAY

Maurice Chiray est né à Paris, le 12 Avril 1877. Appartenant à une famille médicale parisienne, il est donc bien, à plusieurs titres, un médecin de Paris.

Reçu premier au Concours de l'Externat de 1900, il arrivait huitième au Concours de l'Internat, en 1902.

Dans la même année 1920, il devenait médecin des Hôpitaux et obtenait l'Agrégation (Pathologie interne).

On doit au docteur Chiray d'importantes recherches sur les maladies du tube digestif, et particulièrement sur celles du foie et des voies biliaires, dont il a fait sa spécialité.

Depuis les travaux du docteur Chiray, le tubage duodénal est devenu un procédé d'exploration relativement simple et, en tous cas, beaucoup moins pénible pour les malades que le tubage gastrique.

La technique en a été parfaitement décrite dans le livre de MM. Chiray et Lebon : *Le Tubage duodénal*.

L'intérêt pratique du tubage duodénal réside dans les lumières qu'il apporte au diagnostic médical ou chirurgical.

C'est surtout en pathologie hépatique que le tube d'Einhorn trouve son principal intérêt, si l'on en juge par les divers problèmes qu'il paraît capable de solutionner.

Grâce à lui, il est en effet facile de suivre, au

cours des ictères, l'excrétion intestinale de la bilirubine et des pigments biliaires.

C'est ainsi que le tubage a appris que, chez les ictériques dont les fèces paraissent absolument décolorées, le duodénum contient cependant toujours une quantité notable de bilirubine.

Les problèmes de l'urobilinurie urinaire et de la stercobiline fécale se rattachent à cette question; et aussi le chapitre si compliqué des ictères dissociés peut être simplifié, grâce au tubage.

Les travaux du docteur Chiray ont encore indiqué le tubage duodénal dans les cholécystites, angiocholécystites, occlusions calculeuses des voies biliaires, cancers des voies biliaires, maladies du parenchyme hépatique, maladies du pancréas, du duodénum, maladies infectieuses, maladies du sang, et enfin en pédiatrie, où les indications du tubage duodénal sont nombreuses (athrepsie, gastro-entérites, spasmes du pylore, vomissements incoercibles, etc.).

Membre de la Mission Universitaire chargée de représenter la France aux Fêtes du Centenaire de la République brésilienne, en 1918, le docteur Chiray fit, à cette occasion, quelques Conférences dans les pays Sud-Américains.

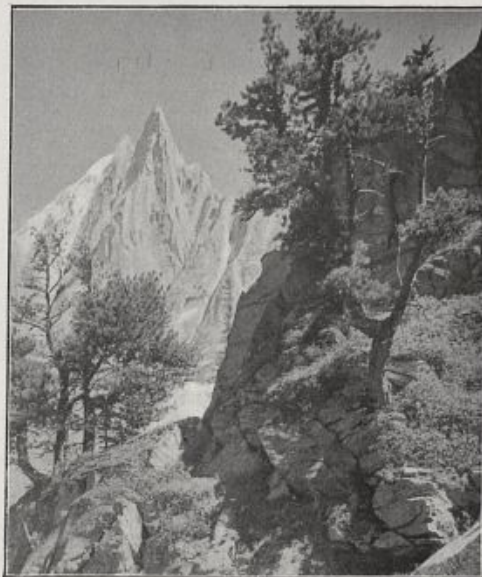
PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Chiray vidant de ses calculs une vésicule biliaire.



COMPLICATIONS ET CONVALESCENCE DE LA GRIPPE

Le système nerveux et le système musculaire paient les frais de la toxémie grippale plus encore que les voies respiratoires et que le système nutritif. La céphalée, la douleur des membres et du tronc, la lassitude générale, l'abattement incroyable des forces, peuvent même, par leur intensité, en imposer pour les altérations organiques les plus graves. Et ces symptômes, désagréables et alarmants, accompagnent souvent le grippé pendant sa convalescence, longue et entrecoupée de rechutes ou traversée de complications diverses.

Rien n'est plus nuisible, dans ces cas, que les élixirs et vins généreux, dont certaines théories attardées continuent à vouloir gaver les malades. Au contraire, la **Carnine Lefrancq** rendra, ici, les plus grands services. C'est, d'abord, un aliment fort riche et d'une assimilation intégrale. Ensuite, le suc musculaire jouit de propriétés *immunisantes*, qui expliquent l'enthousiasme thérapeutique dont il a été l'objet dans la tuberculose. C'est un tonique musculaire, un équilibrant nervin et surtout un « antitoxique ».



CHAMONIX. — EFFET DE LUMIÈRE SUR L'AIGUILLE DU DRU.
Phot. G. R. Ballance, Menton.



LA VIERGE A LA GRAPPE
par Pierre MIGNARD (1612-1695). — École française.



CARNINE LEFRANCQ Le plus REMARQUABLE TONIQUE
de l'ESTOMAC et de l'INTESTIN
Le MEILLEUR REMÈDE des DYSPEPSIES et ENTÉRITES REBELLES

